DT
568
.R676
2011

Éric de Rosny

L'Afrique, sur le vif

Récits et péripéties

GRAVEURS DE MÉMOIRE

Harmattan
Cameroun

Éric de Rosny
L'Afrique, sur le vif

L'Afrique, sur le vif

Récits et pé

3 0000 142 293 749

Après *Les yeux de ma chèvre*, un classique de l'anthropologie médicale africaine (Plon, « Terre Humaine », 1981), et d'autres ouvrages comme *L'Afrique des guérisons* (Karthala, 1992), *La nuit les yeux ouverts* (Le Seuil, 1996), Éric de Rosny abandonne ici la rigueur de l'enquête pour se donner le plaisir de raconter. Il s'est déjà offert cette récréation en publiant à l'Harmattan *Ici ou là en Afrique, récits et péripéties* (2002), 23 premiers récits courts, haletants, racontés avec verve et malice, qui se passent dans plusieurs pays d'Afrique. Aujourd'hui, il présente à leur suite 21 nouveaux récits du même ton, dont la majorité ont pour scène le Cameroun, son pays d'adoption, où il est arrivé en 1957. Sa mémoire, visuellement développée par l'initiation, a conservé les images de scènes fortes dont il a été le témoin privilégié, mais parfois à ses dépens… Qu'est-ce qui fit que l'auteur a retenu ces souvenirs plutôt que d'autres, à des années de distance ? En dehors du fait qu'ils se passent pour la plupart au Cameroun, ces récits ont en commun leur genre littéraire : la narration d'événements à péripéties et à rebondissements. « Mais des événements qui se sont imposés à ma mémoire par la forte charge d'émotion que j'ai ressentie avec leurs acteurs et leurs témoins. »

(Photo G. Del Vecchio : Éric de Rosny en tenue de notable)

***Éric de Rosny**, jésuite, est actuellement professeur d'anthropologie de la santé à l'Université catholique d'Afrique Centrale, sise à Yaoundé (Cameroun).*

9 782296 554252

ISBN : 978-2-296-55425-2

21,50 €

L'Afrique, sur le vif

Récits et péripéties

Graveurs de mémoire

Eliane LIRAUD, *L'aventure guinéenne*, 2011.
Louis GIVELET, *L'Écolo, le pollueur et le paysan*, 2011.
Yves JEGOUZO, *Madeleine dite Betty, déportée résistante à Auschwitz-Birkenau*, 2011.
Lucien LEYSSIEUX, *Parcours d'un Français libre ou le récit d'un sauvageon des montagnes du Dauphiné, combattant sur le front tunisien avec les Forces françaises libres en 1943*, 2011.
Sylvie TEPER, *Un autre monde*, 2011.
Nathalie MASSOU FONTENEL, Abdenour SI HADJ MOHAND, *Tinfouchy (Algérie 1958-1960), Lucien Fontenel, un Français torturé par les Français*, 2011.
André ROBINET, *Larzac-Millau-Grands Causses, Elevage et partage des savoirs*, 2011.
Dmoh BACHA, Palestro Lakhdaria, *Réflexions sur des souvenirs d'enfance pendant la guerre d'Algérie*, 2011.
Robert PINAUD, *Dans la gueule du loup*, 2011.
Lina BATAMI, *Algérie, mon enfance v(i)olée*, 2011.
Jean-Paul FOSSET, *Histoire d'amour, histoire de guerres ordinaires. 1939 - 1945... Évian 1962*, 2011.
Oruno D. LARA, *La magie du politique. Mes années de proscrit*, 2011.
Jean Michel HALLEZ, *40 boulevard Haussmann*, 2011.
Yvon CHATELIN, *Recherche scientifique en terre africaine*, 2011.
Pierre REGENET, *Ma dernière pomme. De PRETY à Bissey, Chroniques en culotte courte*, 2011.
Jean-Paul KORZEC, *Dans l'ombre du père*, 2011.
Rachel SAMUEL, *On m'appelait Jeannine*, 2011.
Michel LAPRAS, *Culottes courtes et bottes de cheval, « C'était comment la guerre ? »*, 2011.
Béatrice COURRAUD, *Non je n'ai rien oublié... Mes années 60*, 2011.
Christine BELSOEUR, *Une vie ouvrière. Un demi-siècle de parcours militant*, 2011.
Jean-René LALANNE, *Le canard à bascule*, 2011.
Louis NISSE, *L'homme qui arrêtait les trains*, 2011.
Danièle CHINES, *Leur guerre préférée*, 2011

Éric de Rosny

L'Afrique sur le vif

Récits et péripéties

INDIANA UNIVERSITY
LIBRARY
BLOOMINGTON

L'Harmattan

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5

SITUATION DES RÉCITS DANS LE PARCOURS DE L'AUTEUR 9

I Longue vie au collège Libermann ! 11

LE COLLÈGE LIBERMANN ET LES DÉBOIRES DE SES TOUT PREMIERS JÉSUITES 13

UNE MÉMOIRE D'ÉLÉPHANT 23

LA GRAND-MÈRE ET SES AMOURS D'ÉLÉPHANTS 31

UN FESTIVAL D'ART PANAFRICAIN 39

LA MAGIE DU FOOTBALL 47

II Les arcanes de la Tradition **59**

LES MORTS, LES SONGES ET LA CORDELETTE BLINDÉE 61

LES MALHEURS DE GAÉTANE LA BRETONNE 77

LES FUNÉRAILLES D'UN PATRIARCHE CHRÉTIEN 87

L'INVESTITURE DES HOMMES-SOUCHE 99

PLAIDOYER POUR LES CIGARES ET LES PIPES BAMILÉKÉ 109

III Aventures et mésaventures **119**

L'ÉCORCE DE LA TENTATION 121

LE VOLCAN ET SON AMOUREUX 129

LE COLIS PIÉGÉ 139

LE GOUDRON D'ASSALÉ 149

IV La folie des grandeurs 159

LA REVANCHE DE L'ANALPHABÈTE 161

LA REVANCHE DE L'ANALPHABÈTE (suite) 175

LE PREMIER MINISTRE ET SON ANGE GARDIEN 183

UNE SÉANCE DE DÉDICACE 193

LA DÉFUNTE REINE DES ROMS 201

V Le fou et l'enfant ont leur raison propre 211

NOËL CHEZ DES FOUS PAS SI FOUS 213

L'UNIVERS D'UN ENFANT 223

Du même auteur

1974 : ***Ndimsi ; ceux qui soignent dans la nuit*** – CLE, Yaoundé .

1981, 1988 : ***Les yeux de ma chèvre ; sur les pas des Maîtres de la nuit en pays douala*** – Plon, Paris, coll. Terre humaine, Presses Pocket, 1987 ; traduction. en anglais :« Healers in the night »: Wipf and Stock, Eugene, Oregon, 2004 ; en allemand :"Die augen meiner ziege", Tickster im Peter Hammer Verlag, 1999; en tchèque :« Vladcové noci », Capricorn Svazek 8, Argo, 2002.

1992 : ***L'Afrique des guérisons*** – Karthala, Paris, coll. « Les Afriques », traduction. en allemand: « Heilkunst in Afrika ; Mythos, Handwerk und Wissensschaft », Peter Hammer Verlag, Wupperttal 1994; reprise à Zurich: Unionsverlag, 2002.

1996: ***La nuit, les yeux ouverts*** – Le Seuil, Paris; traduction. en espagnol : « Ojos que ven en la noche, un jesuita iniciado en la Tradicion Africana », Herder, Barcelona,1998.

2000 : ***Panorama des Nouveaux Mouvements religieux et philosophiques à Douala*** – Centre spirituel de Rencontre, Douala.

2002 : ***Ici ou là en Afrique, récits et péripéties*** – Préface de Pierre-Marie Mesnier. L'Harmattan, Paris.

2007 : ***Quand l'œil écoute*** – Revue Vie Chrétienne, Paris, Hors série n°531.

© L'Harmattan, 2011
5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris

http://www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-55425-2
EAN : 9782296554252

INTRODUCTION

Le plaisir de raconter ! J'avoue adorer raconter. Parfois même je lasse mon entourage avec toutes mes histoires. D'autant plus qu'avec le temps ce sont les mêmes anecdotes qui reviennent sur la table. N'est-ce pas Montesquieu qui a écrit : « Il faut avoir plus de mémoire que ceux à qui on raconte sa vie » ? Pourtant je ne peux pas garder pour moi seul des faits dont j'ai été acteur ou témoin, qui autrement disparaîtraient de la mémoire commune alors qu'ils méritent, selon moi, d'y demeurer. Ces faits sont restés présents dans ma tête et mon cœur pendant parfois des années prêts à être transcrits et communiqués, comme des songes dont on ne peut pas se défaire. Ils ne me laisseront pas de répit tant que je ne leur aurai pas donné le droit et la chance d'être lus.

C'est la raison pour laquelle j'ai déjà écrit un premier ensemble d'histoires vécues sous le titre « *Ici ou là en Afrique, récits et péripéties* ». Je croyais avoir fait justice à tous ces récits en attente dans ma mémoire en en publiant quelques-uns. Mais voici que d'autres se sont imposés à moi

avec la même véhémence. Aussi voudrais-je les apaiser en leur donnant à eux aussi l'occasion d'être lus. Il y a là comme une sorte d'humanisation des événements à qui la mémoire donne vie, une forme d'animisme littéraire que je trouve plaisant à pratiquer. En attribuant un titre à chacune des anecdotes, on leur donne un nom, une existence particulière, un personnage qui trouvera une survie dans l'accueil que lui feront les lecteurs.

J'ai pensé un moment à intégrer ces vingt et une nouvelles histoires dans le premier tome pour former ainsi un volume plus important. M. Denis Pryen, directeur des éditions L'Harmattan, m'en a dissuadé, m'invitant à réunir les nouveaux récits en un second tome. Aussi ai-je laissé agir ma mémoire jusqu'à ce qu'elle me délivre assez de récits pour justifier une nouvelle parution. Mais le principe qui a inspiré le premier tome reste le même : donner place, en bonne justice, à des faits qui n'ont pas vu le jour dans mes livres. Tenter de les raconter comme on le fait pour les contes lors des veillées familiales. Mais, à la différence des contes, respecter scrupuleusement l'exactitude des faits et gestes des personnages que je décris. Est-ce un effet de la double vue que le *nganga* Din a développée en moi ? J'ai acquis une

mémoire visuelle qui me permet de retracer des événements anciens avec exactitude et acuité. Aussi ai-je rendu compte scrupuleusement des faits que je raconte, tels qu'ils se présentent à ma mémoire, m'interdisant d'ajouter quoi que ce soit pour les besoins de la narration.

Je constate que ces derniers récits se déroulent principalement au Cameroun, tandis que les premiers relataient des événements se passant dans plusieurs pays : en Algérie, au Tchad, en Côte d'Ivoire autant qu'au Cameroun. Les voyages y avaient aussi une grande place. Cette variété tenait au fait qu'ils reflétaient ma vie à une époque où je circulais beaucoup en Afrique. Aujourd'hui, je suis basé de façon stable à Yaoundé, avec pour activité principale l'enseignement, aussi le Cameroun envahit-il naturellement le champ de ma mémoire. Voici plus de cinquante ans que je suis arrivé dans ce pays et il demeure, sans vouloir chagriner la France, mon lieu de prédilection. J'ai d'ailleurs remarqué chez mes confrères jésuites qui ont été le plus souvent envoyés successivement dans plusieurs pays, une affection particulière pour la première terre où ils ont séjourné.

Une fois mes vingt et un récits mis par écrit, je me suis demandé dans quel ordre les ranger car ils s'étaient présentés à ma mémoire indépendamment les uns des autres, de façon anarchique. J'ai improvisé une table des matières après coup et je demande au lecteur de ne pas y chercher une idée directrice. Chacun des épisodes a sa vie propre et devrait se suffire. Aussi le lecteur peut-il commencer par les derniers ou piquer au hasard un chapitre dont le titre lui plaît, sachant que ce sont des épisodes autonomes, sauf quand j'annonce une relation. Je lui propose de commencer par *La revanche de l'analphabète* ou *Le volcan et son amoureux* ou par le dernier récit *L'univers d'un enfant,* mes préférés. Il trouvera à la page suivante de quoi situer historiquement chacun des épisodes. En dehors du fait qu'ils se passent pour la plupart au Cameroun, ces récits ont en commun leur genre littéraire : la narration d'événements à péripéties et à rebondissements. Mais des événements qui se sont imposés à ma mémoire par la forte charge d'émotion que j'ai ressentie à les vivre avec leurs acteurs et leurs témoins.

Eric de Rosny

SITUATION DES RÉCITS DANS LE PARCOURS DE L'AUTEUR

1930 : Naissance à Fontainebleau (France).

1949-56 : Entrée au noviciat des jésuites à Laval, études littéraires, enseignement au collège jésuite de Beyrouth, rappel en Algérie pour le maintien de l'ordre.

1957-1959 : Envoyé, dans le cadre de sa formation de jésuite, au collège Libermann de Douala (Cameroun), pour y enseigner :

Libermann et les déboires de ses tout premiers jésuites (1957) ;
La grand-mère et ses amours d'éléphants (1958).

1959-1962 : Préparation au sacerdoce en France.

1962 : Dernière année de formation au Pays de Galles :

La défunte Reine des Roms (1962)

1963-1965 : Enseignement au collège Libermann de Douala.

1965-1969 : Nommé aumônier de l'Université de Yaoundé (Cameroun) :

Le goudron d'Assalé (1966) ;
Un festival d'art panafricain (1969)

1970-1975 : Cinq années de recherche sur la médecine traditionnelle le long de la Côte du Cameroun, avec un léger enseignement au collège Libermann :

Les Morts, les songes et la cordelette blindée (1972) ; Une mémoire d'éléphant (1972) ; La magie du football (1974).

1975-1982 : Envoyé à Abidjan (Côte d'Ivoire) comme directeur de l'Inades :

Une séance de dédicace (1976) ; L'univers d'un enfant (1978) ; Noël chez des fous qui ne sont pas si fous (1979).

1982-1990 : Assistant puis provincial des jésuites en Afrique:

Les malheurs de Gaétane la bretonne (1983); Le colis piégé (1985).

1991-2003 : Envoyé au Centre spirituel de Rencontre de Douala:

Plaidoyer pour les cigares et les pipes bamiléké (1995); L'écorce de la tentation (1995) ; Le volcan et son amoureux (2001) ; Les funérailles d'un patriarche chrétien (2002); L'investiture des hommes-souche (2002).

2004… : Enseignant à l'université catholique d'Afrique Centrale, Yaoundé :

La revanche de l'analphabète (2004) ; Le Premier ministre et son ange gardien (2007) ; La revanche de l'analphabète (suite) (2010).

I

Longue vie au collège Libermann !

LE COLLÈGE LIBERMANN ET LES DÉBOIRES DE SES TOUT PREMIERS JÉSUITES

La venue au collège Libermann de Douala en septembre 1957 d'une première équipe de jésuites français, dont je faisais partie, avait été soigneusement préparée auprès des élèves. Un supérieur provincial jésuite était venu l'année précédente muni d'une plaquette de sa plume intitulée *Fils de lumière*, qu'il leur avait largement distribuée. Ils pouvaient y trouver l'essentiel de la célèbre pédagogie des jésuites, agrémentée de photos présentant quelques-uns des nombreux collèges que dirigeait l'Ordre de par le monde. Nous avons su, à notre arrivée, que cet ouvrage avait été scruté et analysé par les élèves pour savoir ce qui les attendait. Quand nous sommes arrivés, il s'en trouvait encore des exemplaires partout dans l'établissement, écornés et flétris à souhait – preuve de nombreuses lectures – et même dans les toilettes… Les élèves attendaient de nous une formation sérieuse et ils furent servis, les anciens élèves en font foi. Notre arrivée provoqua aussi des situations cocasses dont je me dois de

raconter certaines pour corriger la réputation d'austérité qui caricature l'éducation donnée par les jésuites.

Avant notre arrivée, ce collège diocésain existait déjà depuis quatre ans avec un corps professoral en place, et nous devions en prendre les commandes progressivement. En attendant notre venue, souhaitée par tous, l'évêque du diocèse avait fait appel à des religieux de plusieurs ordres ou congrégations. Il y avait, en particulier, trois Pères dominicains, fort bons professeurs, mais déjà âgés, ayant bourlingué de par le monde avant d'atterrir à Douala. Je me souviens que l'un deux était un fin joueur de bridge et qu'il disait, en se penchant vers la main de son adversaire, qu'un bon coup d'œil sur ses cartes valait mieux qu'une mauvaise impasse ... Nous autres, nous faisions figure de jeunots imberbes en comparaison des frères prêcheurs dont l'un portait une longue barbe de missionnaire et un autre le crane rasé d'ancien aumônier militaire. Cette différence explique l'interrogation judicieuse d'un élève de sixième, aujourd'hui général de gendarmerie à la retraite : «Pourquoi les jésuites en vieillissant deviennent-ils dominicains ? » Il tirait parti des éléments qu'il avait sous les yeux. Mais ce n'était pas si bête quand on sait que les dominicains, fondés au Moyen Age, ont

une vénération pour les vieillards auxquels ils donnent les places les plus proches de l'autel au cours des offices. Il n'est pas sûr cependant qu'ils acceptent d'accueillir les jésuites parvenus à un grand âge!

Arrivés à six – un recteur de collège, un préfet des études, un père spirituel, un frère coadjuteur et deux jeunes en formation, dont j'étais le second – en somme une équipe complète, nous pouvions donner l'impression, malgré nous, de former un commando. Nous faisions tout ce que nous pouvions pour corriger cette image. Nous rapportions à la communauté les paroles d'élèves, entendues ici ou là, qui forçaient peut-être le ton pour nous faire savoir leur sentiment : « Ils ferment le dortoir pendant la journée !» – « Ils ne laissent pas sortir le soir ! » – « Ils veulent faire des économies sur la nourriture ! ». Cet amalgame nous déplaisait. Pour y parer, nous décidâmes de nous mêler davantage à la vie quotidienne des élèves. La mesure était plus facile avec les internes, au nombre d'une centaine, qu'avec les externes, un peu moins nombreux mais plus difficiles à rejoindre quand ils quittaient le soir le collège.

Nos efforts de proximité ne furent pas toujours heureux. Je me souviens d'un match de volley-ball organisé pour que s'affrontent l'équipe des Pères renforcée par des professeurs et une équipe composée d'élèves. Tout le collège était présent pour saluer le succès attendu des anciens sur les jeunes. Au début, le public se riait de l'équipe des élèves à la moindre de leurs maladresses. Mais très vite le match se déroula dans un silence de mort car les Pères ne faisaient pas le poids, comme on dit dans le jargon sportif, devant une sélection de camarades habitués à jouer ensemble. Dans notre équipe, nous étions trois sur six à avoir réellement pratiqué ce sport. Le recteur du collège se distingua par ses ballons envoyés au filet ou hors du périmètre de jeu. Les élèves étaient consternés. Comment les jésuites, qu'on disait capables de toutes les performances, si on lisait bien *Fils de lumière*, pouvaient-ils perdre lamentablement au volley-ball ? Ce jour-là, nous avons apporté un démenti, et ce n'était pas plus mal, à notre image de *supermen*.

Nous étions en 1957, trois petites années avant la proclamation de l'indépendance du Cameroun. La liberté était dans les airs, dans les airs que l'on chantait et dans celui que l'on respirait. Mais une liberté qui n'était pas encore acquise.

Il y avait en ville ce que les expatriés appelaient négligemment « des mouvements », allant jusqu'à des attaques à main armée. Les citoyens français étaient particulièrement visés. Ainsi en avons-nous fait les frais, l'un de mes compagnons jésuites et moi. Pour nous récréer, après une journée d'enseignement, nous avions décidé d'aller au cinéma. Il y avait bien aux *Portiques* un film où intervenait Brigitte Bardot mais, à cette époque, le comportement de l'actrice scandalisait les milieux bien pensants. Il ne nous paraissait pas convenable de nous y rendre, et en soutane, au risque de choquer d'éventuels parents d'élèves qui s'y trouveraient. Alors nous allâmes au *Paradis* qui présentait un film policier. Au moment le plus palpitant du scénario, les lampes de la salle s'allumèrent et un Français en civil, qui avait l'allure d'un policier, nous ordonna de rejoindre nos domiciles immédiatement et dans le calme, car il y avait des événements en ville. C'était, je peux le préciser, le 27 juin 1959. Au lieu de rentrer au collège, mon compagnon et moi, nous allâmes sur les lieux, qui n'étaient autres que le cinéma *Les Portiques* auquel nous avions renoncé. Plusieurs Français venaient d'y être agressés à coups de machette. Avant l'attaque, ils étaient assis au dernier rang, tournant le dos à la porte d'entrée, justement là où nous avions l'habitude de

prendre place... Imaginons les conséquences pour le collège et pour nous-mêmes si nous y étions allés! Comme quoi la bonne conduite morale est parfois récompensée.

Nous avions beau porter la soutane blanche, comme les prêtres du pays, nous étions Français, ça se voyait sur notre visage et il était contre-indiqué de trop nous balader en ville le jour, encore plus la nuit. La communauté française s'était constituée en groupes d'autodéfense et l'on regardait passer le long du collège Libermann des voitures noires, style onze chevaux Citroën, pleines de messieurs au regard noir, de noir vêtus mais de peau blanche, qui portaient ostensiblement des armes à feu sur leurs genoux. Tout prés du collège, éclata un jour une formidable explosion. On apprit que venait de sauter par accident un dépôt d'armes. Bref, le climat social faisait craindre une accession à l'indépendance dans le sang et les larmes. Pourtant je sortais du collège tous les soirs au volant de notre camionnette pour ramener chez eux des élèves externes habitant dans des quartiers lointains. Je n'ai jamais eu à subir une quelconque agression, bien au contraire je récoltais en chemin des applaudissements. C'est que notre camionnette portait sur le devant, inscrit en grosses lettres, un nom magique : LIBERMANN. Dans une ville où la langue

véhiculaire la plus employée était le 'Pidgin English', ce nom pouvait très bien passer pour une évocation de liberté et d'indépendance. Or, Libermann est le nom de l'un des fondateurs de la congrégation des Pères du Saint-Esprit, ces missionnaires qui avaient lancé le collège avant notre arrivée. Par discrétion nous n'avions pas voulu remplacer son nom en imposant celui d'un saint jésuite. Là encore, la bonne conduite morale se trouvait récompensée.

Après la recherche d'une plus grande proximité avec nos élèves, obtenue d'ailleurs par d'autres moyens que le sport collectif, l'une des obsessions du Père Recteur fut l'autofinancement du collège. Nous partagions son souci. Comment parler d'indépendance si elle n'est pas aussi financière ? Nous pouvions compter encore un certain temps sur l'aide des provinces jésuites d'Europe, mais cette aide n'était ni durable ni honorable pour les Camerounais. Pour commencer, le Père Recteur eut l'idée de lancer une kermesse. Nous en connaissions tous le modèle pour en avoir vu fonctionner quelques-unes en France. Mais à Douala, c'était une nouveauté ! Autant le dire tout de suite, ce ne fut pas une réussite. Pourtant tout le monde se mit de la partie. On obtint d'une firme britannique une petite Austin, comme

premier prix de la loterie. Beaucoup de parents d'élèves achetèrent des billets mais – faut-il parler de chance ? – ce fut la communauté des jésuites qui sortit le bon numéro ! D'où un soupçon naissant sur notre honnêteté. Avec comme second embarras le fait que ce modèle de voiture anglaise, au châssis très bas, encaissait toutes les aspérités du sol des rues, au point que nous dûmes rapidement nous en débarrasser.

Le clou très attendu de la kermesse, une fois vidés les différents stands, était sans contexte la présentation du film. Depuis quelques semaines, les élèves externes avaient conditionné leurs parents pour leur faire acheter des billets et y avaient assez bien réussi. Les élèves internes ne le pouvaient pas faute d'avoir un accès direct à leur famille. On pensait quand même remplir la salle des *Portiques*, dont la sécurité était assurée de jour. Pour le choix du long métrage, nous avions été consultés. Il fallait à la fois satisfaire les familles chrétiennes, le bon goût et s'en tenir au répertoire dont disposait le Centre culturel français qui s'offrait gratuitement à nous aider. On choisit *Les Orgueilleux*, de Yves Allégret, avec comme acteur principal Gérard Philippe, un film offrant un spectacle correspondant assez bien à nos critères. De plus, c'était un film de ciné-club que je comptais

utiliser par après pour initier les aînés des élèves au septième art.

La veille de la séance, le directeur de la salle téléphona au Père Recteur pour lui demander ce qu'il voulait comme 'petit film'. A cette époque un documentaire précédait toujours la présentation du long métrage. Qu'est-ce qu'ils se dirent au téléphone ? Nous ne l'avons su qu'après la séance. On nous passa un documentaire où l'on voyait deux femmes plantureuses et musclées qui luttaient quasiment nues dans la boue pendant un bon quart d'heure ! Stupéfaction ! Nous, les jésuites, nous nous sommes faits petits, engoncés dans nos fauteuils. Le Père Recteur lui-même n'en revenait pas et avouait son incompréhension à qui voulait l'entendre. Il nous fallut quelque temps pour comprendre le malentendu et reconstituer l'échange de paroles au téléphone. Le Père Recteur aurait dit au directeur de la salle : « Qu'est-ce que vous avez à proposer ? » Lui, au bout du fil, aurait donné une réponse de ce genre: « Je n'ai pas grand chose pour le moment, mais j'ai quand même un documentaire appelé *Le catch à l'eau*. Je ne l'ai pas visionné mais ça doit être amusant ». Le Père Recteur, que nous savions légèrement dur d'oreille comprit *Le cachalot* ! « Mais c'est très bien ça,

c'est tout à fait ce qu'il faut ! » et accepta en confiance l'offre d'un documentaire sur cet innocent mammifère. Comme quoi une conduite assurément morale n'est pas toujours récompensée !

UNE MÉMOIRE D'ÉLÉPHANT

Arrivé de Paris en fin septembre 1957 pour enseigner au débarqué le français dans une classe de sixième, j'avais conscience de manquer d'expérience. La formation qu'offrent les jésuites à leurs jeunes ne comporte guère de cours de pédagogie, tels qu'ils sont dispensés dans une École Normale. On apprend sur le tas. J'avais bien passé deux ans dans un collège jésuite au Liban, à donner des cours aux enfants, je n'étais pas, pour autant, ce qu'on appelle un 'enseignant'. Mais il y avait en moi, au moins, une ferme intention, celle d'adapter mes cours à la culture de mes élèves.

En 1957, trois ans avant l'indépendance, les établissements scolaires du Cameroun dépendaient de l'Académie de Bordeaux. Des histoires invraisemblables couraient parmi les professeurs arrivés avant moi sur l'inadaptation de cette Académie aux réalités africaines. Ne disait-on pas que le sujet de narration proposé pour le brevet, l'année précédente, consistait à raconter une promenade dans la neige ? Il avait fallu changer le sujet sur le champ, dès l'ouverture des enveloppes scellées, et inviter les élèves à

raconter tout simplement une promenade en forêt. Je me promettais bien d'éviter pareille bévue. J'aurais dû cependant prêter plus d'attention à la remarque un peu sarcastique de l'un de ces professeurs : « La forêt ? La plupart de nos élèves n'y ont jamais mis les pieds… Ils sont peut-être plus disposés à raconter une promenade sous la neige, avec tous ces livres de classe qui parlent des Alpes et des Pyrénées ! »

Une occasion me fut donnée dès le premier mois de l'année scolaire. Il s'agissait de trouver un sujet pour la composition de narration de mes élèves de sixième. Je cherchais une idée qui leur permette de s'éloigner du contexte culturel de la France et mette en valeur celui de leur propre pays. Pour comprendre mon état d'esprit, il faut savoir qu'à cette époque on enseignait aux élèves de l'école primaire les noms des départements français. Avec leur mémoire phénoménale, ils étaient incollables en la matière : Pas-de Calais, chef lieu Arras, sous-préfectures Boulogne-sur-Mer (la ville de ma propre famille), Lens et Béthune. Je décidai donc de leur donner un sujet de narration rédigé à peu près en ces termes : « Pendant les grandes vacances, vous vous promenez dans la forêt avec un oncle chasseur armé d'un fusil. Soudain apparaît au détour du chemin un bébé éléphant.

Comment se comporte la jeune bête en vous voyant ? Que fait votre oncle ? Va-t-il tirer ? Et vous-même, qu'auriez-vous fait à sa place ? Décrivez la scène et faites part de vos sentiments ». Après lecture du sujet, un bon nombre d'élèves restèrent un long temps rêveurs avant de se mettre à écrire

A lire les premières copies, je compris vite que trente-quatre élèves sur trente-cinq n'avaient de leur vie vu un éléphant en chair et en os, encore moins un éléphanteau. Un seul avait vu de ses yeux, non pas un unique éléphant mais un grand nombre de ces animaux. Sa copie fourmillait peut-être de fautes d'orthographe, mais elle comportait tant de détails vécus sur les mœurs de ces mammifères que je lui donnais dans mon enthousiasme un 18/20. Je me souviens encore de son nom : Hilarion Njoh, tant sa copie tranchait sur celles de ses camarades de classe. Il racontait comment les pachydermes se précipitaient dans le fleuve, la Sanaga, suivis de leur progéniture et lançaient des jets d'eau en l'air du bout de leur trompe en barrissant à fendre l'âme. C'était, écrivait Hilarion, pour éjecter les fourmis soldats, ces horribles petites bêtes carnivores, appelées *sao* dans sa langue, entrées dans leur trompe quand ils reniflaient le sol sur les sentiers. Les détails ne s'inventent pas. Je fis venir Hilarion dans mon

bureau pour le féliciter et il me raconta sa vie au village, situé au bord de la Sanaga et à proximité de Marienberg, la première Mission catholique du Cameroun. Grâce à lui je pris tous les renseignements nécessaires pour me rendre sur les lieux pendant les vacances. J'ai raconté ailleurs comment j'ai pu assister à une chasse à l'éléphant dans la forêt attenante[1].

Quant aux trente-quatre autres copies, elles eurent la note que méritaient leur forme et leur formulation. Pour le fond, c'était de la plus grande fantaisie. Je regrette de ne pas avoir gardé le paquet de copies, tant j'ai ri à les lire. Manifestement aucun de leurs auteurs n'avait vu d'éléphant au Cameroun. Ceux des différents zoos de France ou d'ailleurs, dont leurs manuels pouvaient montrer les images, n'avaient pas beaucoup frappé leur imagination. Je ne leur en voulais pas. Je me reprochai plutôt d'avoir donné un pareil sujet. Plus le premier trimestre avançait et plus je comprenais que j'avais affaire à de jeunes citadins dont les centres d'intérêt étaient tournés vers le monde de leurs enseignants. Ils se rendaient bien au village pour leurs vacances, mais, là-bas, pas question de quitter les alentours immédiats des

[1] *Ici ou là en Afrique, récits et péripéties,* Paris, L'Harmattan, 2002, « Les dents du Saint Père », p.77 sq.

habitations. J'appris que, pour ces jeunes, la forêt était inhospitalière et qu'ils passaient une partie de leur temps de vacances au village à empêcher la végétation de gagner du terrain sur les cours des habitations, en coupant l'herbe à la machette pendant des heures. Mais si les jeunes citadins n'allaient pas rendre visite aux éléphants dans la forêt, par contre il arrivait que ceux-ci viennent en ville jusqu'à eux par manière de revanche.

C'est en l'année 1972, quinze ans après l'épisode de la composition de narration. J'enseignais à nouveau au collège Libermann. A quelques pas du collège s'étendait le stade Akwa où se déroulaient habituellement les matchs de football des équipes de la ville. Mais depuis une quinzaine de jours, le stade était occupé par un cirque international qui ouvrait ses portes le soir, au grand plaisir de ceux qui pouvaient payer l'entrée car l'événement était rare. Pour nous au collège, c'était un voisinage fort bruyant mais sympathique. Or, le clou du spectacle était la danse des éléphants, avec cinq pachydermes d'une étonnante souplesse. Des éléphants d'Asie, s'entend, parce que les dompteurs n'ont jamais réussi à dresser une espèce africaine. Nous les entendions barrir de jour et de nuit, ce qui intriguait nos élèves et obligeait les

professeurs à improviser de fabuleuses diversions sur les mœurs de ces bêtes.

Or, située en face du stade Akwa et attenante à notre collège, se trouvait une école primaire de la Mission catholique avec son millier d'élèves allant de la classe enfantine au certificat d'études. Un voisinage aussi bruyant, aux heures des récréations et des sorties, que celui des pensionnaires du cirque. On peut deviner l'excitation de ces enfants en entendant les barrissements, et je n'aurais pas voulu me trouver à la place des instituteurs. D'autant plus que la plupart des élèves étaient privés du spectacle du cirque qui avait lieu le soir. Peu de parents emmenaient leurs enfants à ce genre d'exhibition nocturne. Mais ces derniers se rattrapaient en suivant les cornacs et leurs éléphants à midi pile, heure de leur sortie, quand on les menait boire à la vasque d'eau qui se trouvait au bout d'une rue à proximité de l'école et du collège Libermann. Chaque jour à midi, j'entendais le formidable chahut de ces centaines d'enfants qui suivaient la caravane, suivi d'un grand silence qui m'intriguait, et je décidai un jour d'assister au spectacle depuis le bout du corridor du deuxième étage du collège qui donne sur la rue.

Les cloches de la cathédrale voisine sonnent à midi et déclenchent, comme chaque jour, une sorte de hourrah collectif sorti de la gorge d'un millier d'élèves libérés de toute tutelle. Cette clameur, je l'entends depuis mon observatoire. Je vois aussi se mettre en branle, de l'autre côté de la rue, à ma droite, la colonne des cinq éléphants guidés par trois cornacs qui pourraient bien être des Indiens. La meute des enfants n'apparaît pas encore, comme retenue de surgir par l'impressionnante majesté de la procession. Arrivés à hauteur du collège, les pachydermes s'apprêtent à tourner à droite pour se rendre à la vasque. Dès qu'ils ont amorcé le virage, le millier d'enfants débouche de l'école pour se mettre au cul du cortège dans un silence prudent qui contraste avec ce que j'ai entendu tout à l'heure. Enhardis par la sérénité des éléphants, certains enfants se glissent le long de leurs flancs et les devancent dans leur marche pesante vers la vasque d'eau.

Qu'est-ce qui se passe dans la petite tête de l'un de ces enfants ? J'ai du mal à le deviner tant son geste jure avec l'attitude de ses camarades. Il se saisit d'un parpaing qu'il ramasse à ses pieds et le jette de toutes ses forces sur le flanc du dernier éléphant. J'ai eu très peur pour lui. A ma surprise, l'animal ne broncha pas et poursuivit son chemin comme si

de rien n'était. Je pensais l'incident clos mais je voulais voir revenir les bêtes après s'être abreuvées. Bien m'en a pris.

Sur le retour, la colonne n'a rien perdu de sa majesté : cornacs en tête et cinq pachydermes à la queue leu leu. Un millier d'enfants médusés qui les regardent passer. Soudain, le dernier éléphant arrivé à la hauteur de l'enfant qui lui avait dépêché un parpaing, brandit sa trompe et arrose le petit agresseur d'une bonne giclée d'eau. Il accompagne le tir d'un formidable barrissement. Si vous aviez vu la débandade des écoliers ! De mon observatoire, je ne pouvais pas compter après coup le nombre de cartables jonchant le sol ! L'enfant au parpaing ? Disparu. Et moi de fredonner une rengaine à la française, tout converti que je voulais être à la culture locale : « Un éléphant ça trompe, ça trompe ! Un éléphant ça trompe énormément ! »

LA GRAND-MÈRE ET SES AMOURS D'ÉLÉPHANTS

Aux touristes français qui viennent visiter le Cameroun pour la première fois il est conseillé de commencer par le Nord. Atterrir à Douala ou Yaoundé, c'est se priver de l'éblouissement que donne une région ensoleillée où, au premier regard, tout paraît différent de la France. Tandis que dans les grandes villes du Sud ou du Centre l'image de l'Occident vous est renvoyée au visage au point que vous vous croyez encore chez vous. Du moins dans un premier temps. Ensuite, si votre séjour se prolonge, vous découvrez l'originalité de la région. Au Nord, vous avez le sentiment, dès l'atterrissage, que vous êtes dans un autre monde. N'est-ce pas le dépaysement que beaucoup de touristes attendent quand ils choisissent le Cameroun pour sortir de leur monde habituel ?

Quand mes parents décidèrent de venir me voir au collège Libermann, à la Noël 1958, j'ai aussitôt envisagé de les faire entrer dans le pays par le Nord, pour qu'ils éprouvent le même choc que moi visitant cette région à la Noël de

l'année précédente. Mes parents venaient pour me voir, bien sûr, mais aussi pour connaître l'environnement dans lequel je vivais. Avant de les conduire à Douala, un petit tour là-bas me paraissait une bonne introduction à la connaissance d'un pays que je désirais leur faire aimer, tout en leur montrant sa diversité.

Nous étions montés au Nord, mon compagnon jésuite René Bureau et moi, avec une jeep tout terrain pour les accueillir à l'aéroport de Maroua. Le dépaysement commença pour eux, dès la descente de la passerelle, avec un fort vent du désert qui risqua d'emporter le chapeau kaki à larges bords de ma mère qu'elle avait acheté à Paris dans un magasin spécialisé. La tenue de mes chers parents, de couleur également kaki, fut rapidement couverte d'une fine couche de sable gris, ce qui ne troubla pas leur plaisir de me voir. Par contre, nous leur avons fait vivre, sans le vouloir à l'avance, une scène plus éprouvante. Le temps à passer au Nord étant court, nous sommes partis dès le lendemain de leur arrivée dans un haut lieu du tourisme, qu'il convient de visiter : la célèbre réserve d'animaux sauvages de Wasa. Si vous racontez en France que vous avez été au Nord Cameroun sans parler de cette réserve, on pensera que vous affabulez. Wasa

est un vaste parc, situé à une centaine de kilomètres de la ville de Maroua, qui abrite tous les animaux de la création : pour les seules antilopes, dix espèces différentes aux robes de couleur brune, rousse ou sable se partagent la place. Mais les visiteurs peuvent s'attendre à y rencontrer aussi, avec un peu de chance, les rois des animaux, le lion et l'éléphant.

Nous avancions lentement sur la piste de latérite rouge de la réserve, mon compagnon René au volant de la jeep, mon père debout, caméra au poing, ma mère et moi assis sur la banquette arrière, bâche du toit repliée. Je voyais mon père écarter de temps en temps une branche d'épineux qui risquait de le griffer, ce petit arbre qui occupe à lui tout seul la plus grande partie de la savane. Nous avions déjà repéré des girafes inoffensives qui se dissimulaient si bien en se faisant prendre pour des troncs d'épineux, ce qui amusait beaucoup ma mère. Quand, tout à coup, un lion de belle carrure venant de la gauche traverse la piste devant nous d'un seul saut, pour continuer sa course bondissante sur la droite. René – quelle mouche l'a piqué ? – d'un brusque coup de volant s'engage hors de la piste et poursuit le félin dans la savane. La voiture ne fait que sursauter. Mon père est obligé de s'asseoir, ma mère s'agrippe à moi. C'est alors que celle-ci, s'adressant à

René, eut ce mot d'une politesse exquise qui a fait, depuis, le tour de ma famille : « Mon Père, croyez-vous qu'il soit utile de poursuivre ce lion ? » L'effet fut immédiat, René fit demi-tour. C'est que ma mère avait quitté l'avant-veille son appartement de la rue de Varenne dans le Paris VII[e] où seuls règnent les chiens et les chats, encore que parfois les chevaux inoffensifs de la Garde républicaine la descendent jusqu'à l'hôtel Matignon du Premier ministre.

Quant aux éléphants, nous n'en avons pas vu. Ce ne fut pas par manque de volonté de notre part. Notre guide fit tout son possible pour que nous en rencontrions, tant ma mère le souhaitait. Encore une fois, venir au Nord Cameroun sans apercevoir au moins l'un de ces pachydermes…, que pourra-t-elle raconter à ses petits-enfants ? Nous fîmes plusieurs dizaines de kilomètres dans cette réserve de 170 000 hectares sans voir se dresser une seule trompe à travers les broussailles ni entendre un seul barrissement dans le lointain. Nous avons marché un bon kilomètre à pied sous un soleil de plomb avec, comme seule récompense, la découverte d'une gigantesque crotte dégageant un fumet caractéristique, le signe qu'un éléphant était passé. Sans vouloir nous décourager, notre guide nous dit : « Non, ils sont venus hier, mais aujourd'hui

ils sont partis à la recherche d'un point d'eau. Les mares de la réserve sont à sec en cette période de l'année ! » En revenant à la voiture, ma mère eut la main droite égratignée par une branche d'épineux. Le guide la lui prit et suça longuement l'endroit piqué d'où sortait une petite goutte de sang. C'est que ces épines sont venimeuses, nous expliqua-t-il ! Mais d'éléphant, nous n'en vîmes point.

Ma mère se consola en visitant le Centre d'artisanat de la ville de Maroua, où pullulaient les éléphants en miniature, de bronze, d'ivoire et d'ébène. C'étaient de fort jolies pièces finement sculptées ou fondues, exposées là pour les touristes à côté d'une foule d'autres objets, comme par exemple, d'énormes œufs d'autruche. Ils étaient, eux, un peu encombrants pour le voyage, il est vrai, mais si gros et amusants pour des œufs ! Ma mère pensait déjà rapporter un cadeau à chacun de ses petits enfants. Elle jugeait que ces éléphants leur plairaient beaucoup, mais il fallait diversifier les présents. Dans sa mémoire de grand-mère, elle repassait les prénoms de chacun et de chacune en les prononçant à voix basse tout et en faisant le tour des étalages. Je ne les comptais pas mais je devais bien avoir une vingtaine de petits neveux et petites nièces . Alors j'intervins : « Maman ! Si vous achetez

les cadeaux maintenant, il faudra les transporter pendant tout votre voyage au Cameroun qui ne fait que commencer ! Nous visiterons dans le Sud d'autres Centres d'artisanat et vous trouverez peut-être mieux. » Une erreur d'appréciation de ma part ! Ne dit-on pas qu'il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même ?

Je ne veux pas dire que ma mère ait passé son séjour au Cameroun avec l'obsession de trouver des mini éléphants pour ses petits-enfants, mais cette question revenait souvent dans nos conversations parce que les exemplaires présentés dans les Centres artisanaux du Sud que nous visitions n'avaient pas la finesse de ceux de Maroua. Le séjour s'est admirablement passé et mes parents furent ravis de l'accueil qu'ils ont trouvé sur le parcours que je leur ai fait faire. Il faudrait parler de mon père dont l'intérêt pour le pays s'est trouvé comblé par les conversations qu'il a eues sur le Cameroun tout le long du chemin. Nous nous sommes quittés à Douala, où je devais reprendre mes cours dès le retour des élèves de leurs vacances de Noël. Mais j'appris plus tard que mon père décida de faire une halte avec ma mère à Maroua, sur le chemin du retour à Paris, quitte à modifier leurs billets d'avion. Pourquoi ? Parce qu'il avait perçu chez ma mère une

certaine déception quant aux cadeaux à rapporter à la famille. Ainsi put-elle faire le plein au Centre artisanal de Maroua. Toute sa vie, ma mère l'a passée au service de ses enfants. Une fois ceux-ci casés, elle a reporté son amour devenu grand-maternel sur les enfants de ses enfants. Durant mes rares passages dans ma famille, à l'occasion d'un séjour en France, j'ai pu constater de mes yeux combien ils le lui rendaient.

Ce voyage a une suite que l'une de mes nièces m'a racontée. Lorsque mes parents furent rentrés de leur périple au Cameroun, ma mère, bien sûr, ne rata pas une occasion d'en raconter les différentes étapes à ses petits-enfants. Ma mère est une bonne conteuse et j'aurais bien voulu l'entendre décrire les péripéties du voyage. Durant son séjour au Cameroun, je la voyais prendre des notes le soir sur un calepin, et c'était bien sûr pour faire provision d'histoires à raconter. Parmi elles, les anecdotes vécues au Nord Cameroun devaient avoir la vedette : le surgissement d'un lion sur le chemin et ce Père jésuite qui voulait le suivre, la marche à la recherche des éléphants et ce guide qui extrayait le venin de sa main. Ma nièce me confirma tout cela et ajouta l'histoire suivante.

Un dimanche où ma mère l'avait accompagnée avec ses petits-enfants à l'église, il y eut presque un incident. La coutume en Normandie veut que les petits se mettent aux premiers rangs, tandis que leurs parents et les aînés se placent derrière eux dans la nef et les surveillent. Or, durant la messe, les enfants se retournaient fréquemment pour regarder ma mère. Au point que celle-ci en était gênée. Et ce n'étaient pas tellement ses petits enfants à elle mais tous ceux du catéchisme. A la sortie de l'église, elle a interrogé l'une des fillettes : « Pourquoi les enfants se tournaient-ils tout le temps vers moi pour me regarder pendant la messe ? » Et l'enfant de répondre : « Mais, bonne maman, vous êtes la dame qui a une la main griffée, sucée par un Noir ! »

UN FESTIVAL D'ART PANAFRICAIN

La nouvelle se répandit dans tout le pays. Le Secrétariat général à la Culture offrait un voyage à Alger à la chorale ou au groupe de danse le plus méritant à l'occasion du Festival d'Art panafricain qui devait s'y tenir en juin 1969. Il s'agissait d'y représenter le plus dignement possible le Cameroun et, pour ce faire, organiser un concours au préalable d'où sortirait le meilleur ensemble. Déjà le bruit courait que les jeux étaient faits et que la chorale du Secrétaire Général à la Culture, à savoir le Révérend Père Engelbert Mveng, jésuite, était déjà sélectionnée, avant même le concours. D'abord, ce n'était qu'un bruit, ensuite l'occasion était belle de faire se manifester à travers le pays les innombrables groupes de danse et les chorales dans un grand concours local. Au Cameroun, la population raffole de ces démonstrations où l'on rivalise d'ardeur à chanter et à danser. Comme chaque région devait élire son groupe préféré avant de l'envoyer en compétition à Yaoundé la Capitale, d'où devait sortir l'heureux élu, Douala se mit en branle. Une

journée entière fut consacrée à la compétition au stade Akwa, voisin du collège Libermann. Comme la ville comporte des représentants de tout le pays, on peut imaginer le nombre et la diversité des groupes qui devaient se présenter. Parmi eux, les Douala, premiers occupants de Douala, seraient présents et candidats avec leur fameuse danse *Ambasbé*.

En réalité, il serait plus juste de l'écrire *Ambas Bay*, même si la prononciation du mot ne l'exige pas. A Douala, le *Pidgin English*, cette langue véhiculaire de la rue et des marchés, a déformé les mots d'origine étrangère. Ainsi la crique appelée *Manawabé*, par exemple, signifie *Man of war bay*, c'est-à-dire, la baie du bateau de guerre. Là fut ancré pendant une dizaine d'années un vaisseau de la marine anglaise chargé d'intercepter les navires transportant des esclaves, après l'abolition de l'esclavage en 1816. *Ambas bay,* la baie d'Ambas, est une crique abritée qui se trouve également sur la côte de l'Océan Atlantique, au Cameroun anglophone. Là ont jeté l'ancre à la fin du XVII^{e} et tout le long du XVIII^{e} siècle bien des navires venant d'Europe. Comme les équipages ne pouvaient pas, en ce temps-là, débarquer pour tirer une bordée, ils occupaient leurs soirées à danser sur le pont dans la pleine lumière des dynamos de

l'époque. Il n'y avait pas de femmes parmi eux. Depuis leurs pirogues, les côtiers observaient les marins et, de retour au village, s'amusaient à les imiter. De là vient la danse *Ambasbé*.

A Douala, aujourd'hui, il existe plusieurs groupes de danseurs qui se réclament d'*Ambasbé*. Ils ont opéré entre eux une première sélection afin d'envoyer au stade Akwa le groupe qui aurait le plus de chance de l'emporter. Pas question pour moi de manquer la prestation de ce groupe qui représente ma grande famille douala d'adoption. Je prends donc place dans la tribune du stade Akwa, à proximité du jury qui doit décider de l'envoi à Yaoundé du vainqueur de la compétition. Ce jury est composé d'hommes et de femmes appartenant aux différentes mairies de la ville, sans que je puisse déceler parmi eux une dominante ethnique. Mon groupe *Ambasbé* est programmé pour l'après-midi. Toute la matinée, nous voyons se dérouler sous nos yeux, à raison de dix minutes par groupe, des danses ou des ensembles vocaux de toutes les régions du Cameroun. Je garde de ce spectacle l'impression d'une fabuleuse richesse esthétique. Si j'avais été membre du jury, j'aurais déjà donné la primeur aux pygmées, venus de la forêt lointaine. Leurs pas de danse

partent des chevilles, ce qui donne à leur ballet une légèreté sans pareil. Me revient à la mémoire cette nuit que j'ai passée à les regarder danser dans une forêt de la région de Kribi. Il y avait une danseuse dont je ne distinguais que la silhouette à cause de la faiblesse de la lampe-tempête. Elle a dansé avec une sveltesse de gazelle toute la nuit, sans discontinuer. C'est au petit matin, grâce aux premiers rayons du soleil que je me suis aperçu que c'était une vieille femme…

A 15h, je vois entrer à la queue leu leu les danseurs tant attendus de l'*ambasbé*. Ils se positionnent en cercle devant nous et occupent ainsi la partie du stade la plus proche, ce qui nous permet de bien les distinguer. Ce sont toutes des dames ou des demoiselles, au nombre d'une vingtaine, dont certaines ont rasé, pour la circonstance, leur chevelure. Elles portent le pantalon et non le pagne. Il est évident pour moi qu'elles veulent tenir le rôle des matelots dansant sur le pont. Au milieu du cercle qu'elles forment se tient un homme seul qui dirige la danse. Il claque des doigts et entonne le chant rythmé, immédiatement accompagné par des tambourins que frappent des hommes à l'écart, que je n'avais pas encore remarqués. Les danseuses se mettent aussitôt deux par deux et tournent sur elles-mêmes à la

manière des valseurs. Elles brandissent en cadence un mouchoir. Pour moi, il est clair qu'il s'agit de la valse viennoise. De temps en temps, l'homme du centre, le meneur de la danse, se met à proférer des sons gutturaux qui n'ont aucune signification mais qui font allemand. Je suis fier de ces femmes, elles ont dansé comme sur le pont d'un bateau. Mais, à la fin de la journée, quand le jury donne son verdict, l'*ambasbé* n'est pas retenu. On devine la raison donnée par le jury : ce n'est pas une danse camerounaise ! Et les pygmées, non plus, n'iront pas à Yaoundé, devancés par un groupe yambassa, tout aussi prestigieux.

Je me rends dans la salle attenante au stade où mes amies douala apprennent qu'elles ne sont pas qualifiées. Cela ne les émeut pas car, disent-elles, tout est déjà combiné d'avance à Yaoundé… Mais ce qui les choque vraiment, c'est la raison apportée par le jury : « Comment peuvent-ils dire que c'est une danse étrangère, alors que notre peuple la pratique depuis des siècles ? » A ma surprise, elles ouvrent de grands yeux quand je leur explique l'origine de *l'ambasbé.* Je lis dans leur mimique la déception et même une certaine hostilité : « Mais si, c'est camerounais ! » Pourtant les gestes qu'elles ont faits sont si clairement imités ! Je me dis que ce

groupe, dans sa volonté de présenter une pure danse *ambasbé*, a mal représenté la pratique ordinaire de la valse au quartier. Celle-ci est fréquemment exécutée chez les Douala, et seulement par eux, mais avec beaucoup plus de liberté. On danse en pagne, les hommes s'en mêlent, les tambours s'introduisent dans le cercle... Mais, ce qui reste frappant c'est la permanence, après plusieurs siècles, d'éléments significatifs, comme le fait de danser en couple, de tourner sur soi-même, gestes inconnus dans les danses traditionnelles. Sont devenus spécifiquement africains la pratique du rythme, l'accompagnement musical au tambour, une aisance corporelle, tous éléments que ne pouvaient pas connaître les matelots sur leur pont.

J'ai voulu suivre les étapes suivantes du festival d'art panafricain. Compagnon du R.P. Engelbert Mveng, initiateur et organisateur des préparatifs au Cameroun, j'étais bien placé pour m'en informer. Finalement, les éliminatoires réalisées dans chaque Province du pays se sont passées comme prévu, mais la grande compétition qui devait permettre de choisir le meilleur groupe à Yaoundé n'a jamais pu avoir lieu. Aussi le Révérend Père emmena-t-il à Alger sa propre chorale chantant en langue *ewondo,* pour représenter

le Cameroun, faute de quoi, me dit-il, le pays aurait été absent du Festival. A son retour, il me raconta le succès que son groupe avait remporté avec ses chants essentiellement religieux. Il y avait quelque chose de provoquant dans le fait de chanter des cantiques catholiques à Alger, une ville presque totalement musulmane. Dans sa façon de le raconter, on sentait chez le Père une sorte de satisfaction qui n'était pas seulement due à la réussite de ses efforts, mais au fait d'avoir témoigné de sa foi en plein Alger.

Le succès de la chorale camerounaise s'explique-t-il seulement par des raisons d'ordre esthétique ? Depuis le Concile Vatican II, qui a ouvert la liturgie catholique aux langues locales, se sont développé des ensembles aussi talentueux les uns que les autres. La beauté de leurs chants s'impose à l'oreille et ne peut qu'avoir charmé les auditoires algériens. Mais il y a une autre raison, politique celle-là, du succès de la chorale du R.P.Mveng que lui-même m'a révélée en ponctuant son récit de ce grand rire qui le caractérisait. A sa surprise, l'un des cantiques en particulier avait la préférence du public. Celui-ci le bissait et le redemandait une troisième fois quand il était chanté. Une fois même, on réclama la participation de la chorale et de son maestro à

condition que ce cantique fasse partie du répertoire à exécuter. C'est alors qu'un inspecteur de police s'approcha du Père et lui demanda de ne plus exécuter ce chant-là. Le Père se renseigna et comprit. C'était la traduction en langue *ewondo* d'une phrase de l'évangile qui signifie en français « En vérité ». Mais en *ewondo* cela faisait *bebela* que, manifestement, le public transformait en Ben Bella, pour applaudir ce grand opposant au régime, personnage très populaire qui était alors détenu en prison !

LA MAGIE DU FOOTBALL

Mon père adoptif à Douala s'appelait Caïn Dibounjé Toukourou qui me donna son nom. Je parle de lui au passé car il a rejoint en 1980 le monde de ses ancêtres ou plutôt le Ciel pour respecter son appartenance à L'Église protestante. Il était le chef d'un quartier périphérique de Douala appelé Bonendalè. J'ai raconté les circonstances qui l'ont fait devenir mon père, dans *Les yeux de ma chèvre*[2]. A ses côtés j'ai beaucoup appris sur les coutumes des Douala, car il était considéré par ses pairs comme l'un des maîtres de la Tradition. Il n'y avait pas de fête sans qu'il vienne exécuter de sa voix rauque et basse des morceaux du récital des chants douala appelé *ngoso*, mot qui veut dire 'perroquet'. Pas de course de pirogues sans que l'une ou l'autre ne s'avère creusée et sculptée par ses soins. On disait qu'il était le propriétaire de deux cents pirogues. Grâce à lui, je suis entré dans les mystères du *ndimsi*, qui se traduit mot à mot par 'les réalités cachées de la terre'. Entendons celles qui sont à la portée d'un chef car sa fonction le charge des 'réalités

[2] E. de Rosny, *Les yeux de ma chèvre, sur les pas des maîtres de la nuit en pays douala,* Paris, Plon, coll. Terre Humaine, 1981, p. 83 sq.

visibles' du clan et non de celles qui échappent aux yeux ordinaires, réservées aux *nganga* et aux devins. En plus de tous ces dons, on lui prêtait encore le pouvoir de faire gagner une équipe de football, ce qui grandissait sa renommée dans une ville où ce sport galvanise les foules. Et, à le voir procéder, j'ai fini par savoir comment il fallait s'y prendre.

La place des pratiques dites magiques dans le déroulement des matches de football occupe les conversations avant, pendant et après l'événement sportif. Les journaux ne se lassent pas – le plus souvent avec ironie – , de relater les pratiques occultes opérées par des charlatans pour faire gagner ou perdre une équipe. Ces pratiques, on les prête parfois à des personnes au-dessus de tout soupçon. En voici un exemple dont j'ai été témoin lors d'un match auquel prenait part l'équipe vedette de notre collège Libermann. Nous affrontions en finale d'un tournoi de football l'équipe du lycée Joss, l'habituel adversaire des nôtres lors des compétitions scolaires. On approchait de la fin du match qui tournait à l'avantage de l'équipe adverse avec un but d'écart en sa faveur. L'un de nos Pères, sans doute fatigué de rester assis, s'est mis innocemment à déambuler derrière le but de l'autre équipe, ce qui pouvait se faire aisément étant donné

l'absence d'une clôture. Il portait sa soutane blanche, comme il se devait et – je peux le jurer, le connaissant – n'avait aucunement l'intention d'intervenir par une action magique ou mystique quelconque. Il est vrai qu'il espérait la victoire de notre équipe, mais ce désir légitime n'allait pas plus loin. Et voilà que les nôtres marquent le but d'égalisation ! Les supporters de l'équipe adverse se mettent à vociférer puis à insulter le Père, tout français qu'il est, au point qu'il devra se retirer rapidement.

Donnons encore un exemple récent. Au retour de leur malheureuse participation à la Coupe du monde de football en Afrique du Sud, en juillet 2010, l'équipe du Cameroun rentra penaude au pays. Les joueurs étaient tellement affectés qu'on leur avait attribué des psychologues pour leur remonter le moral, comme on le fait pour les passagers d'un avion lors d'un crash. Les journaux camerounais furent cinglants et ne manquèrent pas de signaler que l'équipe n'était pas revenue seule mais 'accompagnée de ses psychologues et de ses 'magiciens'. Il est amusant de voir alliés, dans la même désapprobation, les tenants de la rationalité et de l'irrationalité. Le Cameroun est bien le pays du ballon rond.

En 1975, j'enseignais l'anglais aux élèves de seconde du collège Libermann. J'étais même professeur titulaire de la classe, de telle sorte que je prenais fait et cause, comme il se doit, pour mes élèves quand ils se produisaient en public. Or, cette année-là, leur équipe de foot avait réussi la performance d'arriver en finale du tournoi du collège, après avoir vaincu, contre toute attente, l'équipe des Premières. C'était une performance en raison de la différence d'âge qui compte beaucoup chez les adolescents. Se trouver en finale contre l'équipe des Terminales était, bien sûr, un honneur mais aussi une gageure. Mes élèves s'inquiétaient du résultat en entendant les connaisseurs prévoir un score de 4 buts à 0. Par ailleurs, certains élèves de la classe étaient au courant de mes relations avec Caïn Dibounje Toukourou bien connu pour son art d'influencer les scores. Ils vinrent me trouver un jour, au nom de la classe, pour me demander de 'faire quelque chose' pour eux lors du match qui devait se disputer le lendemain. La proposition était discrète mais claire. Ils me demandaient de les faire gagner contre l'équipe des Terminales, malgré tous les pronostics. Piqué au vif, j'acceptai. Outre l'envie de mettre en pratique ce que j'avais appris, je trouvai là une bonne occasion de leur ouvrir les yeux sur ce qu'on appelle 'la magie du football'. Sans avoir à le leur dire, je comptais

me conformer à la manière de faire de mon père adoptif. Je donnai rendez-vous aux membres de l'équipe pour le lendemain au bord du terrain, dix minutes exactement avant le début du match, habillés, chaussés, fins prêts à combattre.

Le terrain de foot du collège a une longue histoire qui en fait un territoire quasi sacré aux yeux des élèves et des professeurs. Il fut conquis sur les eaux du fleuve Le Wouri qui envahissaient autrefois la zone. Les anciens élèves se souviennent d'avoir creusé des fossés pour évacuer les eaux qui, en saison des pluies, reprenaient possession du sol. Le terrain fait partie du territoire des Douala qui l'offrirent à l'Église catholique en son temps. Enfin, il s'étend sous les fenêtres du collège au point qu'il en est le prolongement naturel. Tout le collège se devait donc d'être là pour la finale traditionnelle de son tournoi de foot. A 14h.50, comme convenu, la plupart des membres de l'équipe de la classe de seconde m'attendaient sur le bord du terrain. Sur les onze joueurs, il en manquait encore deux. Je n'avais pas le temps de les attendre car le match devait commencer dix minutes plus tard et je ne voulais pas de joueur remplaçant. J'avais apporté le nécessaire pour conditionner l'équipe : une ficelle d'environ un mètre et un cadenas, c'était tout. Point n'était

besoin de dents d'animaux sauvages, de bouts de tissus imbibés d'huile, de morceaux de bois rares, comme le dépeignent les articles des journaux en mal de sensation. Du moins, je me fiai à ce que j'avais vu faire par mon maître Caïn Dibounje Toukourou.

Quand le groupe des neuf joueurs eut formé avec moi un cercle fermé, n'offrant aux observateurs que la vue de nos dos courbés, je sortis de ma poche la ficelle et le cadenas. J'interrogeai les joueurs un par un : « Toi, Ndoumbé, quel sera ton adversaire ? » - « Je joue comme arrière-gauche, ce sera Batiana ! » - « Tu ne le laisseras pas passer, hein ! » - « Non, il ne passera pas ! » Je l'interpellai trois fois et à chaque fois ce fut la même réponse décidée de sa part. Alors, avec la ficelle, je fis un nœud simple que je serrai très fort. Pour chacun des joueurs, je repris le même scénario, demandant le nom de l'adversaire et faisant jurer qu'il ne le laisserait pas passer ou, au contraire, jurer qu'il le dépasserait par ses feintes et ses dribbles pour mettre un but. Une fois que les neuf joueurs eurent déclaré avec force leur intention, concrétisée à chaque fois par un nœud, j'en fis un dernier avec les deux bouts de la corde, en disant : « On va les battre, hein ! », que l'équipe approuva trois fois en répétant : « Oui,

on va les battre ! » Puis je passai la ficelle dans l'arceau du cadenas et le bouclai. Je remis le tout dans ma poche et envoyai solennellement les joueurs ainsi 'conditionnés' prendre place sur le terrain. Une méthode simple et stimulante à souhait !

A 15h pile, mon équipe occupait sa zone sur le terrain, jouant déjà à se passer le ballon, tandis que les deux récalcitrants, absents à la petite cérémonie préparatoire, avaient rejoint leur place. Mais l'équipe adverse se faisait attendre. L'arbitre avait beau siffler, les fameux élèves de Terminale tardaient à descendre dans l'arène. Manifestement, ils ne faisaient pas grand cas de leurs cadets. Les spectateurs, déjà gagnés à la cause des Secondes, du fait qu'ils étaient les plus jeunes, commencèrent à interpeller leurs aînés. Le match commença donc quand les deux équipes furent au complet, avec un quart d'heure de retard, un mauvais point pour les Terminales. De ma place, au bord du terrain, j'encourageai les miens, mais d'une manière discrète pour ne pas attirer l'attention sur moi, après la mise en condition de mon équipe que tout le monde avait pu observer.

La première mi-temps se passa bien puisqu'aucune équipe n'encaissa de but. Mais je sentais que les Terminales commençaient à s'énerver, eux qui escomptaient une victoire facile. Dès le début de la seconde mi-temps, l'avant-centre des Terminales dribbla notre arrière-droit et inscrivit un premier but imparable. C'est moi qui devenais nerveux ! Quand, soudain, à mon grand soulagement, notre libéro monte seul, ballon au pied, et trompe le gardien adverse de belle manière : un but partout. La fin du match devenait éprouvante car les Terminales dominaient le jeu. Mais, quelques secondes avant le coup de sifflet final, au cours d'un cafouillage devant les buts adverses, l'un de mes élèves, je n'ai même pas vu lequel, loge le cuir dans la lucarne gauche des buts. La liesse des centaines d'élèves qui assistaient au match est à son comble. Miracle pour les uns, échéance prévisible pour les autres, c'est-à-dire pour les miens ! Et voilà que les élèves de Seconde se précipitent vers moi pour me porter en triomphe, ce que j'ai bien du mal à éviter, ne voulant pas passer pour un magicien !

Au cours des jours suivants, les commentaires fusèrent, comme je pouvais m'y attendre. J'étais très intéressé de savoir comment mes élèves interprétaient l'événement et

je me réservai de leur donner mon point de vue. Est-ce par goût de l'hyperbole – un genre littéraire prisé à cet âge – plusieurs vantaient mes capacités extraordinaires. Ils ne m'appelaient pas magicien ou sorcier, mais c'était bien à cela qu'ils pensaient. D'autres expliquaient le premier but subi par son équipe par la faute des deux joueurs qui n'étaient pas venus à la cérémonie. « *C'est qu'ils avaient peur,* m'expliquèrent-ils. *Le premier but est rentré parce que Oyono ne s'est pas interposé, or Oyono n'était pas avec nous avant le match !* ». Ils remontaient le fil du jeu avec rigueur pour montrer à quel point la cérémonie avait été efficace. Mais un bon nombre d'élèves semblaient perplexes. Leur silence le montrait, ce qui me décida à leur donner mon point de vue sur les causes de notre succès.

Je leur tins à peu près ce langage : « *Reconnaissez-le, les équipes qui gagnent sont celles qui savent se concentrer avant le match. Regardez à la télé les équipes de basket de la NBA aux États-Unis, elles se réunissent toujours sur le terrain juste avant le match et se mettent en cercle comme je vous ai demandé de le faire. L'un des joueurs dit des mots forts qui sont repris par le groupe, Ils se frappent les mains entre eux pour finir et ils s'apprêtent à jouer. Voyez les Black*

stars du rugby d'Afrique australe, comment ils montent une mise en scène de combat en hurlant et grimaçant devant leurs adversaires. Ce sont des techniques de concentration. Il n'y a rien de magique là-dedans !

La magie, c'est quand elle prend la place de l'entraînement, si on compte sur elle au lieu de se donner à fond.... Prenons l'exemple des courses de pirogues des Douala, le jour de la fête annuelle du ngondo. *Voyez comme les rameurs se livrent à fond ! Pourtant, à la proue de ces pirogues qui comptent jusqu'à soixante-dix rameurs, il y a toujours un homme debout, couvert de fétiches qui invoque les ancêtres à grand renfort de gestes. Du moment où ses gesticulations ne ralentissent pas la cadence effrénée des rameurs, mais, au contraire, la stimulent, je n'appellerai pas cela de la* magie. *Notre cérémonie de conditionnement ne vous a en rien démobilisés, au contraire elle a donné des ailes à vos pieds ! »*

Ai-je convaincu mes élèves ? Je n'en suis pas sûr. Ils se sont tus. Leur attitude m'a rappelé les classes où je leur passais des diapositives pour tenter de leur expliquer le déroulement des grands traitements traditionnels que j'avais observés au village. Une fois, j'ai même fait deux

présentations des mêmes séances de soins. L'une, en leur rapportant uniquement les explications d'ordre mystique que les nganga eux-mêmes m'avaient données, l'autre, en tentant un commentaire de type anthropologique. La première passa mieux que je ne m'y attendais pour des jeunes gens coupés de leur tradition villageoise, la seconde fut mal reçue : « Ce n'est que de la psychologie, votre explication ! » Ce que nous, Occidentaux, nous sommes portés à appeler *magie*, me suis-je dit, ne l'est sans doute pas à leurs yeux à cause de leur affinité avec le *ndimsi* de leurs ancêtres, ces réalités cachées de la terre.

J'ai revu ces élèves l'année suivante quand ils étaient en classe de première. Ils avaient perdu la finale du tournoi de foot du collège. Et ils me dirent, mi-sérieux mi-rieurs : « Ah ! Si vous aviez été là ! »

II

Les arcanes de la Tradition

LES MORTS, LES SONGES ET LA CORDELETTE BLINDÉE

«Ça a commencé d'un seul coup par un songe et ça n'a jamais cessé» Agnès Mbu

Les morts et les songes.

Avant que ne soit achevée à Douala la construction du pont sur le fleuve Le Wouri, me dit Agnès Mbu — ce qui est un repère dans le temps et un signe d'ancienneté — donc avant 1955, elle eut un songe où lui furent révélés les moyens de soigner ses semblables. Les morts lui apparurent dans son sommeil, pas seulement ceux de sa famille, mais tous ceux qui sont couchés au cimetière voisin dans le quartier de Bonewonda, au nord-est de la ville. Elle me le dit d'une façon claire et succincte : « Ils m'ont *donné* le pouvoir de *faire* les *mianga*[3] ».

[3] Toutes les paroles d'Agnès Mbu sont traduites du douala.

Les *mianga*, trop pauvrement traduits par 'remèdes', désignent globalement tous ces accessoires chargés de puissance que les shamans africains ont reçu le pouvoir de manipuler, et dont la force bénéfique ou maléfique dépasse infiniment leur modeste enveloppe. Ce sont toujours des objets matériels qui ne sont jamais personnalisés. Ils peuvent être composés de plantes et d'écorces, faits de cuir, d'os ou de fer ; leur piètre apparence les sert : leur véritable force n'est pas de l'ordre de la visibilité. Ceux qui en savent le secret, s'appellent justement *bato ba mianga*, les hommes et les femmes des *mianga* ou, en raccourci, *nganga*. Tel est leur titre approprié en langue douala et dans tout le monde bantou où la syllabe *nga* désigne la santé.

Après cette nuit mémorable, Agnès Mbu se rendit au cimetière pour offrir aux morts une chèvre qu'elle immola, et elle se mit immédiatement à soigner les malades. Agnès Mbu ne fait état d'aucune école, d'aucun maître. Elle se défend même d'avoir fait l'effort d'apprendre quoi que ce soit, comme si ses connaissances reçues en rêve en seraient dévaluées d'autant. On m'avait soufflé que l'héritage venait de sa mère. Je lui demandai si c'était vrai:

- Ma mère était vivante à l'époque, me répondit-elle, mais ne soignait pas. Elle était voyante *(miso manei,* quatre yeux). Il y avait bien un voisin qui guérissait. J'y allais souvent quand il faisait les *mianga.*
- C'est là que vous avez appris ?
  Je n'apprenais rien, me contentant de regarder ce qu'il faisait. Je voyais quelle espèce de *mianga* il employait.

Demeurant en 1971 dans un quartier proche de celui d'Agnès Mbu pour apprendre la langue douala, je cherchais le contact avec les *nganga* dont je découvrais l'art de guérir. Après Din, mon initiateur, Agnès Mbu fut la seconde à me recevoir. C'est chez elle que je rencontrai Tjomb et Tchipkam pour l'un des tout premiers traitements auxquels j'assistai.

Une angoisse mortelle

Tjomb et Tchipkam sont deux jeunes époux bamiléké, originaires de Dschang, une préfecture des montagnes de l'Ouest. Ma chance est de connaître Tjomb, pour l'avoir rencontré dans des réunions de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC). Lui et son épouse sont catholiques pratiquants. Il est employé dans une

entreprise de Douala où il établit les factures. Elle s'occupe de la maison, de leurs nombreux petits cousins et neveux et de leur fils unique, un bambin de deux ans qui est malade. Ils me parlent toujours en français.
Tjomb me commente les cauchemars de sa femme :

- Ma femme, quand elle rêve, se retrouve souvent dans la brousse, poursuivie par des bêtes. Il lui arrive de traverser un pont, de se trouver dans un grand fleuve..., c'est tout ça qui la fait crier la nuit.

- A chaque fois que je m'endors, ajoute Tchipkam, je vois des gens qui me poursuivent, qui veulent m'*arrêter*. Je fuis, je crie, et même je pleure.

Je sais qu'*arrêter* veut dire 'mettre la main sur quelqu'un', une forme d'agression redoutée qui renvoie au temps où les marchands d'esclaves venaient acheter des captifs pour les emmener sur leurs navires.

- Qui vous arrête ?

- Je ne sais pas, répond Tchipkam ! Je ne reconnais pas l'endroit. Ils sont nombreux. Je ne

peux pas les compter. Comme je fuis, je ne peux pas les regarder !

- Est-ce que vous reconnaissez quelquefois une personne ?

- Oui, des fois j'ai reconnu mon grand-père !

- Oui, renchérit Tjomb! Quand j'entends des cris, je lui demande : «Qu'est-ce qui se passe?» Elle me dit qu'elle voit son grand-père maternel qui vient l'arrêter.

- C'est pour cela, conclut Tchipkam, que je suis allée voir Mme Mbu! Elle m'a dit que je vois en songe des gens qui me poursuivent et qui m'arrêtent. C'est vrai !

- Mme Mbu a demandé la liste des gens que ma femme reconnaît dans ses rêves, ajoute Tjomb. Elle m'a demandé le nom du grand-père et puis de quelques membres de la famille. Je les lui ai donnés. Et elle m'a dit qu'elle allait amener ces noms au cimetière et que ses gens à elle, les morts, lui parleraient... de je ne sais trop quoi !

De son côté, Agnès Mbu me dit : «La femme bamiléké ? J'ai vu beaucoup de choses sur elle en dormant. Je dois la soigner».

Tout a commencé un an après leur mariage, quand Tchipkam a fait une première fausse couche. L'année suivante, la même catastrophe se reproduit. Et une troisième fois, elle doit encore renoncer à la maternité ! Trois fausses couches, c'en est trop, quelqu'un lui veut du mal : «Chez nous les Bamiléké, me dit Tjomb, quand une femme est enceinte et qu'elle fait une fausse couche, si ça recommence on pense que c'est de la sorcellerie». Finalement un garçon lui est né, mais voici que l'enfant, ici présent, est victime d'une fièvre persistante...

La découverte, ratifiée par Agnès Mbu, du principal coupable leur cause déjà un grand soulagement. Je leur demande comment un vieillard qui ne connaît apparemment pas grand chose de la vie de son petit-fils émigré à Douala pourrait commettre un tel méfait :

« C'est parce qu'il veut avoir de l'argent, répond Tchipkam! Des gens forment un groupe. Ils font des réunions où ils vendent des personnes. On te dit le nombre de gens que tu dois donner. Si tu ne peux pas en trouver, tu dois chercher parmi les membres de ta famille. C'est pour de l'argent ! Cela s'appelle *esia* en dialecte dschang. » Les Douala appellent *ekong* cette sorcellerie de la vente bien connue dans le pays.

«Pour savoir ce que tu dois faire pour un malade, commente Agnès Mbu, tu fais manger les morts et tu vois beaucoup de choses en songe !»

La thérapie du rêve éveillé

« *Si un mort t'aime, il t'aide. S'il ne t'aime pas, il te regarde souffrir!*» Agnès Mbu

Les Bamiléké sont venus en corps constitué pour accompagner l'une de leurs sœurs au cimetière, où elle va être traitée, car l'animosité est grande entre eux et les Douala. On ne voit d'ailleurs pas comment quelque autre *nganga*, quand viendra la mort d'Agnès Mbu, pourrait continuer à accueillir des Bamiléké dans un

cimetière douala. Le cimetière est propret, mieux entretenu qu'ailleurs, grâce, sans doute, à la vigilance de sa gardienne. «Je n'avais pas le cœur tranquille, me dira Tjomb. Ce sont les mauvais esprits qui restent au cimetière. Même si vous me dites d'y aller seul de jour, je ne pourrais pas vous obéir !». Au cours de la nuit les gens du voisinage se sont joints aux nouveaux arrivants. Ainsi sommes-nous une cinquantaine d'assistants, assis sur les tombes, en toute familiarité avec les morts. Tchipkam reste calme et son enfant, accroupi à côté d'elle, ne pleure plus.

Mme Mbu, revêtue du pagne rouge du combat, la tête ornée d'un fichu de même couleur, a fière allure. Autant le jour dans sa maison elle fait vieille femme fatiguée, autant sur les lieux où elle règne, sa haute taille et son ardeur lui donnent de la prestance. Elle fait signe à Tjomb et à sa femme de la suivre en portant une gerbe de fleurs, tandis que nous, les autres, restons assis avec l'enfant. Ils vont honorer et prier les morts à quelques pas de là: «Je leur ai demandé qu'ils augmentent mon pouvoir, me dira Mme Mbu. Le mari,

lui, leur a demandé tout simplement qu'ils aident sa femme à retrouver sa santé».

La liturgie est sommaire, comparée aux traitements d'autres *nganga*, mais elle n'en suit pas moins le protocole traditionnel : pas de chants ni de danses, mais les rites habituels du feu, de l'eau, du sang et de la nourriture. La cérémonie est comme une réplique donnée aux fréquents cauchemars qui effraient Tchipkam. Agnès Mbu crée une mise en scène à la fois dramatique et rassurante, comme le pendant d'un beau rêve. Il s'agira de s'attirer les bonnes grâces des morts, de passer la nuit au milieu d'une communauté nombreuse et bienveillante, de chasser les sorciers par le feu, d'employer l'eau à des fins purificatrices et de remplacer la victime par un animal sacrifié que l'on mangera ensemble, tous exercices faits pour rassurer.

Neuf fois, Agnès Mbu fait sauter Tchipkam au-dessus du petit brasier qui vient d'être allumé. Ce rite fait refluer le «sang noir» *(ndinkan)* : «Le sang noir est la cause de la faiblesse du corps, le signe d'un grand malheur ! ». Elle oblige la malade à se tenir toute seule,

droite et immobile de l'autre côté du brasier pendant quelque temps, puis la fait revenir solennellement parmi nous. Elle crache quelques gorgées de pétrole sur une machette passée dans le foyer, ce qui provoque des bouffées de feu. On apporte de l'eau dans une grande cuvette où marinent les herbes qui seront la base du traitement quotidien à commencer demain[4]. Tchipkam est généreusement aspergée.

Une poule rousse est maintenant plantée sur le sommet de la tête de la patiente. La bête se cramponne à ses tresses pour résister aux bouffées de feu que projette Agnès Mbu sur elle. Puis elle cède et s'enfuit en caquetant. Applaudissements. C'est le signe que la sorcellerie ne s'accroche pas à la victime. La poule est rattrapée, dépecée en un tournemain par des aides. Le cœur de la bête est fourré cru dans la bouche de la malade qui l'avale. Puis le sang de la chèvre est versé sur elle et sur son enfant qui a rejoint sa mère. Un traitement de choc ! Nous tous qui sommes assis par

[4] Les herbes sont : *Mbango* : Cleome, ciliata, Capparacées; *Ngwaban*: Guajavo (feuilles de goyaves) ; *Ewuda wanga*: Clitossis, rotundifolia, Melastomacées. Trois plantes rangées parmi les remèdes contre les maux de ventre, les fortes diarrhées, les règles irrégulières.

petits groupes sur les tombes, nous devons attendre que les bêtes soient grillées. On nous donne à chacun une portion de chèvre et de poulet à manger sur place, mais pas avant que les morts n'aient reçu leur propre part versée auprès d'une tombe.

La cordelette blindée

Je revois le couple peu de temps après la séance au cimetière. Tjomb reprend courage car Tchipkam va mieux ainsi que leur enfant. La preuve en est la disparition des cauchemars. «Elle rêve, mais elle ne voit plus le grand-père. Elle rêve, elle se trouve encore en brousse, mais plus de grand-père !» Tout semblait bien aller quand, une semaine environ avant la fin programmée du traitement, Mme Mbu prescrivit des *mianga* qui ne plurent pas à Tjomb: « Elle m'a parlé de quelque chose, je ne sais pas comment expliquer ce que c'est : un talisman ou quoi ? C'est une ficelle et il y a un nœud. Elle va donner ça à ma femme pour qu'elle la mette autour de la ceinture. Elle m'a dit que c'est pour empêcher les ennemis de venir ! Je crains ces choses-là ! »

Nous avons évoqué plusieurs fois, Tjomb et moi, les scrupules qui le troublent à livrer sa femme aux traitements traditionnels. Nous étions tombés d'accord sur la légitimité et le sens de sa démarche : avant tout, guérir sa femme. Cette fois, l'exigence de Mme Mbu lui parut trop forte. Il éprouvait à la suivre une répugnance radicale : «Ce qui m'ennuie pour la ficelle, ce sont les conditions. Pour le cimetière, je ne pouvais pas m'y opposer parce que c'est là qu'elle fait les remèdes. Quant à la ficelle, il y a des conditions. Il ne faut pas qu'une autre personne y touche, même pas son mari. Si elle tombe malade, seules certaines femmes viendront la laver et pourront toucher la ficelle. Il ne faut pas qu'il pleuve dessus. Sinon, elle va m'indiquer un parfum que j'achèterai pour verser dessus. Je lui ai demandé pendant combien de temps ma femme devra la garder, elle m'a répondu : « pendant toute la vie ! ». Quand elle m'a dit ça, je lui ai demandé si elle ne pouvait pas la remplacer par un autre remède, sous forme de liquide, sous forme d'huile pour s'embaumer, par exemple... Non ! Il n'y a que la ficelle ! J'ai trouvé ça trop dur. Et puis aussi, il y a l'autre, le type brun, qui est toujours là avec Mme Mbu et qui m'a dit : «La ficelle? Ça, mon

garçon, c'est dangereux. Si vous ne respectez pas les conditions, ça peut vous 'prendre'. C'est un Douala, il sait ce qu'est cette ficelle !».

Il m'autorisa à en parler moi-même à Mme Mbu.

- Tjomb a peur de la cordelette. Qu'est-ce que c'est ?
- C'est comme ça les *mianga* ! Quand vous êtes atteint par la maladie, et si on vous fait un traitement, on vous donne cette cordelette pour éviter le retour du malheur (*mbeu a nyolo*). C'est une ficelle noire tressée. On lui accroche des cauris[5]. Il y en a aussi qui se portent au cou. Voyez, celle-ci, la cordelette rouge, elle porte neuf épingles, neuf hameçons et une écorce.
- Mais après la ceinture, qu'est-ce qu'il reste à faire ?
- Le repas rituel (*dindo*) et c'est fini !

Tjomb ne put vaincre ses répugnances et je lui donnai raison. Il régla ce qu'il devait encore et prétexta un voyage de sa femme à Dschang pour rompre avec Mme Mbu.

---

[5] Coquillages blancs qui servaient autrefois de monnaie.

La charité en question

Avant de partir, le couple me rendit visite au collège Libermann pour me poser une question. Je pensai qu'elle et son mari devaient s'étonner qu'un prêtre, non seulement assiste à des séances traditionnelles de guérison, mais soit du côté de Mme Mbu. L'attitude habituellement réservée et même hostile du clergé à l'égard des manifestations médico-religieuses de la Tradition ne les avait pas préparés à tant de complaisance. Je leur expliquai que j'étais là pour apprendre comme un étudiant, mais pas comme un disciple. De mon côté, persuadé qu'Agnès Mbu pouvait calmer jusqu'à un certain point l'angoisse de Tchipkam et la fièvre de son enfant, je m'étais interdit d'intervenir au cours de la cure.

Tchipkam voulait donc me poser une question. D'habitude, elle parlait directement en français, sachant que j'ignorais la langue dschang. Cette fois, elle prit la parole en dschang et s'adressa devant moi à son mari. Ce changement de registre m'alerta sur l'importance de ce qu'elle voulait me dire.

- Tjomb: Pose donc la question au père!

- Elle (en français) : A la JOC on dit souvent que Jésus n'avait pas vraiment d'ennemis, que Jésus pardonnait... Et si je vois les gens qui m'emmènent comme ça, faut-il que je leur pardonne ?

- Lui, pour expliquer : C'est-à-dire que quand elle rêve, elle voit des gens... Et si, par la suite, elle les rencontre ? Faut-il qu'elle les salue ?

- Elle, donnant un exemple : Une de mes sœurs vient ici. Je lui achète des habits. Et pendant la nuit, je vois comment elle *m'arrête*... Je ne peux plus maintenant la saluer, lui faire des cadeaux ! On dit souvent : *N'aime pas ces gens-là et ils ne pourront pas te faire du mal !*

Elle traduisait à demi-mots — comme jamais je ne l'avais encore entendu — l'objection majeure posée à la conscience chrétienne par le système de la sorcellerie et de la contre-sorcellerie. A la JOC, elle avait compris l'importance du pardon pour une chrétienne. Mais pardonner, dans la logique du système, c'était renforcer le pouvoir de son ennemi sur soi. Quelle foi lui fallait-il pour croire, au contraire, que le pardon désamorce la violence ! Et moi, avec quelle légèreté ai-je l'habitude de parler de l'efficacité de la charité ! J'ai su gré à Tjomb et à Tchipkam de m'en avoir fait

prendre conscience. Pris de court devant la nouveauté du dilemme, je me suis contenté, en guise de recommandation pour la route, de leur rappeler le conseil de Jésus à ses apôtres : «Soyez prudents comme des serpents et restez simples comme les colombes !» (Mt.10, 16)

LES MALHEURS DE GAÉTANE LA BRETONNE

Dès que j'aperçus la dame blanche chez Sondo, je me dis : « J'aurai à m'occuper de son rapatriement ! » Pourquoi cette idée subite m'est-elle venue à l'esprit ? Je ne saurais l'expliquer. Une intuition ? Ou la double vue ? Quelle est donc la raison de sa présence ici ? Vient-elle se faire soigner ? Sondo est le nganga le plus célèbre de la Côte entre le port de Kribi et la ville de Campo, quatre-vingt kilomètres de bonne réputation le long de l'Océan Atlantique. Il habite à mi-chemin des deux villes dans un hameau perdu nommé Eboje où je me rends depuis plusieurs années, accompagné parfois d'un ami, pour étudier son art de guérir. J'ai déjà rendu compte de la manière dont il s'y prend pour chasser les défunts qui importunent ses patients au point de les rendre malades[6]. J'ai vu chez lui d'impressionnants traitements nocturnes où il ruse avec les défunts pour les chasser du corps

[6] *Ndimsi, ceux qui soignent dans la nuit,* Yaoundé, Editions CLE, 1974 : « Exorcismes et eau bénite », p.287 sq. – *L'Afrique des guérisons,* Paris, Karthala, 1992 : « Transe à Eboje », p.213 sq.- Revue *Conférence* N° 12, 2001, « La longévité des traditions thérapeutiques africaines », p. 129 sq.

des possédés. Sa tactique consiste à passer en revue le répertoire de chants des villageois. Il y est aidé par un orchestre local composé de frappeurs de tambours-de-bois et de tambours à membrane, de marteleurs de cloche-sans-battant, avec l'assemblée qui tape des mains, entrechoque des cliquettes de bambous et chante à gorge déployée. Quand le défunt entend passer sa ritournelle préférée, c'est plus fort que lui, il se manifeste par la bouche du patient dont il a pris possession, en prononçant des mots souvent peu amènes sur le comportement de la personne ou de la famille. Alors Sondo le chasse. D'un point de vue médical ce traitement, présenté ici dans sa phase publique, soigne en particulier les névroses d'angoisse. Il s'apparente, du point de vue de l'anthropologie, à l'exorcisme chrétien. Aussi me demandai-je : « Toute blanche qu'elle est, cette femme serait-elle possédée ? »

Comme habité par un pressentiment, je ne me hâte pas d'aller reconnaître l'étrangère, ce que je ferai après mon tour habituel de salutations. Le groupe des maisons à visiter forme un ensemble autour de la case des soins où exerce Sondo. Il occupe les deux côtés d'une large allée sablonneuse, parallèle à l'océan très proche dont le sourd éclatement des vagues forme un grondement continu. Il est situé à l'écart du village,

comme c'est le cas pour la plupart des aires de soin des nganga. Ces maisons sont faites d'un mélange disparate de parpaings de terre ou de ciment, de planches ou de tôles d'aluminium. Vivent là les parents de Sondo, appartenant à plusieurs générations, et d'anciens malades guéris. Je salue d'abord l'épouse de Sondo, une femme déjà âgée avec qui j'ai du mal à trouver une langue commune, ce qui ne nous empêche pas de nous comprendre, puis je vais saluer ses deux fils, Malonga et Madola. Pendus entre les maisons comme des hamacs pour la sieste, les filets sèchent au gré des vents, et en-dessous d'eux reposent les pirogues de pêche. Juste derrière les maisons, commencent les plantations de cacaoyers aux gousses jaunes. Ces gens sont à la fois pêcheurs et cultivateurs.

La dame savait manifestement qui j'étais. Je m'en suis rendu compte à la manière dont elle se lança, dès l'échange d'une poignée de main, dans le récit de ses déboires. « Je suis catholique, mon Père ! » Elle s'appelle Gaétane, et – je l'aurais deviné avec un tel prénom – s'affiche fièrement bretonne de la région nantaise. Son âge ? Je lui donnerais la quarantaine. A Nantes, voici une quinzaine d'années, elle s'amourache d'un Camerounais qui suit un parcours

d'étudiant en droit à l'université. De leur compagnonnage naît un garçon. Se pose alors la question du mariage, ce à quoi sa famille s'oppose. Mais elle, la bretonne, s'entête. Lui et elle sont catholiques et se marient à l'église dans l'intimité. C'est le premier conflit avec les siens. Arrive le moment où le monsieur obtient son diplôme de docteur en droit et décide de rentrer au pays. Qu'elle le suive ou non, il partira avec l'enfant ! Repoussée par sa famille et désireuse de garder son fils, elle part pour Yaoundé, la capitale du Cameroun, où son mari a trouvé du travail. C'est un second conflit avec les siens ! Là-bas, terrible déconvenue, elle découvre qu'il a une autre femme et des enfants ! Être l'épouse d'un polygame ? Impossible pour elle, bretonne et catholique ! Mal vue dans la famille de son mari, elle commence à entrer en crise. Un jour, contre tout bon sens, comme hors d'elle-même, elle prend le train pour Douala où elle ne connaît pourtant personne. C'est là qu'elle rencontre Madola, le fils cadet de Sondo. Il est à nos côtés, je lui passe la parole.

Madola enchaîne en racontant la suite de l'aventure que je résume ici : « Quand la saison de la pêche est finie, au début du mois de mars, j'ai l'habitude d'aller à Douala pour faire la fête avec l'argent gagné en vendant les poissons. J'ai

vu cette pauvre femme blanche un peu folle, passant d'un bar à un autre, aux bras de n'importe qui. Alors j'ai décidé de l'amener chez papa Sondo où elle sera bien accueillie. » A l'écouter je compris qu'ils vivaient ensemble et j'appris même qu'ils s'étaient mariés récemment à la mairie. J'étais dépassé ! Avec un double mariage, le rejet des deux familles, la séparation de son enfant, la crise d'angoisse, le parachutage sur l'aire des soins d'un nganga, dans quel imbroglio s'était-elle mise ? Je restai silencieux et pensif. Une pensée peu noble traversa mon esprit qui augmenta mon malaise. Sa venue troublait les relations que j'entretenais depuis longtemps avec Sondo et les siens. Sur mon terrain de recherche son intrusion faisait l'effet d'un pavé tombant bruyamment sur la surface lisse d'une mare. Dans la mare où je pêchais ! Je la plaignais de tout mon cœur mais, je dois l'avouer, elle ne m'était pas sympathique.

Voici venue l'heure de la messe. A chaque fois que je rends visite à mes amis d'Eboje, je célèbre la messe dans la petite église construite par les premiers missionnaires pallottins allemands à la fin du XIX^{e} siècle. Depuis cette époque ancienne la population est demeurée fidèle à l'Église catholique. On comprend qu'elle soit heureuse de profiter du

passage d'un prêtre, quand le curé ne vient qu'une ou deux fois par an à cause de l'étendue de sa paroisse. Le catéchiste ne manque pas de me le dire à chacun de mes passages. Cette fois un problème va se poser pour moi à propos de Gaétane. Au moment de la communion, quand elle s'approche de l'autel en tenant sa place dans la file des femmes, je réalise soudain qu'elle ne satisfait pas aux conditions exigées par l'Église de par sa situation matrimoniale irrégulière. Par ailleurs, faut-il encore augmenter son désarroi en la tenant à l'écart de la communauté ? Ai-je bien fait ? Je lui donnai la communion. Après la messe, pris de scrupules et soucieux de ne pas scandaliser les chrétiens qui connaissent fort bien les exigences de l'Église, je demandai au catéchiste ce qu'il fallait faire. Sa réponse me fit l'effet d'un coup de poignard : « Oh, mon Père, ne vous inquiétez pas, les chrétiens d'ici comprendront très bien qu'entre Blancs vous vous entendiez ! » Sondo devait entreprendre un grand traitement la nuit suivante, c'était même la raison de ma venue. Mais quelque peu décontenancé par tous ces événements, je décidai pour une fois de ne pas m'y rendre et je rentrai à Douala.

Plusieurs mois passent et, un beau jour, ce que je craignais arriva. Gaétane, dans tous ses états, fait irruption

dans la résidence des jésuites à Douala où je demeure. Ce qu'elle me raconte m'étonne, mais je ne l'interromps pas, tant est grande sa tension. On l'a dévêtue, mise presqu'à nu. On lui a fait des coupures avec une lame de rasoir sur les poignets. On a mis les tam-tams contre ses oreilles. On l'a obligée à rester étendue au milieu des gens toute la nuit pendant qu'ils chantaient. On lui a fait avaler des potions magiques. On a exigé qu'elle parle des défunts de sa famille…Je n'ose pas rendre les termes qu'elle employa pour parler de ses tortionnaires qui ne pouvaient pas être autres que Sondo, Malonga et Madola. Qu'il suffise de dire que '*sales nègres*' revenait à tout bout de champ. Essayer de lui expliquer que Papa Sondo avait pratiqué sur elle les soins qu'il donne aux personnes angoissées, comme je le lui ai vu faire bien souvent, était parfaitement inutile. Quand elle eut fini de parler, je la conduisis chez un ménage français de mes amis qui voulut bien l'héberger provisoirement et je pris contact avec Madola pour savoir que faire.

Grâce aux explications de Madola, je compris aisément ce qui s'était passé. Au début, Gaétane avait profité aux yeux des femmes du prestige que lui donnait sa couleur de peau. Celles-ci se mettaient en quatre pour lui apporter les

mets qui lui plaisaient et elles étaient aux petits soins pour l'étrangère, lui faisant même chauffer de l'eau pour sa toilette. Pendant que les hommes partaient à la pêche, Gaétane trônait parmi leurs épouses comme une reine. Cette faveur a duré quelques semaines, peut-être un mois. Et puis la gent féminine s'est mise à protester. Pourquoi ne va-t-elle pas aux champs comme toutes les femmes ? Pourquoi ne balaye-t-elle pas la maison de son mari ? Et la cuisine ? Ne faisant rien Gaétane s'ennuyait, passant ses journées étendue sur son lit, attendant le retour des hommes pour avoir à qui parler. Elle sentait monter la colère des autres femmes et, un soir, explosa. Pour la calmer, Sondo employa les grands moyens. Ne connaissant pas le répertoire du folklore breton, il tenta les chants locaux, mais en vain : les anciens druides restaient décidemment muets. Bon connaisseur de la flore médicinale, il lui fit boire des jus de sa préparation sans succès apparent. Il vérifia la couleur de son sang en pratiquant sur ses poignets les scarifications rituelles. Pourtant, angoissée elle l'était ! J'ai rarement constaté avec autant d'évidence l'écart qu'il pouvait y avoir entre des braves gens appartenant à des univers culturels différents, au point de rendre inefficaces des thérapies localement reconnues.

Avec Madola et les amis qui hébergeaient Gaétane, nous décidâmes de la rapatrier en France. Plusieurs obstacles se présentaient. Gaétane voulait bien rentrer à Nantes, où sa famille la recevrait pensait-elle, comme un enfant prodigue, à condition, on la comprend, de revoir son fils avant le départ. Il fallut la convaincre de renoncer à se rendre en catastrophe à Yaoundé. D'abord parce que nous ne savions pas quel était l'état d'esprit de son premier mari à son égard, ensuite parce que sa fragilité nerveuse interdisait qu'elle parte toute seule le voir. Et qui l'accompagnerait ? Elle pleura longuement et accepta le sacrifice. Un autre obstacle était juridique. Une épouse ne peut pas sortir du territoire du Cameroun sans l'accord écrit du mari, paraphé par l'administration. Mais lequel des deux maris devait remplir ces conditions ? Malonda pensa qu'il fallait passer outre. Restait l'obstacle du billet d'avion à payer. Le ménage qui hébergeait Gaétane décida de faire une collecte parmi les Européens de la ville et de s'occuper des formalités. Demander l'aide du Consul de France ? Sa réponse serait négative : mariée à un Camerounais elle prenait la nationalité camerounaise. Jamais je n'oublierai la soirée que nous avons passée chez ces amis pour attendre l'heure tardive du départ de l'avion du salut. Devant Madola et nous autres, ce ne fut qu'un vomissement

d'injures sur les Africains en général et sur ceux d'Eboje en particulier. J'ai admiré la sérénité de Madola sans savoir encore que ce n'était pas la fin des ennuis pour lui. Nous poussâmes un soupir de soulagement quand l'avion décolla.

Je suis retourné plus tard à Ebojé mais n'y trouvai pas Madola. Il avait dû fuir le village, m'expliqua son père, parce qu'il avait couvert de honte sa famille en amenant une Blanche chez lui à grand renfort de publicité et en ne la gardant pas. De son côté, l'épouse de Sondo me demanda en aparté, par l'intermédiaire de l'une de ses petites filles qui servit de traductrice, de faire revenir son fils afin qu'elle le voie avant de mourir. Seul fait réjouissant de cette déprimante histoire, je réussis à joindre Madola au Gabon où il s'était expatrié et à lui faire la commission. Plus tard j'appris qu'il était revenu à temps pour embrasser sa mère.

LES FUNÉRAILLES D'UN PATRIARCHE CHRÉTIEN

Le Révérend Noé Kingue Kwa était considéré comme l'aîné des patriarches douala, non pas tant à cause de son âge – avec ses quatre-vingt trois ans, il n'était pas le plus vieux des vieillards – mais en raison de sa personnalité[7]. J'ai appris que l'aînesse, dans les traditions familiales, est la marque de tous ceux qui sont premiers, sans trop avoir à compter le nombre des années. Le Révérend était une figure. Il me fascinait par son aisance et sa détermination à allier en sa personne le christianisme et la tradition. Que n'ai-je pas entendu dire sur l'impossibilité d'être chrétien et Africain ? Que les premiers missionnaires – dont je suis l'héritier, quoique je dise ou fasse – ont culpabilisé les chrétiens ! Qu'il fallait choisir entre l'un et l'autre état ! Reproches plus formels que réels car je ne connais pas de chrétien camerounais qui soit réellement coupé de sa souche. On lorgne vers les devins lors d'un événement grave, sans pour

[7] Ce chapitre ainsi que le suivant sont la reprise d'un article paru dans la revue *Etudes* intitulé 'Les hommes-souche'juin 2003, p.809 sq.

autant renoncer à se rendre au culte ou à la messe. Et si l'on a mis une croix sur les pratiques coutumières, celles-ci hantent les rêves, comme je le constate chaque jour chez les chrétiens qui viennent m'en faire la confidence. D'où mon étonnement de voir le Révérend demeurer à la fois dignitaire serein de son Église et président des patriarches de la Tradition. Est-ce que ses parents avaient pressenti son avenir en l'appelant Noé, lui qui voulait sauver des eaux l'essentiel de sa culture ? Le rapprochement m'est venu à l'esprit en observant un jour au-dessus de Douala l'arc-en-ciel, un phénomène qui a une signification bénéfique aussi bien dans la Bible que dans la Tradition des Côtiers.

L'alliance ne s'est pas faite en lui sans peine ni choix. Dans sa jeunesse, le Révérend commença par être un *nganga* – le nom donné aux shamans bantous – tout en briguant la fonction d'évangéliste. Quand il fut question qu'il devienne Pasteur de l'Église baptiste, on le somma de choisir entre le feu – entendez la pratique rituelle d'un *nganga* – et l'Esprit. Il renonça au feu mais non aux plantes médicinales. Il fut l'un de ces pasteurs qui, dans les années 30, se réunissaient pour mettre en commun ce qu'ils savaient de la pharmacopée traditionnelle. C'est grâce à lui, le dernier survivant, que l'on

possède aujourd'hui l'ensemble des plantes médicinales en langue douala. Il a suivi et encouragé les enquêtes sur les plantes d'un groupe de travail, dont je fais partie, composé de chercheurs originaires de plusieurs régions du pays, sans discrimination ethnique[8]. Bien plus, il a continué de soigner les enfants jusque dans son extrême vieillesse. Les bébés passés par ses mains expertes depuis soixante ans se comptent par milliers. Un acharnement à soigner qui a découragé l'un de ses aides, écœuré de le voir prescrire, quand sur la fin il ne voyait plus clair, la même médication pour n'importe quelle maladie…

Mercredi 12 juin 2002. La nouvelle tombe : le Révérend est décédé. Qui m'a prévenu ? Je ne m'en souviens plus. Une seule personne ? Plusieurs ? Il n'est même pas bon de se le rappeler. On le sait, voilà tout ! Son corps est transporté à la morgue de l'hôpital qui porte le nom de son fondateur : Soppo Priso. Là, les corps des pasteurs et des prêtres sont accueillis gratuitement. Soppo Priso, chef de file de la vie politique camerounaise, mécène des arts et des fêtes, avait précédé le Révérend comme aîné des patriarches. Il

[8] Nous disposons d'une vidéo de 30' : *Les héritiers du Male ma makom*, qui relate le travail et les objectifs de ce groupe. *Male ma makom* – Le pacte des amis, est le nom que les premiers pasteurs s'étaient donné.

convenait donc de déposer la dépouille du Pasteur dans la morgue de son hôpital. Pendant le séjour, il ne se passa rien. C'est que ce laps de temps est comme une parenthèse. Ni la Tradition ni l'Église n'interviennent. On laisse la famille préparer les funérailles dans la plus grande discrétion. Un temps neutre qui peut durer des semaines et même des mois quand les parents vivant à l'étranger tardent à revenir, quand des conflits naissent dans la famille si l'argent nécessaire à la célébration n'est pas réuni… Pour le Révérend, le dépôt du corps à la morgue fut exceptionnellement court: trois jours. J'y vois sa volonté, exprimée dans son testament, d'un enterrement simple, conforme au plus près à sa foi, à sa hâte – m'a-t-il confié les derniers temps – de rejoindre Dieu.

Nuit du vendredi 14 au samedi 15 juin. En présence des trois principaux chefs supérieurs douala, et de quelques membres de sa famille, mais sans l'assistance des autres pasteurs – une absence remarquée –, le corps est transporté depuis la morgue jusqu'au bord de la rivière Mbanya. Pas moins que l'hôpital, le choix de ce petit cours d'eau n'est dénué de signification : les Douala le considèrent comme sacré. Mais l'appeler rivière aujourd'hui est emphatique. Défendant désespérément son droit de couler et sa gloire

d'antan, à travers les dédales des quartiers du Nord de la ville, devenu étroit, boueux, chargé d'immondices et ne grossissant qu'à la période des grandes pluies, le Mbanya meurt dans les palétuviers plutôt qu'il ne se jette dans le Wouri, ce fleuve le long duquel est construit le port de Douala. C'est à cette embouchure incertaine qu'est aménagée une plage de sable où sont transportés les corps des notables pour être lavés avant d'être ensevelis. Laver, ce n'est pas purifier le corps des souillures, comme on le pratique ailleurs, mais affirmer l'appartenance de la personne au Peuple de l'eau que forment les Douala. Verser l'eau lustrale est en soi un rite presque banal qui se pratique dans la plupart des rites traditionnels. Mais il tombait tellement d'eau cette nuit-là que le cérémoniaire se contenta d'exposer à la pluie le corps dénudé. A l'un de ses aides *nganga*, le Pasteur avait dit : « Quand je vais mourir, la pluie va tomber. Il ne faut pas l'arrêter de tomber. Tu sais comment il faut faire, mais ne le fais pas ! » Puis le corps est déposé dans le cercueil et conduit au bord du Wouri, à proximité de l'église et de l'habitation. Il va reposer là, un jour entier, à l'intérieur d'une cabane en feuilles construite pour la circonstance et appelée *dibala*.

Veillée funèbre du samedi 15 juin. En début d'après-midi le cercueil est remonté du rivage du fleuve et introduit dans l'église baptiste, dont le Révérend a été longtemps le pasteur. Six jeunes gens le transportent jusqu'à l'estrade couverte d'un tapis noir, montée sous la chaire de la prédication, l'y posent et se retirent. Ils portent un uniforme rouge, composé d'un turban d'allure pharaonique, d'une chemise et d'un pagne. Sans chercher le paradoxe, disons que cet uniforme est néo-traditionnel. Un fort courant identitaire de retour à la coutume est né parmi les intellectuels du pays dans les années 60, après l'indépendance politique du pays, pour redonner une visibilité à une tradition mise à mal par la colonisation et les Églises. Cette résurgence se voit aujourd'hui dans la couleur rouge des pagnes des porteurs, alors qu'elle devrait être blanche selon la tradition ou noire pour être chrétienne. Le turban de tête est également significatif. Les historiens de la négritude font venir les anciens douala de la terre d'Égypte, où ils auraient servi à la cour des pharaons… Étonnante composition culturelle que cette déposition du cercueil dans le chœur de l'église ! Mais à partir de ce moment-là, les pasteurs baptistes prennent la relève et ils le font ostensiblement, tandis qu'ils étaient absents à la rivière Mbania. Je vois les dignitaires de la

tradition reculer à leur tour, sans pour autant se retirer, car eux-mêmes sont chrétiens, protestants ou catholiques, comme tous les Douala.

L'Église baptiste est la plus ancienne du Cameroun. Elle fut introduite par deux grandes figures du protestantisme, les pasteurs Merrick, missionnaire jamaïquain, petit-fils d'esclaves noirs convertis, et Alfred Saker, missionnaire anglais, débarqués seuls à Douala en 1845, alors que les équipages des navires de commerce restaient prudemment à bord. Sur toutes les Églises qui s'installèrent par la suite à Douala, l'Église baptiste a gardé une sorte de droit d'aînesse qu'elle revendique farouchement. Fort peu aidée par les Églises mères d'Europe, et de ce fait la plus pauvre, elle s'est dotée très vite de pasteurs locaux et fait figure d'Église authentiquement camerounaise. On pourrait en déduire qu'elle est la plus ouverte aux traditions ancestrales. Or, il n'en est rien. Voilà le paradoxe ! Baptiste d'origine, elle entend le rester, avec pour conséquence une réserve prononcée pour tout ce qui n'est pas chrétien. A la limite, l'univers païen de la coutume aurait quelque chose de démoniaque ! Autant les Églises évangéliques calvinistes et les Églises presbytériennes, les plus anciennes après elle, et

surtout l'Église catholique, sont portées à faire la part du juste, du caduc et du maléfique dans les coutumes, autant la Baptiste y répugne pour des raisons théologiques. Je rumine ce paradoxe en contemplant le cercueil qui repose sur le fond noir des étoffes. Le Révérend Noé Kingue Kwa, lui, n'a renié ni sa tradition ni son Église.

La veillée funèbre illustre bien la volonté de reprise en main du deuil par les pasteurs baptistes. Elle se développe pendant une partie de la nuit selon un protocole standardisé : chants, lectures de textes bibliques, prêches, témoignages élogieux, quête. Une cérémonie lugubre et ennuyeuse, s'il n'y avait les chorales. Celles-ci exécutent en se succédant des pièces polyphoniques, mélodieuses, lentes, si apaisantes pour l'assemblée, comme il s'en trouve une infinité dans le répertoire protestant. Mais on dirait qu'elles tiennent à marquer la différence d'avec le *Ngoso*, cet ensemble de chants traditionnels où éclatent les rythmes, l'extase des corps, la pleine expression des voix rauques qui parfois provoquent la transe. Frappé par le contraste, je m'explique mieux pourquoi les jeunes gens de cette Église la désertent – de l'aveu même des pasteurs – et rejoignent les nouvelles communautés pentecôtistes qui font florès à Douala depuis

une dizaine d'années, où l'enthousiasme africain (mais non pas la coutume) est comme réhabilité.

Dimanche 16 juin, de 15h à la tombée de la nuit : *l'enterrement*. Je constate au cours de la cérémonie qui s'étend sur plusieurs heures, comme un retour dialectique de la Tradition. Non pas que les Pasteurs aient perdu la direction du protocole – le Révérend n'a-t-il pas spécifié dans son testament qu'il désirait un enterrement chrétien ? – mais la Tradition s'affiche massivement. Les chefs coutumiers occupent le côté pupitre du chœur de l'église, face aux pasteurs, tandis que l'ensemble des patriarches, parmi lesquels j'ai trouvé place, siège au premier rang en tenue traditionnelle, à l'avant d'une foule parée de pagnes multicolores. A ma droite, assise discrètement, la prêtresse du culte des ancêtres de l'eau. Elle est entièrement couverte de feuilles sèches de palmier qui pendent le long de son pagne, et la tête parée de la plante rituelle *senja miengu* qui ressemble à la fougère. On ne voit pas ses yeux, mais je la sens heureuse d'être là. Comme mu par un besoin de faire un geste, je mets discrètement ma main sur la sienne, qu'elle ne retire pas. Vers dix-huit heures, les hommes de la famille saisissent les poignées du cercueil, lourd d'un corps

d'homme, et le portent dans la cour du domicile du Révérend, à quelques dizaines de mètres de l'église, pour la mise en terre.

Le bruit a couru dans le quartier, et la nouvelle m'en a été rapportée avec assurance par plusieurs personnes, que le corps du Pasteur n'était pas dans le cercueil. Qu'il avait été enseveli la nuit précédente au bord du fleuve, comme le veut la coutume pour les chefs et les grands notables. Un cercueil vide signifie dans la symbolique traditionnelle que la personne poursuit sa vie. Je puis témoigner que ce ne fut pas le cas pour le Révérend. S'attendant sans doute à cette interprétation, il avait fait creuser sa tombe chez lui de son vivant, profonde, pavée de carreaux en émail bleu, toute prête à le recevoir. C'est pourquoi l'assistance – son épouse, ses enfants, les pasteurs et les chefs confondus – se presse autour de la tombe pour voir des yeux descendre le cercueil dans le fond. C'est alors seulement que des femmes se répandent en gémissements et que montent les pleurs. Les Pasteurs font progressivement couvrir le vacarme par des cantiques.

Juste avant la tombée de la nuit, qui est soudaine à l'équateur, nous sommes conviés à un repas, comme il se doit

après chaque cérémonie. On en profite pour nous présenter, à nous les patriarches, des condoléances et je remarque, avec un certain apaisement, je dois le dire, que ma présence ne suscite aucune surprise : je suis considéré, me semble-t-il, comme l'un d'entre eux, et parmi les moins importants, ce qui me convient, d'autant que je ne suis pas encore formellement incorporé au groupe. (A suivre)

L'INVESTITURE DES HOMMES-SOUCHE

Un jour – ce devait être en 1972 ou 1973 – des villageois sont venus me trouver. J'aidais alors un prêtre dans une paroisse située entre la forêt et le bord du fleuve principal du Cameroun, la Sanaga. Attentionnés, ils me savaient en éveil et voulaient me montrer quelque chose d'insolite. Intrigué, je les suivis. Nous marchâmes dans la forêt pendant une bonne heure. Mes guides s'arrêtèrent soudain dans une zone qui ne semblait en rien se distinguer de celles que nous avions déjà parcourues : haute futaie sauvage, végétation luxuriante propre aux forêts secondaires, accompagnement sonore d'une myriade d'insectes... Surprise : un cocotier géant ! Non pas géant par la largeur du tronc : il avait les quarante centimètres de diamètre communs à son espèce, mais gigantesque par la hauteur, quand normalement il ne devait pas dépasser les dix mètres. C'est à peine si je pouvais apercevoir sa tête, là-haut, à trente mètres au moins, revendiquant une place au soleil contre d'envahissants concurrents. Explication du phénomène : cent cinquante ans

plus tôt, les Allemands avaient rasé un village de rebelles. Avait poussé ce cocotier, arbre domestique s'il en est, qui dut sa longévité à un extraordinaire effort héliotropique au milieu des grands arbres qui reprenaient leurs droits sur l'homme. Son image me revient parfois aux yeux quand, septuagénaires et octogénaires, nous nous réunissons, nous les hommes-souche. Autrefois, un vieillard était quelqu'un d'aussi exceptionnel qu'un cocotier de trente mètres. Il le demeure encore à Douala, ville où 50% de la population a moins de vingt-cinq ans.

L'expression 'Hommes-souche' ou plus littéralement 'souches d'homme' traduit le terme douala *beyum ba bato*. Sans souci de coller au mot d'origine, on nous appelle à Douala des 'patriarches'. D'où mon amusement quand je reçois une invitation à une fête, avec écrit sur l'enveloppe : *Patriarche Eric de Rosny Dibounje*. Car je fais partie de la confrérie des hommes-souche du peuple douala malgré, ou par delà le fait que je suis un Français de souche et jésuite, ce qui rend l'appellation encore plus insolite. Dibounje, c'est le nom d'adoption qui m'a été donné par un chef en 1973, et qui veut dire 'petite pousse'. Descendre de la petite pousse à la souche, comme je l'ai fait, à contre-courant de la sève, a

supposé pour moi des décennies de vie parmi les Douala. N'est pas homme-souche qui veut. D'abord, il faut avoir dépassé soixante-dix ans, un âge respectable dans un pays où la longévité est en moyenne de cinquante-cinq ans. Pour en faire partie il faut être de souche *sawa,* être du Littoral, c'est-à-dire appartenir à cet ensemble de peuples répandus le long de l'Océan Atlantique qui partagent les mêmes coutumes – avec Douala pour centre géographique et économique. Les Côtiers, comme on les appelle encore, ne dépassent pas le nombre de trois cent mille membres, toutes ethnies confondues, dans une ville qui atteint aujourd'hui les deux millions et demi d'habitants. Les Douala proprement dits ne seraient que quatre-vingt mille, un chiffre approximatif faute de statistiques crédibles. Si vous êtes originaire d'une autre partie du pays, pas question pour vous d'entrer dans la confrérie. Enfin et surtout, vous devez être choisi par cooptation, après avoir fait la preuve de votre attachement aux traditions, et jouir d'une bonne réputation. Le *numerus clausus* de la société est de 27 membres – trois fois neuf – deux chiffres que l'on retrouve dans d'autres rites. Ils représentent la plénitude achevée. Quand un membre meurt, il convient de le remplacer sans tarder pour 'faire le plein', m'a expliqué un dignitaire. Symboles de la Tradition, les

hommes souche suivent immédiatement les chefs supérieurs dans les cérémonies.

Pour être homme-souche à part entière, il me manquait encore l'investiture : « Il faudra que tu y passes », m'avait dit en français un dignitaire. Pour moi, l'introduction officielle dans la confrérie des hommes-souche avait la valeur d'une reconnaissance. Cela voulait dire que mon parcours, étendu sur une trentaine d'années, dans l'univers des *nganga* – ces shamans du monde bantou – était entériné par l'instance douala la plus autorisée. Je n'avais fait aucune démarche en ce sens, pas plus que pour les étapes précédentes de mon itinéraire : l'accueil des *nganga* sur l'aire des soins, les rites de l'ouverture des yeux, la passation du pouvoir à un apprenti, et même l'invitation à prendre la parole sur l'univers mystique des *nganga* à la radio[9]... Avec le recul du temps je me rendais compte que j'y avais été entraîné par les Douala eux-mêmes et que je m'étais contenté de m'y prêter au mieux, tentant de ne pas dévier de ma voie religieuse, considérant même qu'elle y trouvait son sens. Comme un piroguier entraîné par le courant, donne un coup de rame à

[9] Parcours raconté dans deux livres : *Les yeux de ma chèvre,* Plon, 1982, *La nuit, les yeux ouverts,* Le Seuil, 1996.

tribord ici, à bâbord là, pour éviter les récifs, j'en suivais le fil. Je mesurais maintenant la largeur d'esprit de ce groupe : accueillir en son sein un Français, prêtre catholique de surcroît – singulièrement docile, je le reconnais – allait contre toutes les idées reçues sur le repli sur soi que l'on attribue à l'ethnie. Même si je devinais d'autres calculs, le fait d'introduire un étranger dans la confrérie était en soi un signe d'ouverture.

Le lieu indiqué de l'investiture n'est autre que le jardin de feu Soppo Priso, dans le fond d'une grande demeure de style colonial, à proximité de la morgue où avait séjourné le corps du Révérend Noé Kingué Kwa, son successeur à la tête des hommes-souche. Arrivent l'un après l'autre, démarche cahotante, quatre vieillards avec qui je serai reçu. Je remarque que deux d'entre eux sont des Côtiers et non de purs Douala. Nous faisons déjà partie du groupe, mais il nous manque le rite d'accueil. Autant le dire tout de suite, rien ne me distinguera d'eux pendant la cérémonie. Un point essentiel à mes yeux : elle n'était pas faite pour moi seul. J'appartiens à la nouvelle génération qui doit combler les vides de ceux qui sont partis. Parmi eux, je m'appelle Dibounje, mon nom douala.

Nous nous comptons maintenant dix-sept, car plusieurs sont retenus chez eux par la maladie. Tout de suite, Moume Etia, nouvel aîné des patriarches, coopté pour être le successeur du Révérend Noé, nous fait un petit discours, dans un genre plutôt moralisateur, sur l'exemple que les hommes-souche doivent donner à une jeunesse qui perd les valeurs ancestrales, au point de ne même plus parler la langue… A ce moment-là, l'un de mes vénérables compagnons a le malheur d'ouvrir la bouche et d'employer un mot douala de façon impropre. Il est vertement rabroué par le nouvel aîné. Je le vois baisser la tête, avec un petit sourire entendu à l'intention de son voisin : « Se faire traiter comme des enfants, à nos âges ! » Ces dignitaires prennent manifestement au sérieux ce qu'ils sont en train de faire, mais sans pour autant perdre leur humour.

Nous sommes invités à nous acheminer à la queue leu leu à travers le carré de gazon, vers un appentis du jardin qui fait office de *dibala,* de sanctuaire. Nous portons la toque noire, le pagne noué à la ceinture, une chemise volante, deux foulards, l'un autour du cou, l'autre autour de la ceinture, aux couleurs laissées à notre convenance : l'uniforme ordinaire d'un Douala lors des fêtes. Par contre, en marchant, nous

nous appuyons sur l'*etundu*, un long bambou qui est la marque distinctive de la confrérie. Les plantes nécessaires au rite sont en place. Je ne les énumérerai pas toutes, mais elles me sont familières. Je reconnais la large feuille du *dibokuboku la wonja* avec laquelle on vous lave le visage, le *mukoke la bedimo* (canne des morts), plante protectrice jonchant le sol comme une barrière autour du *dibala*, le *ndongwa munda*, cette graine parfumée que l'officiant mâchonne avant de vous la postillonner au visage pour vous donner sa force. Nous sommes invités à nous asseoir en cercle, les novices côte à côte, sur ces fameux tabourets sculptés qui finissent parfois dans les musées d'Europe. On ne m'en a pas encore attribué un exemplaire : peut-être le dernier insigne qui me soit accessible. J'attendrai !

Du rituel, je retiens surtout le moment où, un par un, les nouveaux membres doivent se lever, se déchausser, se tourner vers le fleuve le Wouri et prononcer quelques paroles à l'intention des ancêtres pour leur promettre allégeance. Je m'attendais à une profession de ce genre et je ne voulais en rien jouer avec ma foi chrétienne. J'avais donc posé le dilemme à l'un des dignitaires : « Vous savez que je suis prêtre. Je ne peux pas me soumettre à des interdits ». Il

m'avait répondu : « Mais non, il n'y en a aucun, nous sommes tous des chrétiens ! » Mon tour vient. L'officiant me souffle en français : « Parle dans ton bon douala ! ». J'improvise une courte invocation que j'adresse au chef défunt qui m'avait adopté. Cela donne en français quelque chose d'assez plat : « O Papa Dibounje, vous êtes maintenant sur le chemin de Dieu. Vous devez être heureux de me voir au milieu de ceux que vous avez bien connus. Aidez-moi à aller de l'avant et à favoriser l'union des cœurs et des esprits ! » Puis je rejoins mon siège et je quête l'approbation des plus anciens, que j'obtiens par un sourire discret. Les invocations sont entrecoupées de chants d'autrefois, mâles, râpeux, rythmés, qu'il me faudra retrouver avant qu'ils ne se perdent. Un repas clôture cette cérémonie – à laquelle la veuve de Soppo Priso, notre hôtesse, n'a pas été admise car c'est une affaire d'hommes. Moume Etia me demande de bénir la table, ce que je fais la conscience tranquille. Je n'ai rien remarqué au cours de cette cérémonie qui puisse froisser mes sentiments. Le christianisme était passé par là : pas de malédiction, pas d'appel à faire triompher l'ethnie douala, pas de sacrifices d'animaux ! A noter qu'à ma connaissance aucun des membres n'est polygame, ce qui est un acquis du

christianisme. Et ce respect envers l'étranger que, somme toute, je représente !

La confrérie des hommes-souche est une institution relativement récente dans sa forme actuelle. Elle ne remonte pas à la nuit des temps, comme on a tendance à le croire pour tout ce qui touche à la tradition. Elle coïncide avec le courant identitaire des années qui ont suivi l'indépendance politique du pays (1960). Se voyant envahis et menacés de dilution par l'afflux des arrivants à la recherche d'un travail, les Douala, épaulés en cela par les peuples de la Côte, opérèrent un retour aux sources pour garder leur identité. J'ai été témoin de ce rétablissement de la coutume en 1971, quand une épidémie de choléra – la première que subissait la ville – affola la population. En plus des mesures d'hygiène imposées par le Ministère de la Santé, des prières organisées dans toutes les églises, les chefs et les anciens réhabilitèrent un rite antique appelé *Esa*, où l'on appelait les ancêtres au secours. La conjugaison de ces trois parades eut comme effet de sensibiliser les citadins et de limiter le nombre des victimes. La volonté de se défendre contre l'empiétement des nouveaux migrants a accentué la réorganisation des structures ethniques. Le cas est assez rare pour être noté. Dans aucun

autre grand port d'Afrique, autant que je sache, nul autre petit peuple que celui-là n'a réussi à conserver pareillement sa cohésion. Prenez Dakar, Abidjan, Cotonou, Lagos, Libreville, Pointe-Noire..., les autochtones ont tous été comme phagocytés par les nouveaux venus. On comprend mieux alors la promptitude des hommes-souche de Douala à remplacer ceux de leurs membres qui meurent, car autrement disparaîtrait leur bel art de vieillir.

PLAIDOYER POUR LES CIGARES ET LES PIPES BAMILÉKÉ

Au Cameroun, ce sont les vieilles mamans qui fument les cigares. Très rares sont les hommes qui s'y adonnent, sauf ceux d'une catégorie fort particulière, les Pères jésuites, et encore certains d'entre eux seulement, dont j'avoue faire partie. Loin de l'intolérance des pays occidentaux qui font du cigare la cause de tous les maux – alors qu'il faudrait, s'il vous plaît, distinguer entre la cigarette et le cigare – comme il est agréable de suivre des yeux les volutes épaisses que vous envoyez en spirale dans les airs ! Mais ce ne sont pas non plus toutes les vieilles dames qui fument le cigare. Celles-ci résident dans la région montagneuse de l'Ouest du Cameroun que l'on appelle le pays bamiléké. J'en apporte ici la preuve.

Je me trouvai dans un taxi entre deux des grandes villes du pays bamiléké, Bafoussam et Dschang, à cause d'une panne de ma voiture et, contrarié, j'eus envie de fumer un cigare. J'en avais toujours quelques-uns dans mon sac, un peu fatigués par la promiscuité des pointes Bic et des pièces

de monnaie, mais bons à fumer quand même. La moindre politesse était de demander l'autorisation de l'allumer à mes compagnes et compagnons de voyage. Je les imaginai étonnés qu'un Blanc et missionnaire de surcroît ait cette habitude, alors que dans son pays il serait mis au ban. Mais peut-être inventai-je cette réaction par trop émotionnelle car ils ne laissèrent rien paraître. Enhardi par leur remarquable tolérance, je proposai un cigare à la jeune femme avec qui je partageais la banquette avant. Sa réaction spontanée me remplit d'aise : « Mais, voyons, dit-elle ! Je ne suis pas si vieille que çà ! » Si je lui avais proposé une cigarette peut-être aurait-elle accepté car la jeunesse, au grand dam des parents et des éducateurs, adopte aujourd'hui, comme partout ailleurs, cette mode du jour. Mais j'avais la preuve que le cigare était réservé aux femmes âgées.

Je connais une dizaine de Pères jésuites qui fument ou ont fumé des cigares bamiléké, mais ce sont tous, autant que je sache, des Européens. Africains, se sentiraient-ils retenus d'adopter une coutume féminine ? J'avoue ne pas savoir. Et, soyons honnête, ils fument parce que c'est bon et bon marché. Ces cigares qui ont la belle allure de leurs homologues cubains ne coûtent pratiquement rien, comparés à ceux que

l'on peut acheter dans un hôtel. La pauvreté est donc sauve et c'est l'argument majeur que nos Pères fumeurs sortent quand des compagnons, par charité, leur parlent des risques qu'ils prennent. Ce sont des cigares de pauvres ! Là aussi je vais en apporter la preuve.

Il me fallait trouver une carte postale représentant une scène typique de la ville de Douala pour l'envoyer à des amis à l'étranger. La carte postale, surtout depuis l'adoption générale du courrier électronique, est difficile à trouver en ville. On en voit quelquefois empilées sur les planches des petits vendeurs de trottoir, écornées ou décolorées. Je vais donc au Sawa Novotel où descendent les touristes, ces grands consommateurs de cartes postales. Une fois mon choix fait, je me porte vers la caisse pour payer mon dû. Devant la dame qui tient la caisse, je vois une boîte de cigares d'un grand format déjà ouverte, avec un prix indiqué sur le couvercle : 12 000 francs cfa, soit environ 18 euros. Une petite fortune au Cameroun, où les objets de consommation courante – mais ce n'est pas le cas ! – coûtent en moyenne sept fois moins cher qu'en France ! Je me permets de demander une précision : « C'est toute la boîte pour ce prix, n'est-ce pas, Madame ? » – « Comment toute la boîte ! C'est 12 000 francs pour chaque

cigare ! ». Sûr de l'effet que je vais produire, je sors de mon sac un cigare bamiléké : même taille, même calibre, même couleur, mais pas le même prix ! « Ces cigares bamilékés coûtent 10 francs la pièce, Madame ! » Nous avons ri tous les deux, nous mettant, à ma grande satisfaction, du même côté des classes sociales. Sans doute ces havanes devaient-ils servir à des clients de l'hôtel pour accompagner dans l'euphorie la signature de gros contrats.

J'aurais pu dire à la caissière que j'avais déjà fumé des cigares cubains. J'aurais pu témoigner que les bamilékés souffraient la comparaison, sauf qu'ils n'étaient pas aussi bien roulés et que des petits trous, provoqués par des charançons, apparaissaient parfois, qu'il fallait boucher avec du papier à cigarette... Sinon, c'était du pareil au même. Des cigares si bon marché que certains de nos Pères en abusaient, je le reconnais. Pour l'un d'entre eux le cigare faisait partie de son personnage. On pouvait le suivre à la trace comme le petit Poucet : un mégot par terre ou dans un vase à fleur et vous étiez sur la bonne piste. N'a-t-il pas dit une fois, mais il devait galéjer, qu'il avait déjà fumé soixante-dix cigares en une journée. D'aucuns prétendent, contredits par le médecin du fumeur, que ce fut la cause principale de son décès.

Heureusement que Churchill n'a pas connu l'existence de ces cigares-là, autrement aurait-il tenu jusqu'au bout ? Il suffit de si peu de chose ! La face du monde, comme on le dit pour la longueur du nez de Cléopâtre, aurait pu être changée et la victoire des alliés partir en fumée...

Peu de personnes savent où trouver ces cigares. Faut-il donner l'adresse ? Au marché central de la ville de Bafoussam, vous vous faufilez dans les dédales des corridors étroits bordés de comptoirs, vous demandez trois fois au moins où vous rendre et, finalement, vous tombez sur un commerçant qui les vend. Une botte fait cinq cent cigares. Ils sont enserrés en cinq tas superposés comportant chacun cent unités. Le tout, qui fait près d'un mètre, est soigneusement empaqueté dans d'épaisses feuilles de bananier. Maintenant il s'agit de choisir et de discuter le prix de la botte, ce qui va prendre un certain temps et donner déjà du plaisir. Vous traînez parce que vos narines vous demandent de les laisser se remplir de l'envahissante senteur du tabac. Vos yeux aussi tiennent à s'attarder sur l'éventail des couleurs allant du brun au bistre. Si vous prenez vos cigares trop jeunes ils s'éteindront dans la minute où vous les allumez. Si vous choisissez de vieilles bottes, celles-ci, une fois ouvertes,

laisseront le tabac tomber en poussière. Le mieux est de les tester sur place en tirant quelques bouffées d'une unité extraite de chaque botte, au grand amusement des vendeurs. Il est rare qu'ils vous laissent partir sans vous donner quelques cigares en cadeau.

Aux vieilles dames (et aux jésuites) les cigares, aux hommes la pipe. Faute de pouvoir se rendre dans les chefferies, il suffit de visiter un musée quelconque où se trouve un stand africain, pour y voir des pipes. Pipes en terre cuite, pipes en fer, pipes en bronze, pipes ouvragées, portant des figurines, longues jusqu'à parfois descendre des lèvres du fumeur au sol. On les sort le plus souvent lors des cérémonies traditionnelles. Elles remplissent alors une fonction d'un autre ordre que le plaisir de fumer. Ainsi l'ethnologue Jean-Pierre Warnier nous explique dans son livre savant *Régner au Cameroun, le Roi-Pot*[10] que l'unité de la chefferie est à chaque fois renforcée quand le Roi postillonne sur le visage de ses sujets, qu'ils soient des paysans ou des personnes de marque, de la salive, de l'alcool qu'il a préalablement ingurgitée, une bouffée de tabac de pipe aussi, je présume, en somme toute substance qui vient de lui ou passe par lui. Le

[10] J.-P. Warnier, *Régner au Cameroun, Le Roi-Pot,* Paris, Karthala, 2009

corps physique du roi fait ainsi corps avec ses sujets comme avec l'espace clos de sa chefferie. C'est dire l'importance sociale de la pipe !

Pourtant nos vieilles dames ont aussi leurs pipes. Elles sont moins spectaculaires que celles de leurs époux mais ce sont bien des pipes creusées cette fois dans des matériaux simples comme le bois. Elles sont constituées essentiellement d'un fourneau avec son culot et d'un tuyau si court qu'on le voit à peine. De loin on a l'impression que ces fumeuses sucent directement le fourneau. Un jour, j'ai raconté le fait à une secrétaire des Editions Plon à Paris, lorsque je fréquentais ce milieu pour la parution de mon livre *Les yeux de ma chèvre*. Cette personne avait la particularité de fumer la pipe au bureau en l'allumant avec un briquet à mèche, ce qui lui donnait une allure originale. En France, les fumeuses de pipe sont rares et ne font pas bon genre. Je lui dis, comme pour relativiser sa performance : « Vous n'êtes pas la seule au monde à fumer la pipe, vous savez, j'ai vu des vieilles mamans au Cameroun qui le faisaient! » - « Oh, s'il vous plaît, me dit-elle, apportez-moi une pipe de là-bas ». Et j'ai eu la faiblesse de le lui promettre.

C'est qu'il est difficile de convaincre une personne âgée de céder sa pipe. On comprend ses réticences. C'est peut-être l'un de ses derniers petits plaisirs. Autant lui annoncer qu'elle va casser sa pipe... J'ai essayé plusieurs fois d'obtenir l'objet en proposant une compensation, mais en vain. Le fait de m'être engagé à en offrir une à une Française de France ne les convainquait guère ! Je mettais mes échecs sur le dos de mon statut d'étranger. Aussi, en désespoir de cause, car je n'aime pas faillir à une parole donnée, je demandai à un confrère camerounais, et de surcroît originaire de la région bamiléké, de bien vouloir obtenir d'un dame qu'elle me concède sa pipe. L'occasion se présenta. Nous étions ensemble, un jour, au bord d'une route à attendre une voiture, quand je vis non loin de nous une vieille maman assise sur un petit banc en train de fumer sa pipe. Mis au courant, mon confrère se fit un devoir de me l'obtenir. Je le vis saluer la dame et s'adresser à elle obséquieusement. Qu'est-ce qu'ils se dirent ? Je ne le sus pas, mais la négociation dura un certain temps. Enfin mon ami revint triomphalement avec la pipe. C'était bien cela que je cherchais : un tuyau raccourci et un fourneau en bois. J'avais enfin la pipe traditionnelle des vieilles dames de la montagne bamiléké ! Je retourne la pipe en tout sens et ce que je

découvre imprimé sur le bois déclenche chez nous deux un fou rire irrépressible. Il était écrit: « *made in Germany* » !

III

Aventures et mésaventures

L'ÉCORCE DE LA TENTATION

« Oh ! La magnifique écorce ! » Elle trônait en reine au milieu d'autres écorces tout aussi belles qu'elle mais, à mes yeux, moins somptueuses. Elle et les autres reposaient dans un long saladier d'argent qu'elles débordaient de toute part, et le saladier occupait le beau milieu de la table du salon où nous étions assis. Elles y tenaient de façon originale et à leur avantage la place des fleurs ornementales habituelles.

Chaque mois nous nous réunissons dans un quartier de la ville de Douala au domicile de l'un d'entre nous pour une soirée de réflexion. Notre groupe est composé, à part moi, d'une petite dizaine de couples, camerounais et français, désireux de se retrouver régulièrement pour réfléchir de concert aux problèmes de l'heure dans une optique chrétienne. Ce sont tous des cadres d'entreprise avec leurs épouses, désireux de dépasser la fracture raciale qui vicie les relations entre nationaux et expatriés. D'où une certaine curiosité respectueuse chez ces derniers pour tout ce qui touche à la culture du pays, une heureuse disposition qui fera comprendre pourquoi ils me suivirent sans réticence dans

cette histoire d'écorce. Au milieu d'eux, je suis à la fois le prêtre et celui qui est depuis longtemps dans le pays. Ils connaissent mon itinéraire dans l'univers des *nganga* pour avoir lu mes livres. Et je me prête volontiers au jeu de l'initiateur pour les coutumes locales, tandis que les couples camerounais, avouant leur ignorance de la tradition, déclarent aimablement profiter de mes explications.

Est-ce à cause de l'intérêt que je portais à cette époque à la médecine traditionnelle douala où les feuilles, les racines et surtout les écorces de la forêt refont la santé, je trouvais génial d'avoir mis en valeur ces dernières. Et j'en félicitai le couple français qui nous recevait. Indépendamment de leur possible utilité médicinale, ces écorces étaient imposantes. Il se dégageait de l'ensemble une impression de puissance et de fécondité. Toute la gamme de la couleur brune s'y voyait, depuis le bistre jusqu'au châtain clair, de quoi intéresser un tapissier à la recherche du ton juste pour ses tissus. Je voyais que mes amis s'approchaient spontanément du tas pour le humer, les mains derrière le dos, mais qu'aucun n'osait prendre une écorce à la main comme par peur de se brûler les doigts. Moi, je n'avais d'yeux que pour la plus épaisse des écorces, celle du dessus, la plus

impressionnante par la taille, la plus proche du rouge par la couleur, et je succombai à la tentation de la saisir avec mes deux mains.

« Où avez-vous trouvé cette formidable écorce », demandai-je à notre hôte ? – « C'est à Foumban où nous nous sommes rendus le week-end dernier pour visiter le palais du Sultan. Comme il nous restait du temps, nous avons flâné dans le marché. Il y avait un vieux papa qui vendait toutes sortes de belles écorces et c'est là que nous avons eu l'idée d'en acheter une certaine quantité pour orner le salon. Cela nous plaît beaucoup, mais on demande aux enfants de ne pas y toucher. » Foumban est un haut lieu du tourisme, avec un artisanat de masques développé, à trois cents kilomètres au nord de Douala, dont on ne revient pas les mains vides.

Écorce en main, je racontai à mes amis, confortablement assis maintenant dans leur fauteuil autour de la table, comment Din, mon maître *nganga*, m'avait fait découvrir et respecter ces grands arbres de la forêt qu'il traitait comme des personnes humaines. Une fois, nous étions partis à trois en pirogue sur le fleuve le Wouri, un pagayeur, Din et moi, vers la forêt inhabitée qui s'étend entre Douala et

Yabassi, à la recherche du *ngopangué*, un arbre dont l'écorce était nécessaire à mon initiation. Nous étions au milieu du mois d'août, en pleine saison des pluies, et la forêt était inondée. Chavirer et c'était la noyade, car aucun village ne se trouvait à portée de nage. Je crois que ce fut là le risque le plus grand que je pris durant mes cinq années de fréquentation des *nganga*. J'ai déjà mis par écrit cette histoire et mes amis l'avaient probablement lue, mais ils m'écoutaient pour savoir où je voulais en venir[11].

Soudain apparaît le *ngopangué*, un fût géant dressé droit sur un monticule, plus large et plus élevé que tous les autres. Din fait accoster la pirogue à distance et nous donne l'ordre de l'attendre. Je vois encore cet homme mince et longiligne se mettre entièrement nu devant le tronc de l'arbre, bras tendus comme des branches, à la perpendiculaire, et je l'entends parler au *ngopangué* avec respect et humilité. Il lui demande l'autorisation de découper une écorce à même son tronc et, avant de s'y employer à grands coups de machette, il brise et répand sur ses racines protubérantes la bouteille de vin rouge que nous avions apportée. J'entends le crissement

[11] *Les yeux de ma chèvre,* Plon 1981, p.328sq.

de l'arbre et je vois la sève rouge comme le sang suinter de l'écorce.

Debout au salon, l'écorce en main, je fais machinalement le geste que j'ai vu exécuter bien des fois par mes maîtres *nganga* : évaluer la fraîcheur du bois en en grignotant un petit morceau. Et, sur le champ, je reste pantois ! Il se dégage de cette écorce, une senteur, une saveur, que je ne saurais décrire, tant il est difficile de dépeindre l'objet du goût, ce cinquième et bon dernier de nos sens, quand sa saveur ne ressemble à rien d'ordinaire. J'avais déjà fait cette expérience chez des *nganga* et je m'étais promis de suggérer à des parfumeurs de se pencher sur les écorces. Soudain, ma voûte buccale est envahie par un bouquet, comme je n'en ai jamais savouré, qui n'a rien à voir avec celui d'un grand vin, mais est pourtant très bon. Je passe l'écorce à notre hôte : « Goûtez ! Vous allez découvrir quelque chose dont vous ne vous doutez pas. Ces arbres ne connaissent pas l'hiver et gardent une vitalité qui n'a pas d'égal en pays tempéré. » Curieux et confiant, il croque un bon morceau d'écorce puis la passe à son épouse qui fait de même et la transmet à son voisin et ainsi de suite aux autres. A vrai dire, certains ne font que la lécher, demeurant

instinctivement sur leurs gardes, mais les réactions de tous ne sont que des *oh* et des *ah* de satisfaction !

Quand l'écorce fut remise à sa place sur le saladier, je perçus alors une étrange sensation sur la paroi intérieure de ma bouche. Quelques instants s'écoulent et je ne sens plus ma langue ... Encore une minute et je n'ai plus de gencives ni de palais. Perplexe puis inquiet, je me tourne vers mes amis. L'un dit : « C'est curieux, mais je suis en train de perdre le goût ! » Les autres opinent de la tête avec embarras. L'hôte, qui s'est servi abondamment d'écorce, renchérit : « C'est drôle, mais je n'ai plus de sensations, je ne sens plus rien ! » Et me voilà dans une situation plus qu'embarrassante. J'ai outrepassé mon savoir et mis en danger la santé de ceux qui me faisaient confiance ! Un apprenti-sorcier, voilà ce que je suis ! L'un dit, comprenant mon embarras : « Mon Père, ne vous inquiétez pas, ça va passer ! » Mais le problème est que, les minutes s'écoulant, l'état de nos bouches ne faisait qu'empirer. Que leur conseiller ? Aller voir un médecin ? Mais que pourrait-il en dire ? Un *nganga* ? Je n'osais pas le leur proposer. On décida de se retirer chacun chez soi et d'attendre que cela disparaisse tout seul.

Je passai la nuit dans la perplexité. Je sais que cette écorce vient des forêts galeries qui sillonnent la savane, formant, à travers le plateau, des vallées étroites comme de longues blessures profondes. Je me demande si cette écorce peut se trouver dans la forêt tropicale qui m'est plus familière. En tout cas, je ne la connais pas. Son effet est-il seulement celui que nous sommes en train de subir ? Je sais qu'il existe certaines écorces employées pour empoisonner. Et si elle avait cet effet ? Quant à moi, je ne retrouve toujours pas de sensation. Je suis vraiment désemparé et j'attends impatiemment le jour pour téléphoner à chacun de mes amis. Les réponses sont les mêmes : « Ne vous inquiétez pas, mon Père, ça va certainement passer ! » Et ainsi pendant plusieurs jours ! De fait, chacun ne retrouva ses propriétés gustatives que progressivement. Par discrétion et peut-être pour m'éviter la honte, personne ne m'en parla plus. Mais je supposai qu'en ville l'histoire du Père Eric et de son écorce circulait à mes dépens. Au moins, me suis-je dit pour me consoler, on prendra au sérieux la pharmacopée traditionnelle…

Je voulais en avoir le cœur net. J'obtins de mon hôte, propriétaire de la fameuse écorce, qu'il m'en donne une

parcelle et je profitai de la rencontre mensuelle des *Beyum ba bato,* la confrérie des « Hommes souches » dont je faisais partie, pour en savoir davantage. Ils sont considérés comme les experts de la coutume. Ils se passèrent donc le morceau d'écorce de main en main, mais prudemment, sans le porter à la bouche et observèrent un temps de silence, comme ils le font toujours quand on leur pose une question. Finalement ils tombèrent d'accord et me dirent en langue douala : « Nous connaissons cette écorce, mais il faut aller la chercher loin dans la forêt. C'est *l'Etata*. Dans les quartiers, les arracheurs de dents l'utilisent pour insensibiliser les gencives de leurs clients ». Tout simplement !

LE VOLCAN
ET SON AMOUREUX

Le carthaginois Hannon, premier explorateur occidental sur le long de la Côte atlantique, raconte dans son fameux 'périple, vers l'an 450 avant Jésus-Christ,' comment il découvrit notre Mont Cameroun : « *Nous fîmes voile le plus vite possible et longeâmes une côte torride d'où nous arrivaient des parfums merveilleux et où des torrents de feu coulaient vers la mer. La chaleur rendait la terre inabordable. Alors, la peur nous saisit à nouveau et nous continuâmes à naviguer à toutes rames pendant quatre jours. La dernière nuit, nous aperçûmes une terre couverte de flammes au centre de laquelle s'élevait une colonne de feu si haute qu'elle semblait toucher le ciel. C'était un volcan, qu'on appelle, dit-on, le 'Char des Dieux'.*

Durant les premiers mois que je passai à Douala, à partir de septembre 1957, je me disais qu'Hannon, vingt-cinq siècles avant moi, avait eu bien de la chance de voir le Mont Cameroun en éruption. Moi, j'avais beau scruter l'horizon dans sa direction depuis la terrasse du collège Libermann où j'étais enseignant, non seulement je ne le voyais pas se manifester, mais je ne distinguais presque jamais son impressionnante silhouette longitudinale à l'horizon. Un nuage le cachait constamment à mes yeux malgré la hauteur de son sommet, 4009 mètres, et sa relative proximité de Douala, 60 kilomètres à vol d'oiseau. Il me fallut attendre le mois de février 1959 pour apercevoir durant la nuit la longue coulée d'or d'une éruption de lave incandescente qui me semblait tomber du ciel faute de voir dans l'obscurité le cratère d'où elle jaillissait. Vision fascinante ! A l'époque, cette partie du Cameroun était sous la tutelle de l'Angleterre et nous y rendre était très compliqué faute de route directe et de visa. Il me fallut attendre quarante ans pour que la divine occasion me soit donnée, fin mars 1999, d'approcher le Mont Cameroun en éruption. C'est dire que je partageai, toute proportion gardée, l'émotion des Hébreux arrivant enfin en Terre promise après quarante ans.

Une autre personne attendait avec impatience que le Mont Cameroun se manifeste, mais pour d'autres raisons que la curiosité. Mon ami Gérard était le directeur de l'usine de la Société *Plantecam* du groupe pharmaceutique Fournier, située sur les premières pentes du Mont Cameroun, qui extrayait et transformait des matières premières végétales pour en faire des médicaments. Y étaient traitées principalement les écorces du *pygeum africanum,* un arbre qui ne pousse que sur les flancs des montagnes. On prépare avec elles le Tadenan, un médicament qui soigne l'hypertrophie bénigne de la prostate. J'étais subjugué par l'entreprise qui employait pas moins de trois cents cadres et ouvriers pour récolter et exploiter 1.500 tonnes d'écorces par an. Elle réalisait en grand ce à quoi mon groupe de recherche tendait depuis des années: le bon usage médicinal des plantes locales. Mais pourquoi Gérard attendait-il l'éruption du volcan ? Ce ne pouvait pas être pour des raisons professionnelles car la lave risquait de brûler son *pygeum africanum* et lui faire perdre son travail du même coup. Non, la raison en est, disons-le pour commencer, d'ordre esthétique. Gérard avait un violon d'Ingres : la caméra !

Quand Gérard apprit que la montagne se mettait en colère, il se rendit aussitôt sur les lieux et commença à la cribler de flashs. Où et pourquoi ? Je ne le sus pas. Il voulait sans doute être seul pour le faire. Puis il m'invita à le suivre sur les lieux. Cette fois-ci son épouse camerounaise l'accompagnait. La nouvelle s'était répandue à Douala et les véhicules commençaient à former des colonnes sur la route. Dans la voiture, je sentais Gérard absorbé par son sujet. Il restait un long temps silencieux, puis se mettait à prolonger tout haut son monologue intérieur. Ce n'était pas toujours facile de comprendre ce qu'il disait car il sautait des problèmes techniques que lui posait sa nouvelle caméra numérique – une *Canon XL1,* s'il vous plaît – à la description hachée de la muraille de lave qu'il avait affrontée. Mais les mots ne lui venaient pas facilement tant il en parlait avec émotion. L'épisode me rappelait le film de Truffaut où des gens qui avaient vu des *ovnis* se rendaient sur la montagne pour une rencontre du troisième type. Aux yeux de leur entourage, ils étaient déjà dans un autre monde. Mon ami Gérard, ce Guadeloupéen râblé, jovial et humoriste, mais aussi grand croyant et philosophe à ses heures, était devenu, à le voir et à l'entendre, un possédé.

Nous abandonnons tous les trois la voiture au bord de la route qui longe la montagne à tribord et l'océan à bâbord, en la plaçant dans la file des véhicules déjà rangés et abandonnés, et nous commençons à grimper. Gérard sait où il va et, pour moi, il s'agit seulement de suivre son train rapide sans rien demander. Nous dépassons les groupes de curieux qui montent à pas de sénateur. L'un d'entre eux lâche : « On ne nous a pas appris cela à l'école, en classe de géographie! » Je sifflote à la française: « *qui va piano va sano, qui va sano va lentano* ». Nous devons leur donner l'impression d'être chargés de mission par le ministère des Eaux et forêts pour avoir à notre tête un homme pareillement décidé. Nous croisons des enfants qui viennent de là haut en dévalant la pente avec sur les bras des corbeilles pleines de pierres ou de laves brûlantes, à vendre cent francs pièce. L'un d'eux me lance : « La France avec tous ses avions canadair, qu'est-ce qu'elle peut faire contre ça ? » J'entends déjà, quoiqu'essoufflé et assourdi avec l'effort, les craquements des arbres écrasés par la lave. Plus nous avançons et plus devient audible le grondement du géant en colère. Puis, soudain, surgit devant nous la falaise mouvante et ardente de la lave en fusion.

Avec ses cent mètres de large et ses trente bons mètres de haut, descend implacablement, à raison de vingt mètres à l'heure, cette pièce gigantesque détachée de l'enfer. Les navigateurs doivent avoir une impression semblable quand ils se trouvent face à un iceberg détaché de la banquise. A contempler la masse, me voilà médusé, passé dans le clan des écologistes, condamné à reconnaître la redoutable souveraineté de la Nature. Mine de rien, ce n'est pas un mince choc pour qui est appelé à commenter les pages de la Bible où Dieu met la douce Nature à la disposition de l'homme afin qu'il la contrôle et la développe ! Ici la formidable coulée de lave craque les palmiers comme des allumettes, change la figure du sol comme le fait une pelleteuse géante, brûle la végétation avant même d'arriver sur elle. Que pouvons-nous faire, nous les hommes ? Je me tiens à distance avec le gros des curieux et nous reculons au fur et à mesure qu'avance le monstre borgne. Quant à Gérard, il me confie son épouse et, caméra au poing, appareil de photo en bandoulière, voilà qu'il s'avance seul vers la muraille.

Vision dantesque que ce petit homme approchant le feu comme un dompteur le fauve, au risque d'être avalé, l'œil à son objectif, inconscient du danger. Je sais, pour avoir pris

des photos moi-même, qu'on peut se tromper sur la distance en se fiant seulement à l'image fournie par l'objectif. On se croit à vingt mètres alors que l'écart est de cinq. Je commence à trembler pour Gérard. Est-il assez fou de photos pour risquer sa vie ? C'est alors que son épouse, plus effrayée que moi, me dit : « S'il vous plaît, Eric, allez-y ! » Et je m'avance derrière lui jusqu'à empoigner le dos du col de sa chemise pour l'empêcher d'avancer encore. Le grondement est si fort qu'il ne m'entend pas lui dire : « Recule, Gérard, je t'en prie ! » Le lecteur me croira s'il le veut, mais j'ai entendu à ce moment-là l'appel sournois du feu. Vous êtes à quelques mètres de la fournaise, baignant dans une chaleur intense, et vous avez l'impression d'être invité à vous rapprocher davantage. On dirait que la fournaise vous parle, qu'elle vous attire irrésistiblement, vous êtes hypnotisé comme un rat par un serpent. Oui, j'ai pensé à Satan ! Au moins ai-je partagé la fascination du volcan exercée sur Gérard. Alors, en bon chrétien, je le prends de force par le bras et je le ramène auprès de son épouse au grand soulagement de celle-ci. Puis, nous rentrons sur Douala.

Cet épisode me rappelle une interview à Radio Douala de Haroun Tazieff, le fameux vulcanologue qui surgit sur les

lieux dès qu'éclate une éruption quelque part dans le monde. Le journaliste lui demanda : « Vous autres vulcanologues, comment pouvez-vous monter jusqu'aux cratères et approcher sans crainte le feu d'enfer des volcans ? » Et Haroun Tazieff de donner cette réponse ironique qui m'a enchanté : « Le plus terrible là-haut, ce n'est pas d'affronter les flammes, c'est la vie de communauté ! » J'ignore si le journaliste a goûté le sel de la réponse, mais j'imagine volontiers que sous la tente qui abrite la nuit les vulcanologues, la vie sociale ne doit pas être facile. Ce sont des passionnés du feu.

Nous étions rentrés tranquillement à Douala laissant la lave poursuivre inexorablement sa descente vers l'océan. Elle avait encore un bon bout de chemin à faire, à son petit train. Avant de se perdre en mer, elle allait faucher des villages et, surtout, tomber sur la Sonara, la seule raffinerie de pétrole du pays, vers qui elle se dirigeait tout droit. Un désastre en perspective ! Gérard se rendait sur les lieux et me tenait au courant de l'avancée de la muraille de feu. De mon côté, je me renseignai auprès des milieux traditionnels de la montagne qui ne restaient pas inactifs. J'ai su que plusieurs

cérémonies de conjuration avaient été faites et même qu'un prêtre catholique avait dit une messe dans un village menacé.

Une série d'événements heureux et étonnants se produisirent. Seules les plantations furent consumées, personne ne mourut brûlé, comme si la lave slalomait entre les villages pour les éviter. Le flot s'engouffra à flanc de montagne dans une vallée que nous n'avions pas remarquée et prit une autre direction. Ainsi fut sauvée également la Sonara. Mais tout le monde attendait le moment pathétique où la muraille de feu, qui représentait alors un front d'un kilomètre, plongerait dans l'océan. Les appareils de photo et les caméras d'une foule de curieux étaient prêts. Inutile de dire que ceux de Gérard l'étaient aussi. Or, phénomène étonnant, la coulée de lave s'arrêta à quatre cents mètres de la plage. Surprise pour beaucoup, mais pas pour tout le monde. Les milieux traditionnels estimèrent que les ancêtres de l'eau avaient refusé d'accueillir leurs vieux rivaux, les esprits de la montagne. En ce qui me concerne, le plus étonnant n'était pas là. J'avais vu Gérard tomber quasiment amoureux de la montagne avec sa caméra. La preuve ? Avec elle il avait pris onze heures de séquences vidéo et il ne les montra à personne, pas même à moi ! Il les gardait toutes pour lui !

LE COLIS PIÉGÉ

Pour comprendre l'histoire qui va suivre et faire preuve d'indulgence à mon endroit, il convient de savoir qu'un voyageur sur le point de partir d'Afrique se doit d'ajouter à ses bagages tout ce que ses accompagnateurs restant sur place l'ont convaincu, avec un art consommé, d'emporter avec lui.

J'étais sur le point de prendre à Douala l'avion pour Paris. Je devais y faire un séjour d'un mois pour répondre à des demandes de conférences et assister à un colloque. Un séjour que je prévoyais bien rempli à cause des visites à faire à mes amis et à ma famille. L'une de mes sœurs ne m'avait-elle pas demandé à mon dernier passage si j'étais encore chrétien ? Une question qui m'avait laissé songeur. Bonne lectrice de mes livres sur la médecine traditionnelle au Cameroun, ne se demandait-elle pas si, par hasard, je ne serais pas devenu sorcier ? Non, bien sûr, elle voulait seulement me rappeler la parole de Jésus : « Aime ton

prochain comme toi-même ! » Mes frères et sœurs n'étaient-ils pas mon premier prochain ? Je me devais de leur rendre visite. Bref, j'étais déjà mentalement à Paris, prêt à boucler mon bagage, quand survint Madame Pondo[12].

Elle n'était pas n'importe qui pour moi. Son mari, le Docteur Pondo, inspecteur régional de la Santé, présidait le groupe de recherche sur les plantes médicinales dont j'étais l'un des initiateurs. Avec lui, et grâce à ses compétences médicales, nous avions ouvert un vaste chantier d'étude de la pharmacopée locale qui promettait beaucoup. De plus, il avait mis autrefois ses fils au collège Libermann où j'enseignais, ce qui nous rapprochait encore. On se voyait souvent le dimanche à l'église catholique du quartier Deïdo où j'apprenais la langue douala. J'avais à son égard une sorte de dette morale pour l'accueil qu'il m'avait réservé. Par voie de conséquence, j'honorais son épouse que je connaissais aussi. Quand elle me présenta un colis bien ficelé, sans qu'elle ait dit encore un seul mot, je savais que je devrais accepter de l'emporter. « C'est à remettre à ma fille qui est étudiante et qui vit dans la banlieue parisienne, à Sarcelles, me dit-elle

[12] Les noms de personne sont modifiés

avec un sourire aimable mais engageant. L'adresse est dessus, mon Père. Vous lui téléphonez et elle viendra le chercher ! » – « Bien sûr, chère Madame, lui répondis-je sans réfléchir, c'est avec plaisir que je le ferai et cela me donnera l'occasion de rencontrer votre fille et de lui donner des nouvelles de sa maman. » Là-dessus, elle me souhaita bon voyage et se retira.

Dès qu'elle fut partie, un autre moi-même, moins attaché aux coutumes de politesse douala et plus pragmatique, commença à se poser des questions. Prendre avec moi ce colis qui a la taille d'une boîte à chaussures va m'obliger à revoir ma politique de portage. J'ai entassé tout ce que je voulais emmener dans un bagage à main afin d'éviter de mettre en soute une valise. Comme je dois faire escale en Côte d'Ivoire et au Sénégal pour y visiter les communautés jésuites avant de gagner Paris, je n'ai pas voulu prendre le risque de perdre cette valise en route, comme cela m'est arrivé plusieurs fois. Et je n'ai plus de place pour un colis dans un bagage à main déjà rempli à ras bord. Que faire ?

Une autre objection – inspirée par quel esprit, je ne sais – me vint en tête. L'an dernier, je devais me rendre à Boston aux Etats-Unis pour y rencontrer un jeune jésuite que j'avais envoyé là-bas pour y faire ses études. Avant de partir, j'ai rendu visite à sa mère, aux environs de Douala, laquelle me remit un colis contenant des arachides de la plantation familiale à apporter à son fils. C'était une mission sacrée qui m'obligeait, aux deux sens du verbe. Mais en arrivant au-dessus de Boston, le steward préposé à la classe économique de l'avion remit aux passagers une notice à consulter. Consterné, j'y lus qu'il était interdit sous peine de graves sanctions d'introduire sur le territoire des États-Unis un produit végétal. Une longue liste était donnée en exemple, comprenant, je m'en souviens, le terme *peanuts* qui veut dire 'arachides'. J'étais partagé entre la volonté de remplir ma mission et la crainte d'outrepasser les lois américaines. C'est le respect des lois qui l'emporta et je glissai le colis sous mon siège avant de descendre. Le fils jésuite comprit très bien mon dilemme et mon choix et remercia sa mère devant moi par téléphone, sans dire où les arachides avaient finalement abouti.

Je savais que la douane française n'était pas aussi stricte que l'américaine en la matière, mais ce souvenir désagréable pesa dans ma décision : je n'emporterai pas le colis. D'ailleurs, qu'y avait-il dedans ? Pas un instant l'idée qu'il contenait un produit interdit, comme du chanvre indien, ne me traversa l'esprit. Ce devaient être des arachides. Les arachides sont les cadeaux habituels les plus prisés, je dirais aussi les plus faciles à transporter, pour une famille ou des amis qui vivent en Europe. Elles sont bien meilleures que les cacahuètes que l'on vend sous la Tour Eiffel et elles viennent du pays. Convaincu, je testai avec mon pouce la résistance du colis et en déduisis, sans plus de contrôle, que ce devaient bien être des arachides. Comme un jeune séminariste venait me dire au revoir, je lui passai le colis en lui disant qu'il n'aurait qu'à en partager le contenu avec les siens. Je pris en note l'adresse de la jeune femme à qui il était destiné, bien décidé à l'avertir dès mon arrivée à Paris. Sa maman m'avait confié pour elle un paquet d'arachides, lui dirai-je, mais, malheureusement, il ne m'avait pas été possible de le lui apporter à cause des grands détours que mon voyage m'imposait. Avais-je la conscience tranquille ? Je dois dire honnêtement qu'elle ne l'était pas totalement.

Mille autres préoccupations occupèrent mes pensées durant le voyage, mais mon fidèle agenda, ma vraie mémoire, me rappela à mon arrivée à Paris que j'avais à prendre contact avec la fille de Madame Pondo. Au téléphone elle ne répondait pas, aussi lui envoyai-je une belle lettre pour lui expliquer mon manquement à la parole donnée et lui demander de remercier sa mère, un peu comme l'avait fait le jeune jésuite de Boston, qui était resté vague sur la réalité des faits. Est-ce que l'intention de sa mère ne lui faisait pas autant et même plus de plaisir que des graines à grignoter ? Une réponse sèche ne tarda pas à venir. Elle tenait en quelques mots : « Mon Père, ce n'était pas des arachides qu'il y avait dans le colis mais ma robe de mariée ! » Catastrophe ! Comment cela pouvait-il être du tissu, tant le colis était dur au toucher ! La mère avait dû tasser la robe au maximum pour qu'elle prenne moins de place. J'échafaudai des arguments pour me disculper à mes yeux . Et pourquoi ne m'avait-elle pas prévenu ? C'était la vraie question. Craignait-elle que je refuse de l'emporter et que je demande d'abord des explications ? Je ne sais. Et mes tentatives auprès de la jeune femme pour en savoir davantage échouèrent. Manifestement, elle ne désirait pas en parler. Attendons mon retour, me dis-je dans mon embarras.

Rentré à Douala, je pris contact aussitôt avec le séminariste à qui j'avais donné le colis, dans l'espoir de le récupérer. N'était-ce pas la première chose à faire ? Il avait bien sûr ouvert le paquet, me dit-il, et y avait trouvé une grande robe blanche. Comme c'était le temps des vacances de la Toussaint, il avait apporté la robe à sa mère qui, à ma grande déception, l'avait découpée en morceaux pour habiller les premières communiantes de la famille…Tout arrangement avec les Pondo était donc impossible ! Que faire ? Je pris quelques jours avant de me décider à me confesser à Madame Pondo en lui disant tout et en lui demandant une pénitence, espérant que la franchise sauverait la situation.

Donc, le dimanche suivant, à la sortie de la messe, durant cet agréable moment de détente quand les paroissiens rencontrent leur clergé sur la place de l'église, je m'approchai du couple Pondo bien décidé à lui avouer ma faute. Ils me demandèrent d'abord comment s'était déroulé mon séjour en France, sans aborder d'emblée la question du colis. Avaient-ils eu vent de ce qui s'était réellement passé ? Je ne pouvais pas le savoir. On n'attaque pas d'entrée les questions importantes ni l'annonce de tristes nouvelles. On s'y prend

comme en Côte d'Ivoire où il est coutume de demander à l'arrivant : « Quelle est la nouvelle ? » et celui-ci de répondre sur le champ : « Il n'y a rien de grave ! » Plus tard, au cours de la conversation, il dira pourquoi il s'est déplacé. Ou encore, je pouvais me prévaloir de cet adage camerounais : « Ce qui est important se dit à voix basse ! » J'avais donc bien des raisons d'attendre un peu. Puis je me décidai à tout avouer et leur racontai, sans chercher à me disculper, l'histoire du colis que je m'étais engagé à apporter à leur fille, avec la finale chez la maman du séminariste. Je vois encore le couple debout dans la cour, le docteur et son épouse, l'un à côté de l'autre, ne se regardant pas, tandis que les paroissiens commencent à se retirer. Manifestement nerveuse, Mme Pondo me dit, le visage crispé: « Mon Père, ce n'est pas grave, on va arranger ça ! » Lui garde le silence, mais je vois monter sa colère à la couleur même de son visage qui devient gris ardoise. Nous nous séparons sans autre commentaire.

Il me fallut quelque temps pour évaluer le désastre. Par l'un de leurs fils j'appris que le docteur était opposé au mariage de leur sœur à Paris avec un étudiant mauricien. Les arguments ne manquaient pas. Faisant appel à son expérience, le père

jugeait que ce mariage ne tiendrait pas, d'autant plus que l'étudiant n'avait pas de quoi prendre en charge une maisonnée, ce qui voulait dire que lui, le beau-père devrait aider le jeune ménage. L'éternel problème des mariages entre étudiants ! Et un Mauricien ? Quelle idée ! Il ne verra jamais plus sa fille ! Par la même source, j'appris que la maman prenait ostensiblement le parti de son mari devant leurs enfants qui soutenaient plutôt leur sœur. Et voilà qu'en catimini elle fait coudre la robe de mariée et la confie au Père de Rosny pour l'apporter à leur fille à Paris ! C'en est trop ! Il paraît que j'ai déclenché involontairement une scène de ménage comme les enfants n'en avaient jamais vu de pareille à la maison. Et pour conclure l'histoire de cette gaffe, j'appris, deux ans plus tard, que les faits donnaient raison au papa : le mariage n'avait pas tenu ! Parole d'honneur, je n'emporterai plus d'arachides en voyage, comestibles ou non !

LE GOUDRON D'ASSALÉ

Charles Assalé était maire depuis fort longtemps de l'importante ville d'Ebolowa, située à 170 kilomètres au sud de Yaoundé. Avant même d'être Chef du gouvernement du Président de la République, Ahmadou Ahidjo, en 1960, c'est-à-dire l'année même de l'Indépendance du Cameroun, Assalé était déjà maire d'Ebolowa. C'était un homme qui avait souvent changé de bord : membre fondateur de l'UPC, un parti d'opposition armée, syndicaliste de Force Ouvrière, il avait gagné à temps le parti soutenu par la France, lors de l'Indépendance. On lui prêtait cette répartie : « *Nous ne voyons pas la raison pour laquelle nous devions rejeter du pied la pirogue qui nous a aidés à traverser la rivière !* » On le savait aussi très fier. Il aurait imposé ses initiales C.A. à toutes les plaques d'immatriculation des véhicules de l'administration, dit-on sous cape pour rire de lui, alors que C.A veut dire Corps Administratif. Chaque nouvelle année, à l'occasion de la cérémonie des vœux, le maire à vie d'Ebolowa promettait à ses administrés de faire goudronner la route qui sépare sa ville de Yaoundé, la capitale. Comme la promesse revenait chaque année sans résultat, les administrés,

connaissant l'art de leur maire de jouer sur les mots, appelèrent la latérite, cette terre rouge et poussiéreuse qui revêt la plupart des grandes pistes, 'le goudron d'Assalé'.

Cette route en latérite, les étudiants et moi, nous l'avons empruntée au petit matin du 11 février 1966. Nous avions quitté tôt Yaoundé dans le but d'arriver à Ebolowa au milieu de la matinée. Nous formions une caravane avec nos trois autocars et ma propre voiture. La latérite, nous étions obligés d'en tenir compte en respectant un espace d'une centaine de mètres entre nous pour laisser au nuage de poussière, soulevé par chaque véhicule, le temps de se dissiper, d'autant plus que le vent était tombé. Combien nous comprenions l'impatience des gens d'Ebolowa d'avoir leur route goudronnée ! Alors aumônier de l'Université de Yaoundé, j'accompagnais les membres de l'association des étudiants et étudiantes catholiques qui avaient décidé de passer là-bas la fête de la jeunesse. Plutôt que de rester à Yaoundé, perdus dans la foule de ceux qui devaient défiler devant le Président de la République, ils avaient choisi de se rendre dans une ville de moindre importance pour communiquer leur foi et leur dynamisme. J'avais encouragé

le projet tout en pensant qu'il serait difficile à organiser. Mais, les voyages forment la jeunesse !

Nous avions failli rester à Yaoundé faute de trouver des autocars pour transporter dans la journée, aller et retour, une soixantaine d'étudiants. On comptait sur ceux de l'université jusqu'à la veille du départ, mais les belles promesses de l'administration n'avaient pas abouti. C'était l'époque où l'université dépendait encore d'un staff français d'esprit laïcard et j'avais, en tant qu'aumônier, tout le mal du monde à me faire entendre. En vingt-quatre heures, il fallut trouver trois cars. Finalement, une compagnie de transport dirigée par un Grec accepta notre offre sans nous imposer un tarif exagéré. A l'heure dite, les véhicules étaient à l'aumônerie et, par extraordinaire, tous les voyageurs présents, ce qui nous permit de partir dans les temps. Un coup d'œil aux cars ne me rassura pas. C'étaient d'assez vieux tacots qui devaient n'obéir qu'à leur conducteur attitré. D'ailleurs les trois chauffeurs ne s'en cachaient pas et me parlaient de leur engin comme on le fait pour de vieux complices avec qui on s'entend toujours, histoire peut-être de me tranquilliser.

A Ebolowa, ce fut la liesse. Certains des étudiants étaient originaires de la ville et, grâce à eux, leurs camarades se fondirent aisément dans le monde de la jeunesse. Cette fête, fériée et chômée, était une initiative récente du Président Ahidjo, la toute première d'une série qui se poursuit encore aujourd'hui, le 11 février de chaque année. Tout juste six ans après l'Indépendance, les Jeunes vivaient avec enthousiasme le nouvel événement qui leur était dédié. Le moment fort de la journée était le défilé. Comme dans la capitale, les Jeunes passèrent en rang et en chantant devant le Maître du lieu qui n'était autre que Monsieur le maire Charles Assalé. Je fus invité à m'asseoir non loin de lui dans la tribune d'honneur. Je m'attendais à ce que mes étudiants défilent en corps constitué avec un panneau signalant leur identité : *l'association des étudiants catholiques*. Mais je ne les repérais que dispersés parmi les autres jeunes. Ils se distinguèrent durant la journée en distribuant le premier numéro du journal de l'aumônerie qu'on avait intitulé hardiment : « Le fer de lance », en reprenant une expression du chef de l'État qui avait ainsi dénommé la jeunesse du pays. Rien d'autre à signaler durant cette journée de détente. Je rendis visite à la paroisse principale, où je pris mon repas, après avoir flâné dans la ville pour en découvrir et sentir le

parfum particulier. Puis vint l'heure où il fallut songer à rentrer. Nous avions décidé de nous embarquer dans les cars à 17 h, au plus tard.

C'est alors que commencèrent les ennuis. D'abord, il fallut rameuter les étudiants et les étudiantes qui s'attardaient dans les quartiers, les compter et les recompter. Je sentis que je devais prendre les choses en main. À 17 h comme prévu, il y eut assez d'étudiants pour remplir les deux premiers cars et je donnai l'ordre à leurs chauffeurs de partir. Je dépêchai quelques fidèles pour débusquer les retardataires et à 18h. – c'était déjà tard – j'avais tous les autres. On sait que la nuit tombe ici à 18h30, comme un couperet. Il faut environ trois heures de route pour rentrer à Yaoundé sur cette route couverte de latérite. Donc nous aurons à voyager la nuit, une grande partie du parcours. Partons ! Mais où est donc le chauffeur ? Nous l'appelons, nous le cherchons, nous demandons si quelqu'un l'a vu ! Personne ne sait où il est, lui qui a la clef pour entrer dans l'autocar… Je commence à être sérieusement inquiet. Quand un étudiant, regardant à travers une vitre du véhicule le repère étendu de tout son long dans l'allée centrale en train de dormir et de cuver son vin. On frappe si fort sur la carrosserie qu'il finit par se réveiller pour

ouvrir la porte d'entrée du car. Les étudiants s'y engouffrent, manifestement pressés de partir. Mais je me rends compte, rien qu'à le regarder, que le chauffeur est bel et bien saoul !

Que faire ? Il n'est pas question d'attendre le lendemain pour partir. Les cours reprennent après la fête et je ne veux pas accroître les difficultés que j'ai déjà avec la direction de l'université en étant reconnu responsable de l'absence aux cours d'une vingtaine d'étudiants ! Je confie le problème à quelques militaires qui nous regardaient partir. L'un d'entre eux me dit : « Nous, on connaît ça dans l'armée, les chauffeurs soûlards ! Attendez, je vais chercher notre médecin et il va vous dessaouler votre chauffeur en un rien de temps ! » Faute d'une autre solution, j'accepte la proposition. Le médecin militaire arrive séance tenante, dit à deux soldats de s'emparer du chauffeur et de l'emmener dare-dare au dispensaire de l'armée. Ce qui fut dit fut fait sur le champ. Nous attendons à peu près une demi-heure et, à notre grand soulagement, nous voyons notre chauffeur revenir tout ragaillardi, apparemment maître de lui, quoique penaud. Sur ses pas arrive le médecin : « Je lui ai fait boire une bonne ration d'huile de palme et il a tout vomi. C'est comme ça que nous faisons ! Et je lui ai donné un cachet qui l'empêchera de

dormir pendant trois heures. Si vous partez tout de suite, vous serez à Yaoundé avant qu'il ne se remette à dormir ! Allez !» Le chauffeur reprend sa place au volant sans mot dire et moi je me rends dans ma voiture, à demi rassuré, avec l'intention de suivre le car de près.

Durant la première partie du chemin, le véhicule avança à bonne allure. Je surveillai le nuage de poussière devant moi qui révélait sa présence. Je ressentais même un réel soulagement après les émotions du départ et, toutes vitres ouvertes, je contemplai la forêt avant qu'elle ne sombre dans la nuit : une futaie blessée par les coupes des forestiers, mais gardant encore, de loin en loin, d'immenses arbres épargnés, plus beaux encore du fait de leur isolement. Au passage, je saluai cette plante aux larges feuilles, très courante près des ruisseaux et des ponts, que les Douala appellent le *dibokuboku la wonja*. Elle soigne les maladies cardiaques. Je m'amusai à penser qu'elle m'aurait été utile à Ebolowa ! Déjà la verdure des bords de la route perdait de ses nuances de couleur et prenait une teinte uniforme avant de s'assombrir. C'était l'annonce de la nuit. Les trois étudiants que j'avais pris dans ma voiture dormaient déjà à poings fermés, fatigués de leur journée de fête. Devant moi, mais plus difficile à

distinguer, toujours le nuage de poussière. A un moment j'eus le sentiment que le car avançait plus lentement. Je fis un rapide contrôle horaire et j'en déduisis qu'à cette vitesse nous ne pourrions jamais arriver à Yaoundé dans les trois heures. Alors ! Le chauffeur va-t-il s'endormir à nouveau ?

Je me décide à dépasser le car et à l'arrêter pour savoir ce qui se passe. Mais chacun sait qu'il est périlleux de doubler un véhicule la nuit sur une piste de latérite quand il faut au préalable entrer dans le nuage de poussière qu'il dégage. J'appuie à fond sur mon avertisseur pour qu'il se range sur le côté, mais le chauffeur ne semble pas l'entendre, ce qui augmente mon appréhension. Finalement, je me lance, le dépasse et ralentis pour le faire stopper. La scène que je découvre dans le car me sidère. Derrière le chauffeur s'est assise une étudiante qui tient dans sa main une longue épingle. « Qu'est-ce que tu fais avec ça ? », lui demandai-je effrayé – « Mais je le pique de temps en temps pour qu'il ne s'endorme pas ! C'est lui qui me l'a demandé ! » Consterné, je me retourne contre moi-même : Pourquoi, diable, me suis-je engagé dans une pareille aventure ? Est-ce que je ne pouvais pas prévoir tout cela ? Je n'avais pas à suivre des étudiants qui manquent d'expérience ! Bref ! Comment s'en

sortir ? Remplacer le chauffeur ? Je dispose bien d'un permis de conduire mais pas pour le transport en commun. C'est alors que le chauffeur, conscient de mon embarras, me dit : « On va continuer comme ça, jusqu'à Yaoundé. Je conduirai lentement mais je vous assure qu'on arrivera ! Croyez-moi, mon Père, on arrivera ! » Je remontai dans ma voiture et je suivis le car à 30 kilomètres à l'heure sur au moins une centaine de kilomètres ! Nous arrivâmes à Yaoundé au petit jour, à temps pour que les étudiants ne manquent pas leur premier cours. Mais je n'ai pas cherché à savoir s'ils s'y étaient rendus !

IV

La folie des grandeurs

LA REVANCHE DE L'ANALPHABÈTE

Analphabète, j'ai été considéré comme tel, une seule fois, et dans la marine française. C'était en 1957. Rappelé en Algérie, avec toute ma classe, pour y 'maintenir l'ordre', je me suis présenté au bureau d'enregistrement du deuxième dépôt de la base maritime de Toulon, comme me l'enjoignait ma feuille de route. Sur ma fiche, le préposé aux inscriptions, un premier-maître qui croyait en ce qui était écrit, trouva en face de la rubrique 'niveau de culture' le chiffre zéro. Sans aller plus avant, mais en bonne logique, il m'affecta à la classe qui correspondait à mon niveau de scolarité, c'est-à-dire à la plus basse de la marine et même de l'armée française : fusilier marin de troisième classe sans spécialité. Si basse que certains, à qui, plus tard, je racontai mon histoire, nièrent son existence. Elle a d'ailleurs disparu aujourd'hui des effectifs, et c'est tant mieux pour nous autres, les vrais ou faux analphabètes. Je n'ai pas voulu faire appel de la décision pour deux raisons. J'avais fait mon service

comme 'détaché militaire' dans un collège jésuite du Liban avec la consigne de n'en parler à personne, car le gouvernement socialiste d'alors craignait que cet arrangement avec les jésuites ne nuise à son image de marque. D'où ce vide dans mon dossier. L'expliquer ? M'aurait-on cru ? Et aussi parce que je me voyais bien à ma place comme le plus petit des petits dans une opération militaire qui ne présageait rien qui vaille. Nous étions deux analphabètes dans ma compagnie, Marie-Rose, comme nous le surnommions pour relever en lui une certaine naïveté bonhomme, et moi, Eric, dit 'le séminariste'. Lui, il fut renvoyé dans ses foyers et moi, je fus considéré comme bon pour le service, mais on ne releva pas ma note pour autant.

Quasi analphabète, je me suis toujours considéré comme tel au regard de l'Académie pour avoir redoublé les classes de seconde et de première, arraché de justesse une première partie de bac et échoué à la deuxième avant d'entrer au noviciat des jésuites. Je pourrais m'attirer de l'indulgence en invoquant les conditions chaotiques de mes études durant l'occupation allemande, mais ce n'est pas l'endroit. La seule institution qui ne crut pas à mon indigence intellectuelle fut la Compagnie de Jésus – grâces lui soient rendues – me faisant

suivre le cours normal des études sur le même banc que de vrais diplômés : licenciés ès lettres, médecins, ingénieurs, et au plus bas les bacheliers. La seule différence entre eux et moi fut que je me concentrai sur les études propres à l'Ordre sans ajouter à mon programme la préparation d'examens universitaires, comme l'ont fait quelques-uns de mes compagnons.

On comprendra ma surprise quand le Professeur J.Ch., de Paris IV, et le Professeur L. K., de l'Université de Dakar, tous deux africanistes renommés, m'invitèrent à venir prendre place dans un jury de thèse à la Sorbonne. Un sujet relevant de mes compétences, il est vrai. Auguste Mbondé, étudiant camerounais, préparait sous leur direction une thèse de littérature moderne qui portait sur la seule épopée connue du Littoral camerounais, *Jeki la Njambe a Inono*. Elle intéressait aussi les médiévistes français, spécialistes de la période où le genre épique avait fait florès en littérature. Aussi le Pr. F. S., l'un des leurs, enseignant à l'Université de Nanterre, fut-il désigné comme quatrième membre du jury. S'étaient-ils informés sur mes piètres références académiques ? Je n'allais pas soulever le problème, tout heureux que j'étais de participer à la consécration en

Sorbonne d'un morceau de choix de la culture locale camerounaise. Dans le cadre du collège Libermann de Douala, nous avions autrefois, le P. François de Gastines et moi, enregistré puis mis par écrit, puis publié en deux tomes avec les moyens du bord l'une des versions de cette épopée. Elle n'était plus guère racontée le soir dans les chaumières et disparaissait sous nos yeux de l'horizon culturel des Camerounais, à notre grand regret. Devant le peu d'intérêt durable des milieux douala pour notre entreprise, nous nous étions fait une raison. Dans plusieurs générations, on nous ferait justice. Et voilà que, de notre vivant, Auguste Mbondé, ancien élève du collège, avait choisi ce texte, sans même nous prévenir, pour en faire l'objet de sa thèse ! Divine surprise !

Mais, entre le 13 novembre 2003, quand je reçus l'invitation, et le 9 octobre 2004, jour de la soutenance, que d'obstacles jalonnèrent la piste – comme ces haies dressées sur le parcours du coureur de compétition dont une seule qui s'effondre sous ses pieds peut entraîner la chute ! Que d'incertitudes les dernières semaines ! Prévue en juillet, la soutenance est reportée en septembre car Auguste n'a pas fini de rédiger son texte. Et rien n'est encore déposé en août sur le

bureau de la réception des thèses ! Je lui téléphone pour l'admonester. Sa confiance en la patience de la Sorbonne à son égard me paraît naïve, et je le lui dis : un nouveau report et je ne pourrai pas figurer dans son jury ! Un autre obstacle : un sérieux problème de santé m'oblige à faire un va-et-vient entre Lyon et Yaoundé, avec un traitement à échelonner à Yaoundé sur six semaines – qui s'est avéré efficace, autant le dire tout de suite pour ne pas ajouter au suspense. Sans compter cette session à assurer à Abidjan sur le chemin de Paris ! Pourrai-je en repartir à temps, avec les événements ? Tout semblait se conjuguer malignement pour m'empêcher d'honorer mes engagements.

Dernier contretemps avant le départ de Yaoundé : je n'ai pas reçu la thèse. Or il faut bien que je la lise si je dois la présenter et la critiquer pendant une quarantaine de minutes, comme tout membre du jury. Elle m'arrive *in extremis* dans une version inachevée, apportée par un voyageur qui l'a obtenue dans des conditions rocambolesques. Je la parcours rapidement. Plusieurs termes de la langue originale me paraissent mal traduits. Profitant d'un passage en transit à Douala, je consulte les vrais connaisseurs de la langue, membres de la confrérie des *Beyum ba bato* dont je fais

partie. Ils me donnent les éclaircissements désirés à une seule condition : je devrai me présenter à la soutenance en *sanja*, c'est-à-dire en costume traditionnel. Imprudemment, je donne mon accord sur le champ. Mais dans l'avion qui m'emmène à Paris via Abidjan, je me demande avec une pointe d'anxiété si les gardiens et surtout les membres du jury allaient voir d'un bon œil se présenter à la salle de la soutenance un Français revêtu du pagne, la taille et le col entourés de foulards (avec la mauvaise réputation qu'a cet ornement en France !), la tête couverte du petit bonnet noir conique, avec, plus fantasque encore, une plume rouge de perroquet plantée dessus. Quelle comédie nous joue ce jojo, penseront-ils ! Et de répercuter peut-être leur mauvaise humeur sur l'innocent thésard !

Je n'étais pas au bout de mes déboires. La première démarche que je fais, en arrivant à Paris début octobre, est de me rendre dans les bureaux de la Sorbonne pour y toucher le remboursement de mon voyage. Parlons des bureaux de la Sorbonne ! On vous ballade d'un office à l'autre dans un dédale de couloirs que les Grecs – une référence dans cette vénérable institution – appelaient labyrinthe. Vous arrivez finalement devant la porte de vos vœux et vous lisez sur un

écriteau que le personnel s'est absenté ou que l'heure n'est pas la bonne… Il est dit aussi dans la mythologie grecque que les derniers obstacles des héros sont les plus difficiles à franchir. Mon dernier, le voici. Une secrétaire m'envoie au 17 de la rue de la Sorbonne, au quatrième étage. C'est là que je serai remboursé. Je m'y rends de ce pas. Au rez-de-chaussée du 17, je vois un ascenseur dans lequel je m'engouffre. Il est sale et vétuste, mais je n'y prends pas garde car il ne jure pas avec les corridors que j'ai parcourus et les bureaux que je viens de visiter. Mon désenchantement va bientôt virer au désarroi !

Machinalement, je cherche des yeux le bouton pour monter au quatrième étage. Il n'y a pas plus de bouton pour ce niveau que pour le troisième, le second et le premier étage ! Je réalise que je suis dans un monte-charge puisqu'il n'y a que le zéro et le 'moins un' qui figurent sur le tableau de bord. Curieux sentiment de frustration, sur le moment ! Qu'à cela ne tienne, je prendrai l'escalier. Soudain, la lumière s'éteint. Je presse le bouton de sortie : la porte reste fermée. Je m'y reprends à plusieurs fois, en vain ! Je commence à tambouriner contre la porte, puis je me mets à la frapper de plus en plus violemment. Personne ne se fait entendre !

L'après-midi est déjà avancée. Qu'est-ce qui arriverait si je devais rester bloqué toute la nuit ? Alors monte en moi, durant quelques secondes, une interrogation que j'ai souvent entendu formuler par les autres, mais qui m'était rarement venue à l'esprit : « Qui donc veut m'empêcher de participer à ce jury de thèse ? » Brève, mais poignante question ! Je partageai un instant ce type d'angoisse si souvent entendu en confidence : « Qui peut bien nous en vouloir pour que rien ne marche ? » Au Cameroun, ce sentiment se nomme un 'blocage', une juste appellation en la circonstance ! Une interrogation sournoise, insidieuse, tenace, obsédante… Et puis, j'en ris tout seul : « Eh bien ! Eric, te voilà coincé à ton tour ! » Je me raisonne en m'appliquant les paroles que j'adresse aux autres : « Le blocage, voyez-vous, ce n'est pas si solide ! Un mur fabriqué en carton plutôt qu'en parpaings ! Si vous êtes fort, vous devez le défoncer vous-même, avec l'aide de Dieu ! » Facile à dire aux autres ! Moins à vous-même, quand cela vous tient !

J'entends la voix d'une jeune fille attirée par la sonnette d'alarme que j'ai réussi à déclencher: « Vous êtes bloqué dans l'ascenseur ? » – « Que oui, mademoiselle ! » – « Qu'est-ce que je peux faire ? » Un long silence. Je trouve

un bouton qui me donne de la lumière pendant trois secondes toutes les dix secondes et je lui communique un numéro de téléphone écrit à la main sur un morceau de papier collé à la paroi. « Ils ont dit qu'ils allaient venir », me rapporte-t-elle finalement après trois essais sur son portable. Mais je ne suis qu'a moitié rassuré. Et si elle s'en allait ? Tout faire pour qu'elle reste à proximité, me dis-je ! Un dialogue singulier s'instaure entre nous en attendant les secours : « Mademoiselle ! A votre avis, un homme normal peut tenir combien de temps avec deux mètres cube d'air ? » – « Je ne sais pas, on ne me l'a pas appris ! Avez-vous de quoi vous occuper ? » – « Ah oui ! J'ai une thèse de cinq cents pages à lire, mais il n'y a pas de lumière ! Téléphonez encore ! » – « Ils disent qu'ils vont venir ! » Après une demi-heure d'attente les secours arrivent et me délivrent. « Mademoiselle, vous avez été mon ange gardien ! », dis-je de tout cœur à cette charmante jeune fille, avant de filer. Retour au bureau de départ. Les préposés à qui je raconte mon aventure, compulsent leurs dossiers et m'envoient, sans du tout s'émouvoir, non au 17 mais au 17bis de la rue, non au quatrième mais au troisième étage. Et là, la machine de l'administration se met en marche pour me rembourser. J'avais rencontré la Belle et la Bête à la Sorbonne.

Mme L. K., directrice de la thèse, m'avait dit : « Vous, un Français, ils ne vous laisseront pas passer en pagne ! » Un quart d'heure avant le début de la soutenance, elle m'attendait au porche de la Sorbonne, résignée devant mon entêtement et décidée à amadouer les sbires de l'entrée, connus pour leur intransigeance. Mais j'étais déjà dans la place, n'ayant pas voulu m'exhiber avec cette auguste tenue dans le métro qui en a pourtant vu d'autres. Habillé dans un recoin de la Sorbonne, pris déjà sous le feu d'un ami photographe, Gérard Del Vecchio, qui devait couvrir l'événement, je me présentai à la porte de l'amphithéâtre Guizot, faisant face à l'amphithéâtre Richelieu. La tutelle de cet illustre Cardinal aurait peut-être mieux convenu pour mon entrée que celle de Louis Guizot, ancien ministre de l'Instruction Publique sous Louis-Philippe, protestant bon teint, mais anti-jésuite notoire, allant jusqu'à demander à Rome une nouvelle suppression de l'Ordre. En descendant le bel amphithéâtre lambrissé pour me rendre derrière la chaire, je croisai au passage le regard ravi d'Auguste Mbondé, qui signifiait : « Bravo, il fallait le faire ! » Je devinai plus perplexe le regard de mes co-examinateurs. Maladroitement, je jetai – histoire de me donner une contenance – un « j'ai fait un vœu, celui de m'habiller comme ça ! », pour faire rire. A

ma surprise la plus complète, ils me demandèrent de présider la session de soutenance. Hommage ? Séduction de la tenue traditionnelle ? Plutôt, une liberté d'esprit universitaire que mes fantasmes d'analphabète ne m'avaient pas fait prévoir.

L'épopée de *Jeki la Njambe a Inono* relate l'histoire d'un fils cadet que son père, un homme violent et tenace, envoie subir des épreuves fantastiques dont chacune devrait entraîner la mort. Et le fils en sort toujours vainqueur, grâce à sa mère, experte en sorcellerie, et à de puissants soutiens magiques qui le secourent toujours au bon moment. C'est une histoire à rebondissements indéfinis qui a fait la joie des familles, jusqu'au jour où les feuilletons de la télévision ont américanisé les spectacles. Même aujourd'hui, quand on réussit à faire se produire l'un des rares conteurs encore en vie, tout le monde s'esclaffe, se pâme de rire, y reconnaissant, sous les conventions du genre épique, les éternelles difficultés de relations entre un père et son fils. Auguste Mbondé, harcelé sans excès par ses quatre examinateurs, s'en est fort bien tiré, jouant le repenti devant nos pinaillages de maîtres : « Voyons ! Vous avez mis deux 'l' à pilier, et même souligné le mot ! », et faisant preuve de

détermination pour défendre son propos : « Je ne suis pas convaincu que l'épopée ait une origine à chercher ailleurs qu'en pays douala », quand je lui suggérai une autre provenance. Nous reconnûmes tous qu'il avait fait une excellente analyse des rapports familiaux qui sont au cœur du récit, avec sans doute plus de pertinence que les sociologues qui s'y étaient essayé avant lui.

La soutenance avait duré trois bonnes heures. Je congédiai momentanément Auguste Mbondé ainsi que l'assistance composée d'une vingtaine de Camerounais, de cinq médiévistes français, de quelques amis et d'un confrère averti avec qui j'avais échangé de temps en temps un clin d'œil complice, l'air de dire : « C'est une petite revanche, hein ! » Restés seuls, les membres du jury convinrent que la soutenance de la thèse méritait la mention 'très honorable' avec les félicitations du jury et le droit à l'édition. C'était la récompense la plus élevée qu'un jury pouvait donner à une thèse dans une université française. On rappelle alors le candidat et l'assistance. J'annonce le verdict. Bondissement de joie d'Auguste Mbondé, en dépit de son veston sombre et de sa cravate bleu métallique, et manifestation d'enthousiasme des Camerounais jusqu'ici réservés, presque pétrifiés, assis là-haut au sommet de l'amphithéâtre pendant

la soutenance, se tenant maintenant debout sur les sièges. Les médiévistes français montrèrent également leur satisfaction, mais en applaudissant avec plus de retenue. Tout le monde se retrouva au *Massaï Mara*, un restaurant africain à l'Est de Paris pour déguster le *ndole* et les *miondo* des Douala – termes intraduisibles en français –, avec accompagnement d'un petit bordeaux qui se mariait bien aux mets camerounais, une sorte de confirmation culinaire de ce qui s'était passé.

Quelques jours plus tard, je déjeunai à la Gare du Nord avec deux de mes connaissances camerounaises, dont le Dr. Berthe Lolo, psychiatre, ancienne élève, elle aussi, du collège Libermann. Elle préparait à Paris son agrégation. Je lui racontai mon aventure sans omettre les appréhensions que j'avais éprouvées. Ensemble nous apprécions le piment de cette histoire. Étudiants à la Sorbonne, saint Ignace de Loyola et ses premiers compagnons l'ont été au XVIème siècle et, après eux, une multitude de jésuites. Membres d'un jury, des jésuites le furent sans doute, mais en petit nombre. Président d'un jury en Sorbonne, il est possible qu'aucun jésuite n'ait tenu cette place; et un président habillé en *sanja*, certainement personne d'autre que moi ! Nous mesurons

l'étendue de la performance. Un temps de silence et elle conclut mi-grave mi- amusée : « Je connais le nom de celui qui ne voulait pas de vous dans le jury ! » Un instant de suspense. « Je vais vous le dire : c'est Guizot ! » Sous-entendu : « Vous les jésuites, vous êtes quand même forts ! »

LA REVANCHE DE L'ANALPHABÈTE (suite)

Analphabète, à aucun moment je ne fus considéré comme tel à l'Université de Neuchâtel. Bien au contraire, j'ai eu le sentiment, dès ma première participation à un colloque en septembre 1990, d'être intellectuellement surévalué. Ceci jusqu'au 6 novembre 2010, quand la rectrice de l'Université me conféra le grade de docteur ès lettres et sciences humaines *honoris causa* avec une mention des plus élogieuses : « *Pour le courage et la cohérence de sa démarche d'ethnologue initié, pour son décryptage des mécanismes de la sorcellerie et de la magie, pour sa contribution théorique à la notion d'espace thérapeutique, pour l'étude scientifique et la conservation des savoirs juridiques et médicaux de l'Afrique, pour sa compréhension empathique des aspirations des habitants de l'Afrique.*» Seule l'amitié qui s'était nouée pendant ces vingt ans entre l'équipe directrice de trois instituts de la Faculté et moi pouvait justifier l'honneur qui m'était fait.

En effet, depuis le colloque de septembre 1990 intitulé « L'espace thérapeutique », il était tacitement établi entre cette équipe et moi que je devrais me rendre à Neuchâtel chaque fois que je venais à Paris, pour parler aux professeurs et aux étudiants de l'état de mes recherches. Ainsi suis-je intervenu huit fois, en essayant de varier les thèmes de mes conférences dont je me remémore quelques titres : « Une initiation à la voyance au Cameroun » - « L'art de négocier avec les défunts, hier et aujourd'hui au Cameroun » - « On ne guérit jamais seul : une vision africaine de la santé » - « Mondialisation et recrudescence de la sorcellerie au Cameroun » - « L'Afrique des migrations : les envolées de la jeunesse du Cameroun ». A chacune de mes interventions, j'étais chaleureusement accueilli par l'équipe des directeurs dont je tiens à mentionner les noms : Anne-Nelly Perret-Clermont, Jean-Daniel Morerod, Pierre Centlivres puis Christian Ghasarian. On aurait dit qu'un accord tacite avait été aussi passé avec la Nature environnante pour rendre mes séjours agréables. Je n'ai jamais connu Neuchâtel sous le brouillard, pas même en novembre 2010, le jour de la remise du doctorat. Au-delà du lac, sur la rive duquel se dressaient les instituts, se profilait dans toute sa splendeur la chaîne du Mont Blanc, visible à

chacun de mes passages. Un hasard, me dira-t-on – mais je ne crois pas au hasard – plutôt une connivence secrète entre les gens d'esprit et les esprits du lac.

Comment ferai-je pour remercier à mon tour ces Neuchâtelois durant la remise du parchemin ? Je demandai à l'un de mes hôtes si l'occasion me serait donnée de prendre la parole durant la cérémonie. Comme chaque Faculté de l'Université honorait la personne de son choix, et que nous étions quatre bénéficiaires, on ne pouvait pas multiplier les discours. Je pourrai, bien sûr, dire un mot bref de remerciement. Je cherchai dans ma tête un geste à faire, un signe à donner qui sorte de l'ordinaire des accolades et je crus l'avoir trouvé. Par bonheur, j'avais amené de Douala la tenue de notable dont je me vêts lors des fêtes traditionnelles. Ce pourrait être un signe de reconnaissance de ma part. Mais serait-il compris ? Au cours d'un repas intime avec l'équipe de mes amis dans un restaurant de la ville, la veille du grand jour, je leur annonçai mon intention de m'habiller à la manière des notables douala. A ma surprise, je l'avoue, plusieurs des convives apportèrent poliment des objections, tandis que les autres approuvaient l'idée. Les premiers me firent comprendre que le fait d'accorder déjà un grade

académique de cette importance à un jésuite surprendrait bien des citoyens suisses et à un jésuite français habillé à l'Africaine, ce serait peut-être de trop. Je ne m'attendais pas à ces réactions.

Une animosité à l'égard des jésuites ? Les jésuites ont été interdits de séjour sur le territoire helvétique au XIXème siècle, m'a-t-on expliqué, à cause de leur participation active dans des luttes entre catholiques et protestants. La Suisse n'est-elle pas le pays d'adoption de Calvin et la patrie de Zwingli ? Il fallut attendre la votation populaire de 1973 pour que les jésuites aient désormais droit de cité dans le pays. Cela, je le savais. Cette année-là j'avais rendu visite à l'une de nos communautés dans la ville de Zurich. Elle résidait dans une demeure entourée de hauts murs et de grands arbres. Nos pères se préparaient à retrouver leur statut de citoyens suisses, car un résultat positif de la votation n'était pas douteux, mais ils voulaient quand même se faire connaître de leurs voisins auxquels ils avaient voilé leur identité. A cette fin, ils organisèrent une opération 'portes ouvertes', avec visite de la maison et échanges autour d'un petit vin blanc du cru. A la sortie, l'un des Pères demanda à une visiteuse : « Alors, Madame, vous savez maintenant qui nous

sommes ! » Il s'attira cette réponse : « Oui, mon Père, nous pensions que vous deviez être des faux-monnayeurs et maintenant nous voyons que vous êtes seulement une secte ! » Je ne dis pas aux convives, à qui je racontai cette histoire entre la poire et le fromage, que, selon moi, le mot 'secte' n'avait peut-être pas en Suisse les mêmes connotations péjoratives qu'en France. Bref, si je comprenais bien certains de mes amis, le port d'un pagne traditionnel apportait, en plus de mon identité de jésuite, un élément carnavalesque.

J'hésitai, mais je ne me décourageai pas car je pressentais que mon idée était la bonne. J'avais un complice de choix qui était à fond en faveur du pagne traditionnel : Auguste Mbondé. La direction de l'Université m'avait informé que je pouvais faire venir à la cérémonie un Camerounais de mon choix dont elle prendrait en charge le déplacement et le logement. J'avertis Auguste Mbondé dont j'avais présidé la soutenance de thèse à la Sorbonne. Enseignant à Lyon, il n'avait pas eu de mal à me rejoindre à Neuchâtel. Ensemble nous montâmes un scénario pour faire accepter ma tenue par l'assistance et je préparai mon mot de remerciement en conséquence.

A 10h le samedi 6 novembre, je me rends sur l'Espace Louis-Agassiz, où se trouvent déjà rassemblées les autorités des diverses universités suisses. On appelle ce jour *Dies Academicus*, qui officialise l'ouverture de l'année de l'université de Neuchâtel. Les recteurs des autres universités, vêtus de la toge noire avec étole pendante de couleurs différentes et chaîne argentée autour du cou, sont tous venus pour la circonstance. Le cortège se met en branle. Je porte veste et cravate et suis accompagné du doyen de la faculté des Lettres. A notre entrée dans l'amphithéâtre, les quatre cents invités applaudissent avec mesure, à la manière du pays. Je parcours des yeux la salle et je repère un certain nombre de mes propres invités. Je savais, grâce au programme, que la 'collation des doctorats *honoris causa*' se ferait à 10h30 et que je passerais en premier, une fois prononcées plusieurs allocutions. A 10h20 exactement, Auguste Mbondé et moi, nous nous esquivons et partons nous habiller dans les coulisses. J'enroule mon pagne couleur vieil or autour de mes reins, passe un châle de couleur beige autour de mon cou et un autre mauve autour de ma ceinture, je me coiffe de mon bonnet noir orné d'une plume rouge de perroquet. Me voilà habillé comme il faut. Malheur ! Auguste a oublié son châle ! Une brave dame de passage lui prête le

sien généreusement. Et à 10h30 pile, nous montons tous les deux sur l'estrade où la rectrice et le doyen nous accueillent. Suivent leurs discours qui retracent mon parcours, puis l'attribution du parchemin dont j'ai livré le contenu en introduction. La parole m'est alors donnée pour le mot de remerciement. Je lis le texte que j'ai préparé. Chaque mot en est pesé dans le but de faire comprendre à l'assistance les raisons de ce qui peut sembler une exhibition :

« *Madame la Rectrice, Monsieur le Doyen qui représentez l'Université,*

L'honneur que vous me faites, il convient de l'attribuer au Peuple douala qui m'a accueilli voici cinquante-trois ans, m'a instruit et m'a appelé à siéger au Conseil des anciens. Il convient de lui attribuer cet honneur ostensiblement, c'est pourquoi j'ai voulu porter la tenue, la toge des Douala. Ce Peuple est représenté ici par Monsieur Auguste Léopold Mbondé Mouangué, enfant de la ville de Douala et docteur ès Lettres en la ville de Paris. Nous avons suivi un même chemin mais inverse, moi qui suis parisien et lui douala.

Mes remerciements vont en particulier à mes invités ici présents que j'ai triés sur le volet. Depuis le Révérend

Père Pierre Emonet, supérieur provincial des jésuites en Suisse, jusqu'à ma sœur cadette Geneviève de Nanteuil, en passant par chacun d'entre eux qui m'ont accompagné un bout de chemin durant mon parcours.

Mais je voudrais remercier spécialement quelqu'un de Neuchâtel, celle qui m'a invité à revenir si souvent parler aux étudiants : Madame Anne-Nelly Perret-Clermont, que je vous demande d'applaudir avec moi ». Le finale déclenche une tempête d'applaudissements, oui, une véritable tempête comme il s'en déchaîne, paraît-il, sur le lac, mais je n'ai jamais été sur place, à ce moment-là, pour faire la comparaison.

LE PREMIER MINISTRE ET SON ANGE GARDIEN

Un véhicule 4x4 puissant, à haut châssis, conduit par un chauffeur à casquette, s'arrête devant la grille de la résidence des jésuites à Yaoundé, là où j'habite en ce moment et il en sort une petite bonne femme costaude qui doit sauter pour atteindre le sol. « C'est Rosine, me dit-elle ! Alors Pata, tu ne me reconnais pas ? » Bien sûr que je la reconnais la Rosine, même si nous ne nous sommes pas vus depuis des années. 'Pata' est le terme affectueux que les Douala emploient pour dire 'Père', en étendant le nom aux prêtres proches de leur famille. Pour Rosine, oui, je suis 'Pata'. « Quelle bonne surprise, ma fille ! » Nous nous embrassons à la manière traditionnelle d'une seule et longue accolade, poitrine contre poitrine, et non pas avec les quatre baisers sur la joue comme c'est la mode aujourd'hui. Et je l'emmène au salon. Toujours très active, toujours pressée, elle me dit en deux mots la raison de sa visite : « Tu sais que je suis maintenant maire de la commune de Tiko au bas des pentes

du Mont Cameroun et j'ai, parmi mes administrés, le Premier ministre. C'est un homme que je vois souvent et il m'a confié qu'il vivait des situations angoissantes. Il est catholique et il a besoin de se confier à un prêtre. Comme je suis protestante, Pata, je ne connais que toi comme prêtre. Je viens seulement m'assurer que tu es d'accord pour le rencontrer. » Ce furent à peu près ses termes. Quant à moi, je ne voyais pas de raison de refuser. C'est tout ce qu'elle voulait savoir pour le moment et elle remonta prestement à l'arrière de sa voiture, sur le siège de madame la mairesse, pour continuer son chemin. Toujours pressée, Rosine !

Au temps où j'apprenais la langue douala, je passais souvent mes soirées dans sa famille où son père tenait à ce qu'on parle à table ce patois-là, disait-il, et non le français ! Rosine, à cette époque, était une gamine qui s'évertuait avec ses sœurs à m'enseigner la langue, sans aucun sens pédagogique. Elle croyait que plus l'expression était courte et plus elle serait facile pour moi à comprendre. C'était l'occasion de grandes rigolades. Les années passant, je restai un ami de la famille et c'est moi qu'on choisit pour accompagner le père durant son agonie. J'ai été le seul autorisé à prendre la parole au cimetière, conformément à sa

volonté. C'est dire combien j'étais devenu proche de cette famille.

Plus tard Rosine, qui avait hérité de son père l'esprit d'entreprise, ouvrit une école à Douala, se lança dans les affaires, se maria avec un riche forestier, eut beaucoup d'enfants et fit construire un véritable château au village de son mari pour les week-ends et les vacances familiales. Je l'appelais « ma châtelaine ». Un exemple de vie apparemment réussie ! Pourtant elle connaissait l'angoisse. A chaque fois qu'elle se rendait dans la grande demeure, elle sentait monter jusqu'à elle la jalousie des villageois et craignait leur sorcellerie au point de ne pas dormir la nuit. Elle m'invita à bénir la maison pour la protéger, ce que je fis, après m'être assuré qu'elle avait offert à boire et à manger aux villageois afin de les apaiser. Une angoisse qui était bien la sienne mais qu'elle imaginait chez le Premier ministre. Femme de caractère, elle était devenue maire de la commune de Tiko, à proximité de son château.

Une semaine plus tard, un coup de téléphone de Rosine me convoque au Palais de l'Etoile pour le lendemain matin, à 9h. Le Premier ministre habite une résidence au-

dessus du lac et se rend chaque matin à ses bureaux situés sur une colline de la ville de Yaoundé dans un immeuble appelé l'Etoile à cause de sa configuration. En complet veston noir, avec cravate bleu foncé et une petite croix sur la pochette gauche, je me rends sur les lieux à l'heure dite. Je range ma vieille Peugeot blanchâtre à côté des voitures officielles au vernis noir et brillant et je me présente timidement au standard du rez-de-chaussée. Avant que j'aie pu ouvrir la bouche, un gendarme se présente, se met au garde à vous et m'invite à le suivre dans l'ascenseur personnel du Premier ministre. Je le suis comme en rêve. Nous montons au sixième étage, le dernier de l'immeuble. Le gendarme me fait entrer dans un salon où se trouvent déjà assis dans des fauteuils de sénateur une douzaine de messieurs attendant manifestement leur tour de visite. Le silence entre eux est total. C'est à peine si l'un ou l'autre remarque mon entrée en me faisant un léger signe de tête. Je ne suis pas étreint par l'angoisse, mais mon cœur bat quand même un petit peu plus vite que d'habitude.

Je n'ai pas à attendre plus de dix minutes et je vois dépasser la tête ronde de Rosine dans la porte entrebâillée, puis sa main qui me fait signe de venir. Je me lève de suite et passe, un peu gêné, devant tous ces messieurs pourtant

arrivés avant moi. Entre la porte et celle qui donne sur le bureau du Premier ministre, la distance ne dépasse pas dix mètres. J'ai juste le temps de demander à Rosine : « Qu'est-ce que je dois faire ? » Et elle de me répondre : « Commence par une prière ! » Je me trouve en face de cet homme de haute stature, à fine moustache, debout, bien planté sur ses deux pieds, que j'ai souvent vu à la télévision. Derrière lui, je reconnais les deux défenses d'ivoire de taille impressionnante, dressées le long du mur, qui semblent lui servir de gardes du corps quand il apparaît à l'écran. Sans plus attendre, j'improvise une prière que je donne en français. J'aurais pu la dire en anglais, car il est anglophone, ou en douala proche de son idiome, mais je choisis pour plus d'assurance ma langue maternelle. Je demande tout haut au Seigneur de bien vouloir inspirer notre Premier ministre dans les décisions qu'il doit prendre en vue du service du Bien commun du pays. Je termine par un *Amen* appuyé auquel répondent en écho mes deux fidèles du moment.

Nous restons plantés, lui et moi, l'un devant l'autre en silence pendant quelques longues secondes éprouvantes. Je ne sais vraiment pas que dire ni que faire. Rosine ne m'a rien dévoilé des intentions du Premier ministre à mon égard. En

quels termes lui a-t-elle parlé de moi ? Qui suis-je pour lui ? N'a-t-elle pas transféré sur cet homme qui respire la santé sa propre angoisse ? Si le silence dure encore, je vais devoir me retirer. C'est alors que Rosine sauve la situation. Je me souviens de son innocente et émouvante intervention : « Le Père Eric, c'est mon papa, maintenant que mon père est mort. Ma famille lui fait pleine confiance. C'est un prêtre catholique et vous êtes vous-même catholique. Je voudrais que vous vous rencontriez souvent ! » Silence ! Le P.M. le rompt en disant : « Bon ! Je n'ai rien contre une rencontre avec un prêtre catholique. Je suis moi-même catholique pratiquant. Il suffit que nous prenions rendez-vous. » Nous avons alors fixé la rencontre au samedi suivant à 16h dans sa résidence du lac et je me retirai discrètement par le même ascenseur qu'à l'aller. Rosine disparut dans les dédales du Palais de l'Etoile, en me laissant seul, perplexe, et guère avancé sur la conduite à tenir.

Je me demandai, rentré chez moi, s'il convenait de donner suite à l'initiative de ma chère Rosine, pleine de bonne volonté certes, mais qui ne semblait pas susciter beaucoup d'intérêt chez le P.M. Puis, je me suis souvenu opportunément d'un passage de la septième partie des

Constitutions de la Compagnie de Jésus, où le fondateur de l'Ordre, Ignace de Loyola († 1556), conseille à ses fils de s'approcher des Grands de ce monde étant donné que ce sont eux les vrais décideurs : « *Et parce que le bien est d'autant plus divin qu'il est plus universel, on doit préférer les personnes et les lieux qui, après en avoir tiré profit, seront cause que le bien s'étende à beaucoup d'autres qui sont sous leur autorité ou sont dirigés par eux. Ainsi les aides spirituelles apportées à des personnes de haut rang et ayant des fonctions publiques .../... doivent être considérées comme plus importantes, pour cette même raison du bien plus universel.* » J'estimai que m'être souvenu de ce texte n'était pas un hasard. J'y voyais un signe et un encouragement à donner suite à l'initiative de Rosine, cet ange peut-être envoyé par Dieu. Qui sait ? La suite le dira bien.

On a beau croire aux seules coïncidences, certains faits, parfois, donnent à réfléchir. Un incident ridicule faillit perturber le rendez-vous du samedi chez le PM. J'avais calculé mon temps pour être à 16h pile au lieu dit, quand je me fis siffler par un agent de la circulation, pour avoir franchi le panneau de signalisation au rouge. A vrai dire, je ne l'avais dépassé que de trente centimètres, au plus ! L'agent voulait

manifestement profiter de la situation. Il me fait ranger la voiture sur le côté. Que lui dire ? Que j'ai rendez-vous avec le Premier ministre ? Il va croire que je me moque de lui et me retirera mon permis de conduire pour injure à un agent. Alors je lui dis simplement, en arborant ma petite croix plantée sur mon revers de veste : « Vous voyez bien que c'est la Mission catholique ! » - « Ah oui, mon Père, passez ! »

Le Premier ministre me reçut dans l'un de ses nombreux salons de fonction où la couleur dominante était celle de l'or : lustres dorés, fauteuils chamarrés d'or, tapis jaune vif. Dans les vitrines de nombreux objets en bronze venant de Foumban – où les artistes bamoun savent fondre ce métal – tempéraient la brillance des ors du salon. Je me dis : « Quel tape à l'œil ! » Je m'attendais à ce qu'il m'offre de m'asseoir, mais nous sommes restés debout. Les débuts de la conversation furent difficiles. J'attendais qu'il fasse au moins allusion à son état d'esprit, à ses inquiétudes, pour me permettre d'engager un échange, mais il se contenta de me parler de dévotions : « J'aime dire mon chapelet, me dit-il ! » Eh bien, cette remarque me donna soudain une idée que rétrospectivement j'ose considérer comme inspirée : « Si vous le voulez, je peux vous apprendre à prier autrement

qu'avec le chapelet, en vous montrant notre manière de faire, à nous jésuites. Vous avez de hautes responsabilités, il vous faut une forme de prière qui vous aide à réfléchir chrétiennement sur les hommes et les événements. Voulez-vous que je vous apprenne à méditer à partir de l'évangile ? »

Il fut entendu que je me rendrais au Palais de l'Etoile chaque mercredi matin pour que nous méditions ensemble l'évangile du jour pendant un quart d'heure, compte tenu de son emploi du temps chargé. Les autres jours, il prierait de son côté de la même façon. Donc, une fois par semaine, le mercredi à 8h30 du matin exactement et pendant deux ans, jusqu'à ce qu'il quitte sa charge de Premier ministre, j'ai pris le même ascenseur, je l'ai attendu dans le salon. Je suis passé dans son bureau où sa bible était ouverte à la bonne page et nous avons confronté ses problèmes, ses angoisses, ses aspirations aux paroles de l'évangile. Rosine n'était-elle pas passée discrètement entre nous comme un ange ?

UNE SÉANCE DE DÉDICACE

Un pli officiel me fut remis par le facteur de l'ambassade du Bénin à Abidjan avec demande de signature pour le reçu. Ce pli dûment cacheté était signé par le Professeur Albert Tévoédjrè, Directeur Général adjoint du Bureau International du Travail (BIT) à Genève. Cette éminente personnalité demandait qu'une séance de signature soit organisée à l'INADES, dont j'étais alors le directeur, le jour et l'heure dépendant de nos disponibilités respectives. Le livre que le Professeur se proposait de dédicacer chez nous s'intitulait : *Pauvreté Richesse des Peuples,* publié aux Editions Ouvrières de Paris, avec double préface, l'une du prix Nobel Jean Tinbergen, l'autre de Don Helder Camara, le prophète des pauvres en Amérique Latine. La lettre stipulait que si la dédicace pouvait se dérouler chez nous, trois cents exemplaires nous seraient livrés à temps.

L'Institut Africain pour le Développement Économique et Social (INADES) a été créé en 1961 à Abidjan par les jésuites. En 1978, l'année où paraît le livre,

l'Institut présente une façade imposante au cœur du quartier appelé Cocody, recélant l'une des meilleures bibliothèques d'Afrique de l'Ouest. Ancien ministre de l'information du Bénin, professeur en mission à l'université d'Abidjan, en plus de ses titres déjà cités, Albert Tévoédjrè ne pouvait pas ignorer la portée de cette œuvre des jésuites pour le développement du continent africain. Mais jusqu'à cette lettre, présentée dans le quasi anonymat d'un courrier diplomatique, il n'avait pas manifesté publiquement d'intérêt particulier pour l'Inades. Je l'avais bien rencontré à Lourdes, lors d'un colloque sur 'Foi chrétienne et guérison', où nous étions tous les deux intervenus, mais sans nouer de relations personnelles. Cette lettre tombait du ciel.

En communauté, nous nous sommes longuement interrogés. Il n'était pas question de répondre négativement à la demande d'un personnage que nous connaissions et dont les orientations profondes étaient proches des nôtres. Mais l'auteur était un politicien et un universitaire. Pourquoi choisir l'Inades alors que la ville et l'université pouvaient lui offrir un local plus adéquat que le nôtre ? Nous pourrions le lui demander mais ne risquions-nous pas qu'il prenne notre question comme une forme de refus ? Par ailleurs, sa venue à

l'Inades pour une séance de dédicace de l'un de ses livres, entraînant la visite d'officiels qui viendraient ou se croiraient obligés de venir, serait une occasion de faire connaître notre Institut hors des milieux que nous fréquentions habituellement. Nous pourrions en profiter pour présenter en vitrine nos différentes activités. Finalement, cette perspective remisa dans l'ombre nos questions sur les véritables intentions de l'auteur. Je pris contact avec l'ambassade du Bénin et notre proposition de fixer la dédicace un certain samedi à partir de 14h fut agréée. Albert Tévoedjre, encore à Genève, nous laissait toute liberté pour la mise en place de la cérémonie. L'ambassade se chargerait de la publicité.

Comment organiser une séance de dédicace ? Ni moi ni aucun de mes compagnons ne s'y étaient encore exercés. A la sortie de mes livres, j'avais dû signer les exemplaires que des lecteurs me présentaient. J'avais bien participé à des séances officielles où plusieurs auteurs, assis les uns à côté des autres, présentent des ouvrages aux titres divers. Ils ont devant eux une file de personnes, chacune avec son exemplaire à la main et doivent écrire à la va-vite une petite phrase sur la page blanche qui suit la couverture. Il faut demander au moins le prénom de la personne et faire épeler

son nom propre, lui poser une ou deux questions sur l'intérêt qu'elle donne au livre afin d'écrire quelques mots qui la touchent. L'exercice exige une grande rapidité d'esprit. Il m'est arrivé de commencer une phrase sans savoir comment la terminer et d'employer alors des points de suspension, ce sauveur orthographique des hésitants. Dans une librairie de Douala, une fois, la caissière m'avertit qu'un client venait d'acheter l'un de mes livres et me demandait de le dédicacer. Je m'apprêtai bien volontiers à le faire quand le vendeur se précipita avec une feuille de papier : « Non, non ! N'écrivez pas directement sur le livre ! » Je l'ai félicité sur le respect tout professionnel qu'il manifestait pour le livre mais n'en violais pas moins de ma sauvage écriture une page vierge au nom de mon droit d'auteur. Comment allons-nous nous y prendre pour notre hôte de marque ?

Avec la directrice de la bibliothèque, nous décidons de faire entrer les invités de l'auteur dans la grande salle qui sera vide de lecteurs ce samedi après-midi. On mettra une table assez longue pour recevoir un bon nombre d'exemplaires du livre : deux piles d'au moins vingt volumes chacune, encadrant l'auteur sans gêner ses mouvements. C'est qu'il devra non seulement écrire les dédicaces mais

serrer les mains. Les trois bibliothécaires seront chargés de guider les arrivants vers la table car tout le monde ne connaît pas encore l'Inades à Abidjan. On aménagera une petite salle adjacente pour offrir un rafraîchissement à des visiteurs que l'auteur aimerait honorer. Bref, nous n'avons rien laissé au hasard et nous attendions le jour J et l'heure H le cœur tranquille. Les trois cents exemplaires de l'ouvrage nous furent livrés à temps par les services de l'ambassade et, pensions-nous, devraient largement suffire à la demande.

Ce samedi-là, à 14h précises, Albert Tévoédjrè arrive à l'Inades dans la Mercédès de l'ambassade du Bénin. Il est vêtu d'un pagne à la béninoise et porte le petit bonnet plat et chamarré, signe distinctif des officiels de ce pays. C'est un homme de taille moyenne qui a atteint la cinquantaine. Ses traits sont fins et ses yeux pétillent d'esprit en permanence. Avec allégresse nous l'installons derrière les deux colonnes de livres. Je lui fais dédicacer mon exemplaire. Nous rions à la moindre occasion, la directrice de la bibliothèque et moi, pour manifester notre contentement de le voir là présent dans la bibliothèque. 14h30, personne n'apparaît encore. L'heure fixée a-t-elle été communiquée comme il faut ? Oui, disent nos bibliothécaires, la télé en a parlé aux Nouvelles et

plusieurs journaux ont annoncé la séance de dédicace en donnant l'heure exacte et en expliquant où se trouvait l'Inades. Non, pour une fois, ce ne peut pas être un défaut d'information. 15h, 15h30, 16h, personne n'est encore venu ! Quel embarras d'avoir à entretenir une conversation dans de pareilles conditions, avec un auteur qui commence à montrer une certaine nervosité ! L'attente est longue. Voici que la grande porte d'entrée de la bibliothèque s'ouvre et tous nos yeux se portent irrésistiblement vers la personne qui la franchit. Non, c'est l'un de nos bibliothécaires qui tient dans ses bras quelques livres à mettre en place ! A 17h, il faut bien se rendre à l'évidence : personne ne viendra acheter et faire dédicacer *Pauvreté, Richesse des Peuples* ! Albert Tévoedjre fait appeler la voiture de l'ambassade et se retire sans mot dire.

Mais nous, nous nous interrogeons. Nous demandons à quelques-uns de nos amis ivoiriens comment ils interprètent le four total de cette séance de dédicace. Sans doute aurions-nous dû, nous les étrangers, leur en parler plus tôt ! Et nous voyons progressivement apparaître des éléments d'explication. Albert Tévoédjrè se serait adressé à l'Inades, un site neutre et – admettons-le – hospitalier parce qu'il

pressentait la réticence des milieux universitaires et administratifs ivoiriens envers son livre. Pourtant, un parcours rapide de l'ouvrage m'a fait découvrir une pensée inspirée par l'évangile, un large commentaire de la première béatitude : « Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous ! » (Lc. 6,20), sans aucune application politique directe. Il entendait faire passer un message évangélique d'espérance aux populations qui souffrent du sous-développement. Mais nos amis ivoiriens nous expliquent que le titre même du livre a été compris comme une parabole des situations économiques opposées de Côte d'Ivoire et du Bénin. Personne n'a eu le temps, ni peut-être l'envie de lire le livre tant son titre est significatif. On y voit une critique de la Côte d'Ivoire, fière de sa relative opulence matérielle, et une célébration du Bénin, un pays pauvre par comparaison, mais si riche de sa culture et de ses valeurs spirituelles. Écrit par un ecclésiastique, le livre n'aurait probablement vexé personne, mais signé par le Directeur adjoint du BIT, il prenait un tour polémique.

Le lendemain, Albert Tévoédjrè devait donner une conférence aux étudiants à l'université d'Abidjan, avant de retourner à Genève. Il s'attendait, m'a-t-on dit, à ce que les

étudiants viennent le cherher en voiture à l'Hôtel Ivoire, qui est le palace le plus luxueux de la ville. Au moment d'entrer dans le véhicule qui venait le prendre, il s'est rendu compte qu'on lui proposait de monter dans une deux-chevaux Citroën, la plus pauvre qui soit des voitures de la place et, peut-être, du monde entier. Comprenant la leçon, m'a-t-on raconté, il refusa de s'y asseoir, lui un fonctionnaire international, et dût faire appel à la Mercédès de l'ambassade du Bénin pour rencontrer des étudiants satisfaits, quant à eux, d'avoir rétabli la juste réalité des choses.

LA DÉFUNTE REINE DES ROMS

Saint Beuno's House, octobre 1961. Le premier acte de l'histoire se passe dans une région ténébreuse du nord du pays de Galles, à l'intérieur d'un manoir austère, d'où l'on voit ces fameux moutons gallois qui, stoïques, ne rentrent jamais à l'étable, même quand il neige. C'est là que des jésuites passent quelques mois à la fin de leur formation, sous la conduite d'un Maître, appelé Instructeur, pour récapituler ce qu'ils ont appris durant une bonne quinzaine d'années de vie religieuse, sous l'angle de la spiritualité. On appelle ce temps une troisième année de noviciat. Une vingtaine de jésuites étaient ainsi réunis dans cette sévère demeure en octobre 1961, venant principalement des îles britanniques et quelques-uns de l'étranger, comme moi-même qui arrivais d'Afrique. Mais j'étais le seul Français. Nous avions tous mené une vie pleine d'activités, et nous envisagions ce temps final de retraite quasi monacale, clôturant notre formation, avec une certaine appréhension, même si l'expérience spirituelle qui nous était proposée pouvait correspondre à notre plus profond désir. Quant à moi, j'avais comme

seconde motivation d'acquérir une meilleure connaissance de l'anglais.

Après quelques mois de vie recluse à *Saint Beuno's House*, quand le Père instructeur m'annonça qu'il avait l'intention de m'envoyer dans une paroisse des environs remplacer un prêtre désireux de prendre ses vacances, la nouvelle, je l'avoue, m'apporta un soulagement. Sans doute, avait-il perçu, en bon observateur, que le Français que j'étais avait besoin de prendre l'air. C'est qu'à Saint Beuno's tout me paraissait austère. Il y régnait cette fameuse imperturbabilité britannique qui permet à ce peuple de tenir debout, comme un phare, contre vents et marées. Même l'architecture était sévère : une demeure d'un seul tenant à deux étages, faite de pierres d'un granite uniformément gris. Elle donnait sur une vallée à pente douce où s'étendaient à perte du vue des pâturages. De loin nous pouvions deviner les petites boules immobiles, ces moutons qui peuplent les pâtures, et, pour rire, nous nous comparions à eux. J'admirais le flegme de mes compagnons anglais qui trouvaient le cadre plutôt naturel et plaisant, le *countryside* de leurs vacances.

Au rez-de-chaussée du manoir, régnait un grand salon et en son milieu, sous un lustre victorien, une large table où étaient éparpillées les cinq mille pièces d'un puzzle en voie de reconstitution. On pouvait occuper des heures à en assembler les pièces. Mes amis anglais y passaient leur soirée tout en devisant entre eux aimablement, dans un anglais parfaitement incompréhensible pour moi. C'était le pire des puzzles que l'on pouvait imaginer : un paysage d'automne dans la campagne anglaise, où toutes les feuilles jaunes se ressemblent. Ce soir-là j'avais eu la maladresse de jurer tout haut, pour me faire bien voir, que je n'irais pas me coucher avant d'avoir trouvé une certaine pièce qui échappait à la recherche de tout le monde. Et puis, lassé au bout d'un bon moment, je me levai et me retirai. Ricanement des Anglais : « Continental ! », lâchèrent-ils à mon endroit. Oui, l'instructeur avait raison, il était bon que je prenne l'air.

Deuxième acte : Le presbytère de Portmadoc. Tout autre est le décor. J'arrive un beau matin sur la place de l'église catholique de ce petit port radieux du Pays de Galles qui donne sur la mer d'Irlande. Le presbytère est à deux pas et je m'en approche. Le curé, un grand gaillard, comme il s'en voit dans l'équipe galloise de rugby, vient au devant de

moi pour m'accueillir. Il m'attendait pour pouvoir partir aussitôt et doit se contenter de me donner rapidement quelques consignes. La paroisse catholique est composée de peu de fidèles, me dit-il, car la région est à grande majorité protestante méthodiste. Elle fonctionne toute seule et je n'ai pas à m'inquiéter : chacun sait ce qu'il doit faire ! Mon rôle consistera essentiellement à assurer une messe quotidienne. Ses parents, fervents méthodistes – tandis que lui s'est converti au catholicisme romain – s'occuperont de moi et je n'ai pas non plus à m'inquiéter : je ne manquerai de rien. Un seul point peut faire question : la Reine des Roms vient de mourir. Ses enfants veulent l'enterrer dans la partie du cimetière réservée aux catholiques, alors qu'elle-même n'est pas baptisée. Mais surtout que je ne m'inquiète pas ! Il reviendra me donner ses consignes. Sur le moment, ne voyant pas de quoi il s'agissait, je me contentai d'enregistrer l'information.

Merveilleux parents que ceux du curé ! Ils m'accueillent comme leur fils, mais un fils qui leur est pourtant bien étranger. Pharmaciens à la retraite, ils ne sont guère sortis de Portmadoc durant toute leur vie et ils voient chaque chose à travers le prisme de la religion méthodiste. Ils

me demandent, par exemple, lequel de mes parents est irlandais, mon père ou ma mère, puisque je suis catholique. Devant ma dénégation, ils veulent savoir si une branche de ma famille au moins comporte des Irlandais. Je me mets à remonter mon arbre généalogique devant eux pour leur montrer que personne dans ma famille n'est originaire de l'île voisine ! J'ai l'impression de faire tomber un pan du mur qui entoure le jardin clos de leur petit monde et je ne pousse pas mon avantage. Cette étroitesse m'incite à la prudence vis-à-vis de la communauté catholique. Étant leur prêtre pour une durée d'un mois tout au plus, je n'ai pas à bousculer leurs convictions. L'extrême gentillesse que chacun déploie à l'égard du *Reverend Father* que je suis, ne doit pas me cacher les différences de point de vue, pour ne pas dire de théologie, qui existent entre les paroissiens et moi. Le fait qu'ils soient une infime minorité, de l'ordre de 3% parmi les protestants méthodistes, leur donne une vision chrétienne que je trouve frileuse, limitée à l'obéissance au pape, à l'évêque et au Droit Canon. C'est dans cet état d'esprit que je reçois la visite annoncée du curé.

The Queen of Gipsies, que je traduis par 'la Reine des Romanichels', est donc décédée. Je pourrais aussi bien

l'appeler en français la Reine des Bohémiens, des Gitans ou des Tsiganes, tant la confusion est grande dans ma tête, je le confesse, s'il s'agit de les distinguer. Dans le bureau du presbytère que j'occupe à sa place, le curé me fait le panégyrique de la Reine. A ses yeux elle était une grande dame. Il l'avait connue avant même d'être prêtre et il attribuait sa conversion au contact des Roms qui l'avaient fait sortir de l'univers clos de Portmadoc. Cette dame a encouragé ses enfants à devenir catholiques, de 'païens' qu'ils étaient. Elle-même aurait bien voulu recevoir le baptême, mais sa fonction le lui interdisait. Du moins son comportement était-il devenu celui d'une chrétienne. La place de sa dépouille devait être au cimetière parmi les catholiques, à côté de plusieurs de ses enfants. Sinon sa large famille, devenue catholique, en serait scandalisée.

Mais voilà le hic, "*the trouble*", m'expliqua le curé en riant : l'intransigeance de l'évêque du lieu sur le cas. « Ne doivent être enterrés dans la partie du cimetière réservée aux catholiques que les baptisés catholiques romains ». Et de déplorer l'esprit légaliste de l'évêque, titulaire d'une thèse de Droit Canon. La chance – la Providence, me dit le curé – est que lui-même soit absent de sa paroisse et que moi, un prêtre

étranger, je le remplace. Le fait que je sois de passage et censé ignorer les coutumes diocésaines devrait éviter les remous ! J'aurai seulement à ouvrir l'église le moment venu et à rester tranquille au presbytère tandis que les enfants et les petits enfants catholiques de la Reine s'occuperont de tout, y compris de l'emplacement de la tombe dans l'enclos catholique du cimetière. Et, sur ce, il repartit, me laissant seul, plein de bonne volonté mais perplexe.

Ce n'était pas la première fois que je me trouvais devant pareil dilemme. En Afrique, la question des places au cimetière est très sensible, d'autant que la population continue de vivre avec ses défunts, conduite que l'appartenance à l'Église n'a pas rendue caduque. Il arrive souvent qu'une famille en partie catholique réclame pour ses morts restés 'païens' une place dans le caveau familial et cette requête leur est le plus souvent accordée. Mon expérience me fait pencher plutôt vers le point de vue du curé. Par ailleurs, transgresser la consigne de l'évêque va contre mes principes. Il est à la tête d'un diocèse où les catholiques sont minoritaires et, de ce fait, il protège leur identité. Quant aux remous que l'enterrement pourrait causer, sans doute seront-ils rapidement calmés dans le diocèse du

fait de l'absence du curé et de son remplacement par un étranger, mais qu'en sera-t-il pour moi si l'évêque se retourne contre mon instructeur à *Saint Beuno's* ? Il fallait rapidement prendre une décision car l'enterrement devait avoir lieu le lendemain. Je priai le Seigneur de m'inspirer et décidai finalement de suivre à la lettre les consignes du curé, faute de pouvoir faire autrement.

Comment s'est déroulée la cérémonie, je n'avais que mes oreilles pour le savoir, puisque je restai au presbytère, après avoir ouvert toutes grandes les portes de l'église. Les parents du curé, sans doute habitués à la discrétion concernant les affaires de la paroisse de leur fils converti, étaient, eux aussi, demeurés à la maison. Pas question pour moi d'interroger des fidèles, alors que ma politique était celle de jouer au sourd-muet-aveugle. J'entendis un grand remue-ménage juste avant l'heure de la cérémonie qui devait correspondre à la mise en place des sièges, puis les pas d'une foule qui entrait en silence dans l'église. La cérémonie dût durer trois bonnes heures, ponctuée de discours et de cantiques d'une douceur orientale comme je n'en avais jamais entendu. Que s'est-il passé au cimetière ? Je n'en sus rien à cause de la distance. J'attendis le soir que tout le

monde fût parti pour me rendre à l'église afin de fermer les portes. Seule trace de la cérémonie, mais bien ostensible celle-là, la cire d'innombrables cierges brûlés collée au sol. Un beau travail en perspective que celui de gratter les dalles ! Et ce fut tout. Je terminai mon temps à Portmadoc dans la tranquillité, célébrant la messe chaque jour pour la petite communauté, sans que personne ne me fasse de remarque sur l'enterrement de la Reine. Le curé me remercia chaleureusement de lui avoir permis de prendre ses vacances et me congédia.

Troisième acte, Saint Beuno's House. Rentré au bercail, je repris mes habitudes monastiques, commençant à apprécier ma communauté porteuse, devenant britannique pour un temps. L'épisode de Portmadoc commençait à s'éloigner du champ de ma mémoire quand l'instructeur me convoqua. Il venait de recevoir un coup de fil de l'évêque qui s'étonnait de ce qu'un certain jeune prêtre, envoyé par lui pour opérer un remplacement dans une paroisse de son diocèse, ait transgressé ses consignes concernant les règles d'enterrement au cimetière. Aïe ! J'avais heureusement devant moi un Père instructeur compréhensif auquel j'avais pris la précaution de raconter l'affaire des Romanichels et qui

m'avait plutôt donné raison. Alors je lui demandai : « Qu'est-ce que vous avez répondu à Monseigneur ? » - « Je lui ai dit que vous étiez Français ! » - « Et quelle a été sa réaction ? » - « Eh bien, il a dit : Ah ! Si c'est un Français… » Et l'affaire en est restée là !

V

Le fou et l'enfant ont leur raison propre

NOËL CHEZ DES FOUS PAS SI FOUS

A la frontière entre les Républiques du Bénin et du Togo, mais du côté de ce second pays, s'étend la ville d'Aného. Dans cette cité de moyenne importance, se situe l'hôpital psychiatrique de Zébé qui, lui, a une portée régionale. Il accueille des patients psychotiques venant aussi bien du Togo que du Bénin, du Burkina Faso ou de la Côte d'Ivoire. A la direction de l'hôpital préside le Dr. Raymond Johnson, citoyen togolais, psychiatre et psychanalyste, bien connu dans les colloques sur la médecine à la fois par sa voix perçante de haute-contre, l'originalité de ses interventions et sa bonhomie. Il m'avait invité à lui rendre visite dans son hôpital, ce que je ne manquai pas de faire. Je me souviens de la date, et pour cause : le 23 décembre 1978, l'avant-veille de Noël.

J'étais curieux de voir par mes yeux comment ce docteur gérait une pratique médicale qui se répandait de plus en plus à cette époque dans les hôpitaux psychiatriques de

toute la côte atlantique africaine. Il s'agissait de recréer, à l'intérieur des établissements, une ambiance de village qui permette aux malades mentaux de reprendre goût à la vie en société et par là le chemin de la santé. A Dakar, j'avais assisté à plusieurs de ces séances dans le service du Dr. Henri Collomb, médecin français qui en était l'un des promoteurs, et j'étais intéressé de voir comment s'y prenait un médecin africain car beaucoup d'éléments culturels entraient en jeu. Avant de tenter une comparaison il me faut décrire brièvement la méthode du Dr. Henri Collomb appelée *pinth* en langue sérère, c'est-à-dire 'palabre'.

Première indication significative, le Centre hospitalier national universitaire de Dakar-Fann est communément appelé depuis 1956 *le village thérapeutique*. C'est dire que nous sommes déjà loin de l'Asile des fous. Un après-midi de la semaine, les pensionnaires de chacun des six pavillons sont appelés à se réunir à leur tour sous un apatam, une hutte ronde au toit de chaume, bien ouverte sur l'extérieur de la cour. Le personnel infirmier y est convié, mais ne doit pas porter la blouse. Le Dr. Henri Collomb est présent, mais en chemise de couleur, assis comme n'importe qui parmi nous. Les familles des malades, les visiteurs comme moi sont également invités

et même parfois le sont des guérisseurs traditionnels. Je dois vaincre une certaine gêne : impossible de savoir *a priori* si mes voisins de droite et de gauche sont bien portants ou non. Un geste bizarre, un mot incohérent, un tic m'en informent. Au centre de l'apatam sont déposés des fruits, des tomates, de la salade figurant le marché du village. On voit dans un coin un garçon prostré, amené le matin par sa famille. Le Docteur se met à interroger les pensionnaires sur le cas de cet enfant, et de profonds psychotiques – m'a-t-on signalé après la séance – ont donné leur avis sur les soins à lui prodiguer. Les conversations vont bon train. La stratégie saute aux yeux : il s'agit de faire tomber la barrière qui existe dans les hôpitaux psychiatriques conventionnels entre le monde des biens portants et celui des malades mentaux. Tous ceux qui ont travaillé avec le Dr. Henry Collomb reconnaissent le bon effet de la thérapie et, parmi eux, ses anciens étudiants comme le Dr. Raymond Johnson.

Arrivé donc le matin du 23 décembre à l'hôpital de Zébé à Aneho, je suis invité dès l'après-midi à assister au *pinth,* dont le nom sénégalais a été conservé. Il est 15h. Sous un hangar de la cour, les pensionnaires commencent à prendre place sur des chaises et des bancs. Le Docteur se fait apporter

un somptueux fauteuil ouvragé de style baroque pour présider la séance et m'invite à prendre place à ses côtés. Il porte son costume ordinaire d'administrateur de l'hôpital, tandis que le personnel médical a troqué la blouse blanche contre la chemisette fantaisie. J'ai droit à ses commentaires. Il me parle de son maître avec admiration et m'assure que son seul souci est de l'imiter : « On ne retrouvera pas un homme comme Collomb, le moule de cette espère d'homme est cassé ! » De fait, le *pinth* se déroule comme celui de Dakar-Fann. Il est difficile de distinguer au premier coup d'œil les biens portants des malades, les infirmiers des patients. Des femmes de l'extérieur apportent de la nourriture et des boissons douces pour tout le monde. Plusieurs prennent la parole et je peux deviner de graves failles de logique à travers leurs discours, mais on ne les interrompt pas. Bientôt tout le monde parle en même temps et notre petite assemblée devient une véritable cour des miracles. Il est fort possible, me dis-je par devers moi, que cette cacophonie qui ressemble au parler en langues des premiers chrétiens et des pentecôtistes d'aujourd'hui ait un effet salutaire, mais je ne suis pas sûr que le Dr. Henri Collomb l'aurait supportée. Quand soudain pénètre majestueusement dans le hangar un personnage d'une quarantaine d'années, vêtu d'un complet bleu foncé

impeccable, un trois pièces, cravate et pochette intégrées. Son apparition provoque sur le champ un silence général.

Le docteur se penche vers moi et me renseigne sur la personne en des termes que je n'ai pas oubliés : « *C'est comme ça toutes les fois ! Il entre toujours en retard et, quand il arrive, tout le monde se tait. Le problème est qu'il se prend pour le Président de la République du Togo et d'habitude cela déclenche l'hilarité. Tout le monde se moque de lui. Et il n'y a pas moyen de lui enlever ça de la tête. Mais avec le* pinth *c'est différent. Vous allez voir, il vient avec un cahier et quand il lit ce qu'il a préparé, tout le monde écoute, même si c'est parfois délirant. Il a enseigné à l'université, alors il impressionne les autres avec son cahier....* » Et, de fait, le brouhaha s'est apaisé et chacun se cherche qui un banc, qui un siège pour écouter, pensionnaires, visiteurs, infirmières, soignants confondus. Lui s'avance au centre de l'assemblée. Il prend tout son temps avant de sortir gravement de la poche droite de sa veste un petit cahier, ménageant ainsi une sorte de suspense.

Je me demande bien ce qu'il va pouvoir nous lire. Un poème de son cru ? Un discours politique? Une dissertation

philosophique ? Et voilà qu'à ma grande surprise il se met à lire des versets de la première lettre de Saint Jean, suscitant en moi une profonde émotion :

« *Bien aimés, aimons-nous les uns les autres, puisque l'amour est de Dieu et que quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu, car Dieu est Amour. En ceci s'est manifesté l'amour de Dieu pour nous : Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par lui. En ceci consiste l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils...* » Et de continuer ainsi posément la lecture de quelques versets de la lettre[13].

Jamais ces paroles de l'Écriture ne m'avaient fait pareil effet. Lues dans cette assemblée de malades mentaux – qui le sont du moins selon les critères de la société, lues par un homme atteint par la folie des grandeurs et devenu la risée de tous, elles prenaient une actualité frappante et nous ramenaient tous à la raison. Est-ce que la folie ne fait pas plonger parfois dans les abysses de la vraie vie ?

[13] 1ère épitre de S. Jean, chapitre 4, versets 7 et suivants

Je revois une scène semblable vécue à Douala, On m'avait appelé à l'aide pour sortir un cadre d'entreprise tombé fou. Il s'était enfermé dans les toilettes de son bureau et clamait désespérément des paroles d'évangile avec une voix de stentor qui ameutait tout le quartier. Je le connaissais bien. J'accours et je le supplie de nous ouvrir la porte, mais en vain. Il se met à crier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Sa secrétaire me dit : « Mon Père, qu'est-ce que c'est que ce Dieu-là ? » – Je lui réponds : « Mais, ma fille, ce sont les paroles de Jésus à l'agonie, empruntées au psaume 22. C'est Dieu Lui-même qui souffre et qui crie par sa bouche ! » Je n'ai pas eu le temps de m'assurer qu'elle m'avait compris comme les pompiers arrivaient pour sortir l'homme des toilettes.

Nous sommes rendus à la fin du temps consacré au *pinth*, et le directeur de cet hôpital public et laïque, me demande, sans que je l'aie suggéré, de bien vouloir, en cette veille de Noël, bénir l'assistance. On aurait dit que le prétendant à la Présidence avait imposé sa folle autorité sur l'hôpital. Inspiré par les paroles entendues je prononce la bénédiction sur les enfants préférés du Seigneur Dieu.

Après la dispersion, je saisis l'occasion d'un moment de tranquillité pour poser au directeur une question qui courait dans ma tête pendant la séance : « Vous vous êtes conformé au programme du *pinth* que vous avez hérité du Dr. Henri Collomb, je puis en témoigner. J'ai quand même remarqué une petite différence. Lui, tout directeur et médecin qu'il était, se coulait dans l'assemblée, habillé comme tout le monde, sans avoir un siège de fonction. Vous, vous étiez habillé comme dans votre bureau de directeur et vous vous teniez assis sur le seul fauteuil du hangar. » – « C'est volontaire, me répond-il sans hésiter. Les patients ont besoin de sécurité. Ma présence parmi eux en tant que chef de l'établissement la leur donne. J'ai souvent reproché à mon maître ce point-là. Il était tellement sensible aux valeurs de liberté, égalité, fraternité que le besoin de sécurité des patients lui échappait parfois. Il leur faut un chef ! »

Exigeant est le métier de psychiatre ! Comment allier une discipline héritée de la culture occidentale et la mentalité de la population du lieu ? Le dilemme est plus frappant en psychiatrie que dans d'autres secteurs de la santé comme, par exemple, la chirurgie, à cause du contexte culturel où la première se déploie. Voilà pourquoi les psychiatres africains

sont peu nombreux. « *Nous connaissons mal la culture de nos patients* », m'ont dit plusieurs d'entre eux. Pour devenir psychiatre, il faut compter onze ans d'études, autant d'années où l'étudiant est séparé de son milieu d'origine. Pour ne prendre que le Cameroun, le nombre de psychiatres en exercice ne dépasse pas les doigts d'une main pour dix-huit millions d'habitants ! La proportion n'est guère plus importante dans les autres pays de la Côte atlantique. Heureusement qu'il y a les *nganga*, dira-t-on ! Certes, mais ceux-ci ne doublent pas la médecine des hôpitaux, tant est différente leur approche de la maladie mentale. En conséquence les psychiatres, débordés par le nombre des patients, se contentent, le plus souvent, d'ordonner des médicaments. Le *pinth ?* Il prend trop de temps. Sans doute est-ce pourquoi il a disparu aujourd'hui des hôpitaux psychiatriques. On n'ose plus appeler ceux-ci des *villages thérapeutiques.*

L'UNIVERS D'UN ENFANT

Je demeurais alors à Abidjan où je faisais fonction de directeur dans l'institut appelé INADES fondé par les jésuites pour participer au développement économique et social de l'Afrique. Abidjan était une base de rayonnement que nous quittions souvent, mon équipe et moi, pour nous rendre soit à l'étranger, soit dans le pays et même l'arrière-pays, là où l'on faisait appel à nos compétences en matière d'économie, d'agriculture, mais aussi pour des questions d'ordre religieux, culturel et social. Nous, les jésuites, étions considérés comme des hommes à tout faire et à tout dire... Cette fois-ci je me rendais en voiture dans la sous-préfecture de Bondoukou, appelée 'la ville aux cent mosquées' au nord-est de la Côte d'Ivoire, à proximité du Ghana. Il s'agissait de donner une conférence aux cadres de la ville sur la médecine traditionnelle africaine que je comptais intituler : « On ne guérit jamais seul : une vision africaine de la santé ».

La conférence aurait lieu le lendemain et je disposais donc d'une journée pour découvrir la ville et ses alentours.

Connaissant ma curiosité de chercheur, le missionnaire qui m'avait fait venir me proposa de m'emmener dans un village des environs qui, me dit-il pour m'intriguer, méritait d'être célèbre. J'acceptai volontiers. En nous y rendant, nous devions traverser la ville de Bondoukou et, rien qu'à regarder les monuments qui défilaient sous mes yeux, je fus frappé de la diversité des lieux de culte. Cette ville, qui avait la réputation d'être à grande majorité musulmane, comportait des missions chrétiennes de toutes les dénominations y compris les Assemblées de Dieu, nouvelles arrivantes. J'étais invité, quant à moi, par les missionnaires catholiques de la Société des Missionnaires d'Afrique (SMA), bien implantée dans la région. Mon guide me signala la présence de Témoins de Jéhovah, d'adeptes de la Foi Bahaïe et de l'Église syncrétiste des Chrétiens Célestes. Il me montra en passant un vaste bâtiment encore inachevé qui ressemblait plus à un hall qu'à une église. « C'est un temple rosicrucien », me dit-il ! Et de m'expliquer avec amertume que certains cadres chrétiens de la ville lorgnaient vers cette association qu'il estimait être une secte gnostique, implantée depuis peu en Côte d'Ivoire avec des représentants jusque dans l'entourage du Président Houphouët-Boigny. Bref, une ville où régnait un pluralisme religieux spectaculaire.

Comment pouvait-elle être pour la population, en particulier pour les enfants, me demandai-je déjà, un univers cohérent ?

Le village où nous nous rendions, à une trentaine de kilomètres de Bondoukou, tout près de la frontière du Ghana, avait une particularité – la raison de notre visite, me dit mon guide – celle d'héberger à la fois des hommes et des singes. Étrange, non ? Ce n'était pas le seul village dans ce cas, mais nous pouvions y aller sans trop attirer les regards, à cause de la présence d'une mission catholique. Mon guide m'expliqua qu'au XVIII^{e} siècle, les Ashanti, les dangereux voisins du Ghana, avaient envahi cette région peuplée par des Abron, et en avaient fait leurs vassaux. Les hommes ne pouvaient pas tous s'enfuir et beaucoup risquaient de devenir les esclaves des envahisseurs. C'est alors, dit la légende, qu'un magicien transforma en singes une partie des habitants pour leur permettre d'échapper à la servitude. Astucieuse parade quand on sait combien il est difficile d'approcher un singe pour le capturer. Il recule en sautant d'arbre en arbre quand vous avancez, de telle sorte qu'il se maintient hors de portée du fusil. Il vous nargue, il se rit de vous. J'en avais fait l'expérience à mes dépens dans une forêt du Cameroun et j'appréciais la tactique prêtée au magicien.

Avec l'arrivée des Anglais, en 1874, les Ashanti perdirent leur pouvoir sur les Abron et, sous la couronne britannique, la paix revint dans cette région. Mais, entre-temps, le vieux magicien était mort sans transmettre son secret. Personne n'avait plus le don de restituer aux hommes leur première apparence. Il s'ensuivit que dans ce village, comme dans une partie de la région, les hommes et les singes continuèrent de cohabiter et cela depuis le XIX^{e} siècle. Je trouvais cette incroyable histoire bien pittoresque tout en suspendant mon jugement, comme se le doit tout anthropologue soucieux d'objectivité, et je me préparais à rencontrer les descendants des rescapés de l'invasion des Ashantis.

Il est quatre heures de l'après-midi quand mon guide me dépose sur la place du village et s'en va rendre visite aux Pères de la Mission catholique. Il me reprendra vers six heures du soir et j'ai donc deux bonnes heures devant moi pour flâner. Mais la seule observation de ce qui se passe sur la place du village va me prendre tout mon temps. Dès la première minute me saute aux yeux, évidemment, la présence d'un certain nombre de petits singes roux et noirs, deux espèces de même taille mais de couleur de poils différente. Ils

ont l'air parfaitement à l'aise parmi les enfants qui jouent sur la place en cet après-midi où il n'y a pas classe à l'école et où la plupart des adultes sont aux champs. Tout ce petit monde semble virevolter en bonne intelligence quoique les enfants jouent d'un côté et les singes de l'autre, comme deux générations qui ne se mêlent pas mais se respectent. Je n'en reviens pas. C'est pour moi un spectacle étonnant que je n'ai vu nulle part ailleurs, quand les singes sont habituellement pourchassés pour être d'abord tués, puis dépecés et plongés dans la marmite. Ici, ils sont comme chez eux, sains et saufs, laissant paraître leur confiance.

Une bonne heure passe pour moi à observer les enfants et les bêtes, n'en croyant pas mes yeux. Ni les uns ni les autres ne font plus attention à moi. C'est alors que je remarque un gamin d'une dizaine d'années qui porte un gros pansement blanc, assez sale, sur l'index de sa main droite. Je m'approche tranquillement et lui demande : « Qu'est-ce qui t'a fait ça ? » – « C'est le singe qui m'a mordu », me répond-il aussitôt. Je poursuis l'interrogatoire : « Une morsure de singe, tu sais, ça peut être dangereux ! Est-ce que tu l'as battu ? » – « Non, me répond-il sans sourciller, s'il meurt, c'est papa qui devra payer le cercueil ! » Je réfléchis et j'en

conclus qu'on enterre les singes parce qu'ils demeurent dans les esprits des gens les descendants des anciens Abron.

Je quitte un instant l'enfant des yeux et j'étends un regard panoramique sur la place. En face de moi, l'école, fermée cet après-midi. Elle est surmontée d'une antenne de télévision scolaire. L'enseignement est donné par les maîtres à partir d'un programme national diffusé depuis Abidjan dans tout le pays. Chaque classe de l'école primaire dispose de vingt minutes d'enseignement télévisé que le maître devra exploiter pendant le reste des heures de classe. Une idée de génie, une idée folle réalisée par Félix Houphouët-Boigny et qui tiendra quelques années. Je vois encore, à droite, la chapelle du quartier avec un missionnaire entouré d'enfants auxquels il enseigne sans doute le catéchisme. De temps en temps un camion vrombissant, bourré de coton et de passagers jusque sur le toit, passe en dégageant un nuage de poussière. Plus loin, le minaret. Près de là un bar émet un disque de Bob Marley, le pape du Reggae, qui vient de mourir. Bref, la cour des miracles du monde moderne ! Or cet enfant doit intégrer dans cet univers déjà incohérent la croyance en la métempsycose d'hommes en animaux ! Comment est-ce possible dans sa petite tête ? Je crois juste la

remarque de Claude Lévi-Strauss quand il dit qu'une culture n'est qu'un bricolage d'éléments disparates, les uns comme le résultat d'une dynamique venant de l'intérieur, entendons la coutume, les autres venant de l'extérieur, comprenons la modernité.

« Écoute ! dis-je encore à l'enfant. Si ton papa doit être prêt à payer l'enterrement d'un singe, c'est qu'il y a un cimetière pour eux. » – « Oui, me répond-t-il aussitôt, il y a leurs tombes au cimetière ». – « Je veux voir ça, emmène-moi !». Comment connaître les limites de la confiance qu'un enfant accorde à un adulte et, qui plus est, à un étranger ? Toujours est-il que nous partons tous les deux pour le cimetière. Celui-ci est à proximité. Arrivés devant l'entrée, nous nous arrêtons. Il me fait signe d'avancer à l'intérieur tandis que, lui, demeurera au dehors. J'obéis et entre seul dans cet espace sacré et j'avoue être impressionné. Pourtant ce cimetière ne se distingue pas de ceux que j'ai visités dans ce pays. Les tombes musulmanes, surmontées par le croissant, sont les plus nombreuses, clairsemées sur tout l'espace sablonneux du cimetière. Sur la droite, groupées, je reconnais des sépultures catholiques par la croix qui se dresse sur la pierre tombale de chacune. Elles sont mieux

entretenues. Je m'approche d'elles pour prier. Puis j'aperçois ça et là des tombes de plus petite taille, juste faites d'un mamelon de terre et surmontées, quant à elles, d'une calebasse retournée, figurant comme une hémisphère du globe terrestre. J'en déduis qu'il s'agit bien des tombes des singes.

A la sortie du cimetière, je retrouve l'enfant qui m'attendait tranquillement. Je le remercie et lui demande pourquoi on a mis une calebasse sur le dessus de la tombe des singes. Il me fait une réponse qui, dans un premier temps, me surprend et m'enchante, et qui est pourtant d'une parfaite cohérence. Cet enfant se construit son univers à partir des éléments que la société lui donne. Il développe la logique de son âge dont il a besoin pour demeurer sain d'esprit. Pourquoi une calebasse, plutôt qu'un croissant ou une croix ? Parce que, me dit-il : « Les singes, eux, sont restés animistes ! »

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5

SITUATION DES RÉCITS DANS LE PARCOURS DE L'AUTEUR 9

I Longue vie au collège Libermann ! 11

LE COLLÈGE LIBERMANN ET LES DÉBOIRES DE SES TOUT PREMIERS JÉSUITES 13

UNE MÉMOIRE D'ÉLÉPHANT 23

LA GRAND-MÈRE ET SES AMOURS D'ÉLÉPHANTS 31

UN FESTIVAL D'ART PANAFRICAIN 39

LA MAGIE DU FOOTBALL 47

II Les arcanes de la Tradition **59**

LES MORTS, LES SONGES ET LA CORDELETTE BLINDÉE 61

LES MALHEURS DE GAÉTANE LA BRETONNE 77

LES FUNÉRAILLES D'UN PATRIARCHE CHRÉTIEN 87

L'INVESTITURE DES HOMMES-SOUCHE 99

PLAIDOYER POUR LES CIGARES ET LES PIPES BAMILÉKÉ 109

III Aventures et mésaventures **119**

L'ÉCORCE DE LA TENTATION 121

LE VOLCAN ET SON AMOUREUX 129

LE COLIS PIÉGÉ 139

LE GOUDRON D'ASSALÉ 149

IV La folie des grandeurs 159

LA REVANCHE DE L'ANALPHABÈTE 161

LA REVANCHE DE L'ANALPHABÈTE (suite) 175

LE PREMIER MINISTRE ET SON ANGE GARDIEN 183

UNE SÉANCE DE DÉDICACE 193

LA DÉFUNTE REINE DES ROMS 201

V Le fou et l'enfant ont leur raison propre 211

NOËL CHEZ DES FOUS PAS SI FOUS 213

L'UNIVERS D'UN ENFANT 223

L'Harmattan Italie
Via Degli Artisti 15; 10124 Torino

L'Harmattan Hongrie
Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'Harmattan Burkina Faso
Rue 15.167 Route du Pô Patte d'oie
12 BP 226 Ouagadougou 12
(00226) 76 59 79 86

Espace L'Harmattan Kinshasa
Faculté des Sciences sociales,
politiques et administratives
Université de Kinshasa
BP243, KIN XI

L'Harmattan Congo
67, av. E. P. Lumumba
Bât. – Congo Pharmacie (Bib. Nat.)
BP2874 Brazzaville
harmattan.congo@yahoo.fr

L'Harmattan Guinée
Almamya Rue KA 028, en face du restaurant Le Cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 60 20 85 08
harmattanguinee@yahoo.fr

L'Harmattan Côte d'Ivoire
M. Etien N'dah Ahmon
Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31

L'Harmattan Mauritanie
Espace El Kettab du livre francophone
N° 472 avenue du Palais des Congrès
BP 316 Nouakchott
(00222) 63 25 980

L'Harmattan Cameroun
BP 11486
Face à la SNI, immeuble Don Bosco
Yaoundé
(00237) 99 76 61 66
harmattancam@yahoo.fr

L'Harmattan Sénégal
« Villa Rose », rue de Diourbel X G, Point E
BP 45034 Dakar FANN
(00221) 33 825 98 58 / 77 242 25 08
senharmattan@gmail.com

L'Afrique, sur le vif

Récits et pé

3 0000 142 293 749

Après *Les yeux de ma chèvre*, un classique de l'anthropologie médicale africaine (Plon, « Terre Humaine », 1981), et d'autres ouvrages comme *L'Afrique des guérisons* (Karthala, 1992), *La nuit les yeux ouverts* (Le Seuil, 1996), Éric de Rosny abandonne ici la rigueur de l'enquête pour se donner le plaisir de raconter. Il s'est déjà offert cette récréation en publiant à l'Harmattan *Ici ou là en Afrique, récits et péripéties* (2002), 23 premiers récits courts, haletants, racontés avec verve et malice, qui se passent dans plusieurs pays d'Afrique. Aujourd'hui, il présente à leur suite 21 nouveaux récits du même ton, dont la majorité ont pour scène le Cameroun, son pays d'adoption, où il est arrivé en 1957. Sa mémoire, visuellement développée par l'initiation, a conservé les images de scènes fortes dont il a été le témoin privilégié, mais parfois à ses dépens… Qu'est-ce qui fit que l'auteur a retenu ces souvenirs plutôt que d'autres, à des années de distance ? En dehors du fait qu'ils se passent pour la plupart au Cameroun, ces récits ont en commun leur genre littéraire : la narration d'événements à péripéties et à rebondissements. « Mais des événements qui se sont imposés à ma mémoire par la forte charge d'émotion que j'ai ressentie avec leurs acteurs et leurs témoins. »

***Éric de Rosny**, jésuite, est actuellement professeur d'anthropologie de la santé à l'Université catholique d'Afrique Centrale, sise à Yaoundé (Cameroun).*

(Photo G. Del Vecchio : Éric de Rosny en tenue de notable)

9 782296 554252

ISBN : 978-2-296-55425-2

21,50 €

Éric de Rosny

L'Afrique, sur le vif